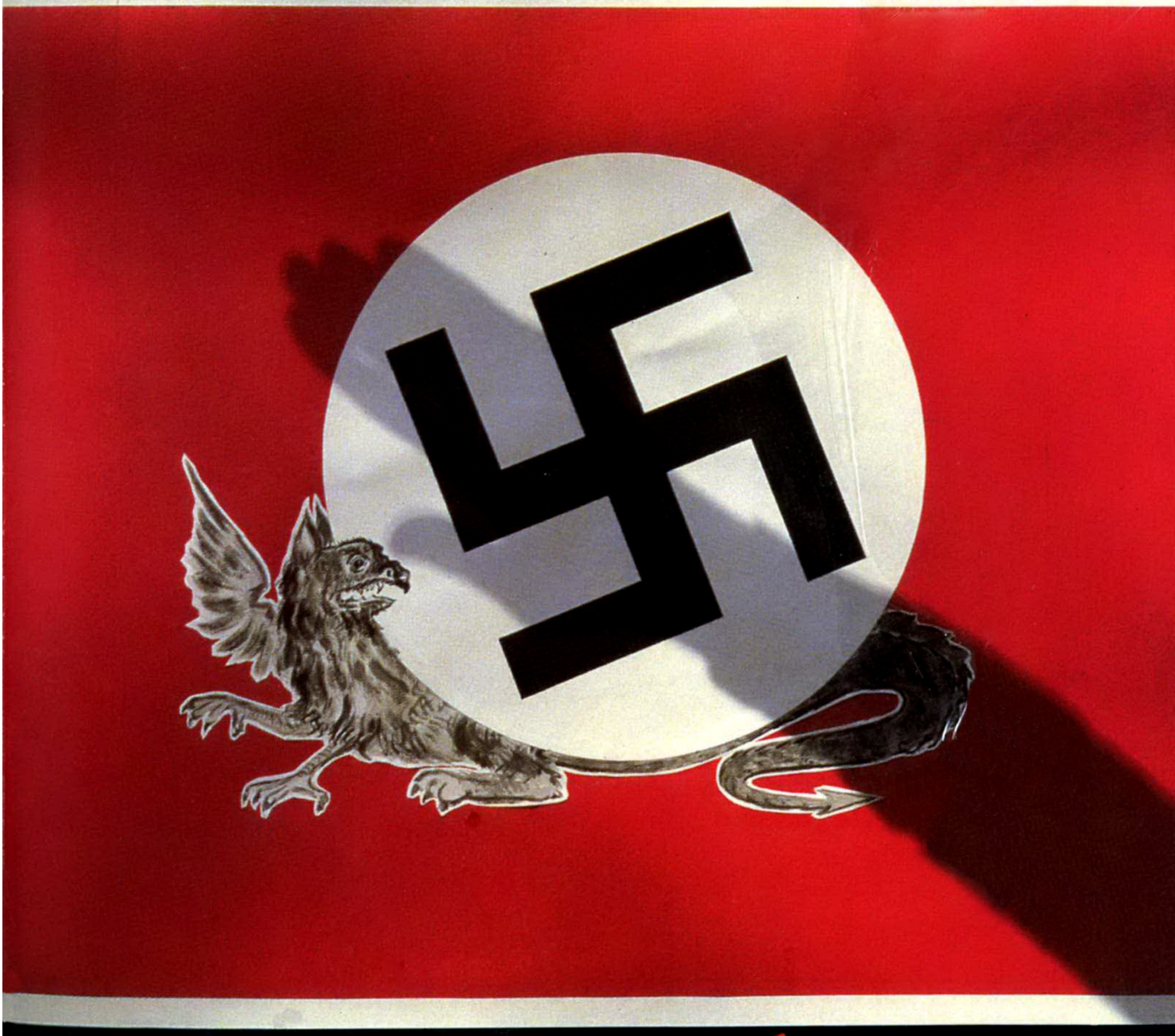
Jean Robin

HITLER

l'élu du dragon



Guy Trédaniel Éditeur

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

René Guénon. Témoin de la Tradition (2[e] édition). Traduit en italien.
Les Objets Volants Non Identifiés ou la Grande Parodie. Traduit en italien.
Réponse de Nostradamus à M. de Fontbrune. Traduit en espagnol.
Rennes-le-Château, la colline envoûtée.
René Guénon, la dernière chance de l'Occident.
Les Sociétés secrètes au rendez-vous de l'Apocalypse. Seth, le dieu maudit.
La véritable mission du comte de Saint-Germain.

AUX ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

Thèbes. Temples et Dieux du Nil.

EN COLLABORATION

« *René Guénon* », l'Herne.
L'État des Religions (Le Cerf / La Découverte).

JEAN ROBIN

HITLER
L'ÉLU DU DRAGON

GUY TRÉDANIEL
ÉDITEUR
76, rue Claude-Bernard
75005 Paris

Jean Robin — dont les patientes recherches trouvent ici leur couronnement — est un des meilleurs spécialistes actuels des sociétés secrètes et des organisations initiatiques. Les commentateurs ont souligné le sérieux et l'originalité de sa démarche et on a pu dire a son sujet qu'il pousse ses explorations jusqu'à ce lieu inconcevable où tous les antagonismes intérieurs de l'histoire s'annulent ...

ISBN 2-85-707-244-9

Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.
Un serviteur inutile, parmi les autres.

Mars 2009

Scan, ORC, Mise en page

LENCULUS

Pour la **L**ibrairie **E**xcommuniée **N**umérique des **CU**rieux de **L**ire les **US**uels

« Celui qui ne s'attend pas à l'inattendu ne trouvera pas la vérité. »

Blaise Pascal

« *Le tonnerre allemand est vraiment allemand ; Il prend son temps. Mais il viendra, et ce jour-là il éclatera comme rien dans l'histoire n'a jamais éclaté. Le temps viendra... Un drame se jouera qui fera ressembler la Révolution française à une aimable idylle... N'en doutez point, le temps viendra.* »

Henri Heine

« *Les hommes forts, les vrais maîtres, retrouvent la conscience pure des bêtes de proie ; Monstres heureux, ils peuvent revenir d'une effroyable suite de meurtres, d'incendies, de viols et de tortures avec des cœurs aussi joyeux, des âmes aussi satisfaites que s'ils s'étaient amusés à des bagarres d'étudiants...* »

Friedrich Nietzsche

« *La Bête ne ressemble pas à ce qu'elle est. Elle peut même porter une moustache comique.* »

Vladimir Soloviev

Avertissement au lecteur

Ceux qui nous font l'honneur et l'amitié de suivre nos travaux doivent savoir qu'ils retrouveront ici certains thèmes qui nous sont « chers » — et qui constitueront pour eux des redites dont nous les prions de nous excuser. Elles nous ont paru néanmoins indispensables puisque, telles les pièces d'un puzzle jusque-là éparses, ces thèmes récurrents ne pouvaient prendre leur véritable signification eschatologique que dans le cadre de cette étude. Leur absence, ou le renvoi systématique à nos précédents ouvrages, eût constitué de surcroît un manque d'égards inadmissible pour nos nouveaux lecteurs.

Nous espérons donc que la solution choisie satisfera tout le monde, et qu'elle contribuera surtout à l'intelligence d'un sujet extraordinairement grave et délicat.

Prologue

Le samedi 24 juin 1922, vers onze heures moins le quart, une petite auto décapotable rouge foncé, conduite par un chauffeur en uniforme, descendait à allure modérée la Königsallee à Berlin, dans le quartier résidentiel du Grünenwald. Sur la banquette arrière était assis un homme élégant au costume strict, dont les yeux sombres ressortaient, étrangement vivants et intelligents, dans un visage fin et mince, mais au front volontaire. Une seconde voiture, gris foncé, plus grande mais également découverte, rejoignit la décapotable. A son bord, deux hommes en manteaux de caoutchouc noir, la tête recouverte d'un capuchon qui laissait tout juste entrevoir l'ovale de leur visage entièrement rasé.

La petite auto rouge roulait à ce moment au milieu de la rue, presque sur les rails du tramway, comme si elle s'apprêtait à tourner. Le grand cabriolet gris, après l'avoir doublée sur la droite, lui fit une queue de poisson, la serrant contre le trottoir opposé. L'un des deux hommes en noir sortit alors un pistolet, visa le passager assis à l'arrière de la voiture rouge et fit feu à plusieurs reprises. Puis son complice se leva et, brandissant une grenade citron, la lança dans l'auto. Mais déjà, l'homme au fin visage s'était écroulé sur son siège et restait étendu sur le côté. Tandis que la voiture des assassins démarrait en trombe et filait par la Wallot Strasse, le chauffeur de la décapotable rouge avait bondi sur le trottoir et appelait à l'aide. C'est alors que la grenade explosa. L'homme étendu sur la banquette arrière fut littéralement soulevé par le souffle et la voiture elle-même eut comme un haut-le-corps dérisoire. Après quelques secondes de stupeur, des passants se précipitèrent, parmi lesquels une jeune fille qui monta dans la voiture et soutint le blessé, sans connaissance. Le chauffeur parvint à remettre son moteur en marche et, faisant demi-tour dans un crissement de pneus, remonta à toute allure la Königsallee jusqu'au commissariat tout proche.

Première victime juive du nazisme, le ministre allemand des Affaires étrangères. Walther Rathenau, devait mourir après une courte agonie, veillé par sa fidèle compagne et collaboratrice, l'Autrichienne Irma Staub, qui put recueillir ses ultimes paroles : « Les *Soixante-Douze* qui mènent le monde... » Il désignait par là les commanditaires de ses assassins, deux jeunes pangermanistes nommés Kern et Fischer. Le premier avait déclaré à quelques compagnons dans les minutes précédant le crime : « Si Hitler comprend que son heure est arrivée, il est bien l'homme que je crois. »

I

Plaidoyer pour une autre histoire

Il fut le lieu de passage des forces de l'histoire, « le catalyseur de ces forces qui se sont déjà dressées devant vous ; et, après cela, *vous pouvez le supprimer sans rien détruire de ce gui s'est fait par lui... Qu'il y* ait dans ces temps aveugles à toute réalité non numérable le « fait » qu'il faut bien nommer « Adolf Hitler », c'est une effrayante ironie machinée par la Providence...

« Ah ! Vous ne croyez plus au mystère ? Eh bien ! Je pose ce fait dans votre histoire : Expliquez-le, si vous pensez encore que cela suffit à vous en protéger... »

Ainsi parlait Denis de Rougemont. Et là, tout est dit, ou presque. Il ne reste plus, pour cerner notre propos, qu'à compléter cette citation par celle du journaliste Jacques Nobécourt qui écrivait dans l'hebdomadaire *Carrefour* en date du 6 janvier 1960 :

« L'hypothèse d'une communauté initiatique, sous-jacente au national-socialisme, s'est imposée peu à peu. Une communauté véritablement démoniaque, régie par des dogmes cachés, bien plus élaborés que les doctrines élémentaires de *Mein Kampf* ou du *Mythe du XX*^e^ *siècle,* et servie par des rites dont les traces isolées ne se remarquent pas, mais dont l'existence semble indubitable pour les analystes (et redisons qu'il s'agit de savants et de médecins) de la pathologie nazie. »

L'irréductibilité manifeste du nazisme aux critères « officiels » a il est vrai incité certains historiens — dont le plus remarquable demeure René Alleau — à rechercher dans les structures de l'imaginaire une explication à ce ténébreux surgissement, en plein XXe siècle, de forces que l'on croyait à jamais bannies de l'univers de l'homme civilisé. L'horreur dont l'Allemagne envoûtée revêtit le masque excédait par trop, en effet, les limites étouffantes imposées par les seules analyses économiques, sociales et politiques qui sont généralement censées rendre compte de la genèse du IIIe Reich.

La thèse la plus communément admise selon laquelle Adolf Hitler n'aurait été

que le produit et l'instrument (finalement incontrôlé...) du grand capital allemand, ignore délibérément les aspects fondamentaux du nazisme. Hitler lui-même en avait prévenu dans *Mein Kampf* (Nouvelles Éditions Latines) : « L'État n'a absolument rien de commun avec une conception ou un développement économique quelconque, (...) La force essentielle d'un État ne coïncide que très rarement avec ce qu'on appelle la prospérité économique, (...) La Prusse démontre avec une admirable netteté que ce ne sont pas les qualités matérielles, mais les vertus idéales qui, seules, rendent possible la formation d'un État. » Il allait, ce faisant, sur les brisées de Schiller : « Une nation prend naissance avec sa mythologie... L'unité de sa pensée, qui correspond à une philosophie collective, [est] offerte par sa mythologie ; c'est donc celle-ci qui contient le destin de la nation. » Ajoutons sans plus tarder que les tragiques contrefaçons et les dérisoires ersatz d'une mythologie à laquelle, nous le verrons. Hitler lui-même ne croyait pas mais qu'il utilisa, nous situent d'emblée dans une perspective inversée, *parodique,* dirait Guénon, et donc diabolique *stricto sensu.*

Si la conjoncture économique joua néanmoins son rôle, ce ne fut qu'à titre subalterne, contingent. Simple terrain infectieux propice à l'apparition de cette maladie de l'âme allemande. Et puis, n'oublions pas que, comme l'écrit William L. Shirer *(le Troisième Reich,* t. I, éd. Stock, 1959) : « ...sans Hitler — doué d'une personnalité diabolique, d'une intuition surnaturelle, d'une intelligence hors ligne, d'une détermination inébranlable et impitoyable (...), d'une stupéfiante aptitude à peser les hommes et les situations — il est presque certain qu'il n'y aurait jamais eu de Troisième Reich. »

La voie est étroite, certes, entre une histoire officielle délibérément sourde aux revendications d'un arrière-monde grimaçant, et une littérature de vulgarisation pseudo-ésotérique exploitant un marché apparemment fructueux. Si nous nous sommes résolu à braver à la fois les foudres des doctes et la colère des trafiquants de swastikas, c'est que nous pensons bien détenir la « clef » qui ouvre la porte des coulisses interdites du nazisme. Et cette clef, c'est Rathenau, et lui seul, qui nous l'a donnée.

Puisque nous répudions le primat de l'économique, est-ce donc dans les « structures de l'imaginaire » évoquées tout à l'heure que nous commencerons notre descente aux enfers ? Non pas si l'on entend ces structures au sens « nominaliste », c'est-à-dire comme de commodes abstractions. Ce qui n'est guère plus satisfaisant que la plate explication économico-politique, cette dernière fût-elle agrémentée d'un zeste d'« irrationalisme germanique », fourre-tout où l'on jette les éléments inclassables du dossier. Que dit donc René Alleau ?

« L'angoisse allemande devant l'absence d'un statut légitime international, devant la misère, la honte, l'inflation, le chômage, la contraignait à lutter contre cette aliénation réelle en lui opposant une concentration, et pour ainsi dire, une récapitulation des ressources mythiques les plus lointaines et les plus constantes de son passé. » *(Hitler et les Sociétés secrètes,* éd. Grasset, 1969.)

Il y a quelque ambiguïté dans cette formulation, qui peut sous-entendre en somme que les Allemands de la défaite et de l'humiliation se seraient volontairement réfugiés dans un univers imaginaire, pour échapper à la cruelle réalité quotidienne. Il convient donc de préciser ce qu'il faut entendre par « ressources mythiques », et

de mesurer leur pouvoir d'intervention dans ce qu'il est convenu d'appeler la vie ordinaire.

Une première approche du subconscient met en valeur la puissance potentielle des pulsions qui, plus ou moins clairement, visent à renverser les obstacles s'opposant à un retour instinctif à l'origine, à ce non-temps mythique assimilé par la métaphysique hindoue à l'éternel présent. Sur le plan individuel, ce processus ramène à l'enfance, et sur le plan collectif, à l'Âge d'Or. Mais chez Hitler, la démarche est parfaitement consciente, si l'on en juge d'après cette déclaration à Rauschning *(Hitler m'a dit,* éd. Aimery Somogy, 1979) :

« Naturellement, je sais aussi bien que tous vos intellectuels, vos puits de science, qu'il n'y a pas de race au sens scientifique du mot... Eh bien, moi qui suis un homme politique, j'ai besoin aussi d'une notion qui me permette de dissoudre l'ordre établi dans le monde et *d'opposer à l'histoire la destruction de l'histoire.* Comprenez-vous ce que je veux dire ? *Il faut que je libère le monde de son passé historique. (...)* Pour accomplir cette tâche, la notion de race est tout à fait utilisable. Elle bouleverse les vieilles idées et ouvre des possibilités de combinaisons nouvelles. »

Ces propos recoupent étrangement ceux d'un maître hindou contemporain. Uppalari Gopala Krishnamurti — dit « U.G. » — qui déclare quant à lui : « *L'état naturel* [c'est-à-dire l'état originel] ne survient qu'à la faveur d'une *mutation biologique* ». Ce qui n'est contradictoire qu'en apparence car cette mutation a en fait pour objectif, non un progrès, mais l'« atomisation » de superstructures mentales réputées aliénantes. Et « U.G. » de préciser : « Ce qui est nécessaire pour l'homme, c'est de se libérer de la totalité du passé de l'espèce humaine et pas seulement de son passé individuel. Autrement dit, vous avez à vous libérer de ce que chaque homme avant vous a pensé, ressenti et expérimenté : C'est, pour vous, la seule possibilité d'être vous-même. Tous mes propos n'ont d'autre but que de mettre en lumière l'unicité de chaque individu. La culture, la civilisation (quel que soit le nom que vous lui donniez) a toujours essayé de nous enfermer dans un certain cadre ; l'homme n'est pas du tout un *homme :* Il est à mon sens un *animal unique* et il demeurera un animal unique aussi longtemps qu'il subira le fardeau de la culture. » (C'est la première fois, ce n'est pas la dernière, que nous voyons un certain hindouisme « subversif » rejoindre l'essence pseudo-philosophique du national-socialisme.)

Le retour aux origines constitue donc un aspect de ce que les Grecs nommaient la *catharsis,* c'est-à-dire une voie de purgation des passions, le mot étant pris au sens étymologique d'angoisse et de souffrance. Mais il convient d'élargir le champ de nos investigations au sein de la sphère mythique où s'alimente le phénomène hitlérien.

Les mythes et archétypes socio-historiques sont en effet au principe de toute civilisation, en qualité de supports des valeurs morales et philosophiques. A commencer par le Mythe majeur et multiforme du *destin véritable* de l'homme : mythe du « bon sauvage », parent de celui du Paradis perdu ; mythe du changement et du Progrès illimité — ou de son antithèse par arrêt catastrophique de l'Histoire ; mythe de la supériorité aristocratique due à la race, à la faveur divine ou au destin ; mythe de la « Civilisation » opposée à la « Barbarie » ; Etc.

La seconde catégorie mythique est constituée par les prototypes des conquérants,

des saints, des chevaliers, des martyrs de toutes les causes — et *a contrario* par ceux des traîtres et des maudits. Mais le type primordial reste celui des « grands monarques », des « empereurs endormis » et des « imâms cachés » parousiques, promis à la restauration des empires et des paradis perdus, à la fin des temps...

Très souvent, nous venons de le voir, chaque mythe sécrète son antithèse, son double inversé, son ombre portée — engendrant ainsi un affrontement de valeurs tout aussi important que le mythe lui-même, et qui lui confère de puissantes résonances. Il s'agit là d'un aspect particulier de l'ambivalence des symboles.

Voulons-nous un premier indice de ce « pouvoir d'intervention » des mythes civilisateurs évoqué tout à l'heure ? L'Histoire elle-même nous le fournit, qui fermente au sein des empires, vifs ou morts, comme pour conforter la perspective archétype. En Europe, le *limes* romain n'a-t-il pas laissé une marque indélébile ? Est-ce un hasard si le tracé actuel du rideau de fer correspond à peu près aux limites de l'expansion romaine en Occident ?

La psychanalyse, quant à elle, ne converge que partiellement avec l'Histoire, relativement à ce climat fondamental. Ainsi, pour Jung, il existe trois couches psychiques : la conscience, l'inconscient personnel et l'inconscient collectif. Ce dernier niveau, de tous le moins rationnel, contiendrait la totalité du passé des sociétés à l'état latent mais agissant, formant un inépuisable réservoir de griefs et de revendications qui alimente toutes les formes d'agressivité collective, « L'inconscient collectif, dit Jung, compte une forte précipitation de tout le vécu humain, jusqu'en ses débuts les plus sombres. Mais ce n'est pas une précipitation morte ; ce sont des systèmes de réactions vivantes. »

Toutefois, comme l'a bien vu le regretté Éric Muraise, à qui il nous plaît ici de rendre hommage, l'incapacité où se trouve la psychanalyse de distinguer nettement entre différentes catégories de mythes et d'archétypes — certains « complexes » n'ayant rien d'universel — nous renvoie à la problématique médiévale des universaux, qui va nous servir de critère insurpassable pour apprécier la qualité objective des mythes.

Le problème des universaux, aussi antique qu'inépuisable, connaît trois solutions, qui n'ont jamais varié :

— Celle des *idéalistes* avec Platon, pour qui les individus ne sont que les ombres d'archétypes réels, autonomes, qui leur préexistent. C'est la position *Universalia ante rein.*

— Celle des *réalistes* avec Aristote, pour qui les individus seuls ont une pleine réalité, les archétypes trouvant en eux l'unique possibilité de se réaliser. C'est la position *Universalia in re.*

— Celle des *nominalistes* avec Guillaume d'Occam, pour qui les individus sont seuls réels, les archétypes n'étant que des abstractions, un simple système de classement. C'est la position *Universalia post rem.*

La position idéaliste autorisera l'hypothèse selon laquelle il existe des mythes et archétypes ayant au moins une apparence de vie autonome et capables de s'emparer périodiquement des groupes. Ce qui, répétons-le, n'a rien à voir avec l'inconscient collectif jungien, simple accumulation de « strates géologiques » dépourvues de toute autonomie, et dont les réactions seraient purement instinctives

et en quelque sorte « mécaniques ». Selon l'adaptation de la position idéaliste que nous envisageons ici, nous aurions au contraire affaire à des idées et des passions contagieuses, indépendantes des moyens techniques de diffusion qui ne font qu'exciter le phénomène sans en être le premier moteur. Ces passions, douées d'une vie propre et supposée consciente, engendreraient des comportements « sauvages et déraisonnables » chaque fois que l'humanité traverse une crise, et susciteraient des mouvements qualifiés par H. Kahn, de « romanesques, implicitement messianiques et totalitaires », Et cela d'une manière d'autant plus efficace qu'ils trouvent pour les *incarner* en termes incandescents des personnages eux-mêmes romanesques et passionnés. Raymond Abellio, dans *Heureux les Pacifiques,* en a esquissé la typologie par la bouche d'un de ses héros : « ...La vérité ne s'incarne pas aujourd'hui au niveau de la politique, elle le fait bien plus haut. Ce n'est pas un Parti qu'il faut créer, mais un Ordre. (...) » Et encore : « Pour qu'une telle société fonctionne, il suffira d'un homme. L'épicentre n'est pas un lieu, c'est un homme qui est en communication avec les forces cosmiques et divines et les transmet aux autres. (...) »

Comme l'avoue très significativement Ernst von Salomon dans *les Réprouvés* (éd. Christian Bourgois) : « Nous n'agissions pas, *les choses agissaient en nous...* Lorsqu'on nous demandait : que voulez-vous au juste ? nous ne pouvions pas répondre, (...) Ce que nous espérions s'exprimait en un langage muet... Nous cherchions autour de nous l'homme capable de prononcer le mot libérateur... » (Ainsi le mythe du « destin véritable » attendait-il son héros archétype.)

Il existerait donc des « universaux mentaux » susceptibles d'expliquer la « météorologie » politique et la psychologie des peuples. Le mécanisme des grandes peurs historiques, les états d'âme propres aux tenants des causes pour lesquelles on se fait égorger, selon la formule pascalienne, l'explosion des révolutions et violences généralisées (l'Europe de 1848 ou de 1917) relèveraient alors de la puissance de certains courants, de certaines ondes psychiques. Léon Daudet devait les caractériser de manière quasi platonicienne : « Ils sont chargés de vie, pensée, émotions... Ils sont latents, mais nous constatons leurs effets... Ils relient les humains les uns aux autres et leur course incessante de l'animé vers l'inanimé, nous permet de nous comprendre les uns les autres à l'aide du langage, de comprendre les animaux, les végétaux, les minéraux eux-mêmes et les hiérarchies et les lois qui régissent l'univers. »

Ces universaux mentaux tenteraient leur percée dans notre monde à la manière des gaz et liquides sous pression, recherchant une issue. Toutefois, selon René Guénon, « (...) les courants mentaux sont soumis à des lois, parfaitement définies, et la connaissance de ces lois permet une action bien autrement efficace que l'usage de moyens tout empiriques ». Cette possibilité de manipulation nous renvoie — bien au-delà des lois censées régir la psychologie des profondeurs — à cette perspective *satanique* dans laquelle se situe le phénomène nazi.

Considérés ainsi, les universaux mentaux sembleront peut-être à certains par trop magiques ; mais il se trouve que le professeur A. Ratzler, de l'Institut universitaire d'Études européennes de Genève, évoquant la crise de la conscience européenne et les mythes du Barbare et du Bon Sauvage, adopte des expressions parentes de celles du polémiste Léon Daudet. Il parle en effet d'une « tradition latente souterraine...

douée d'une force d'expansion quasi autonome… [d'un] parti pris viscéral… et qui surgit dans les crises depuis la fin de la Renaissance ». C'est donc bien de nos universaux qu'il est question. S'ils se manifestent de façon particulièrement éclatante depuis la fin de la Renaissance, c'est parce que la civilisation médiévale, comme la chinoise, l'égyptienne ou la romaine, s'estimait « arrivée » et avait décidé, ainsi que l'écrit Toynbee, d'« arrêter l'Histoire ». Nous dirons plus précisément que la dimension temporelle n'était encore que rythme harmonieux et prévisible au sein d'une infinitude spatiale, et l'espace — ou la simultanéité — prédominait sur l'expérience de la durée et du changement. Tandis que depuis la Renaissance, la civilisation européenne, tout en « rapetissant » la planète, s'est identifiée au Progrès, au Devenir, dans une sorte de fuite en avant qui suscite périodiquement de graves inquiétudes, elles-mêmes génératrices d'accès de fièvre.

La solution idéaliste revêt donc décidément un intérêt certain, en expliquant ces crises cycliques directement inspirées par les mythes majeurs de la civilisation : Et d'abord par celui du destin véritable, qui conditionne ce que le professeur Ratzler traduit par l'hypostase du Barbare, opposé au Civilisé, et quel que soit le niveau culturel de celui qui ne s'intègre pas à la définition du destin véritable. Celui-ci partage l'humanité en deux groupes : Ceux qui relèvent de cette définition et les autres » qui en sont exclus. Ces autres sont les Barbares, quel que soit, redisons-le, le degré de raffinement de leur civilisation, qui ne saurait en aucun cas compenser leur aliénation ontologique. Par définition, ce sont des pervers ou des déshérités, infirmes mentaux ou machiavéliques tireurs de ficelles, païens ou pécheurs qu'il faudra réduire ou séduire pour leur bien. Ainsi se justifie la farouche profession de foi du Schatov de Dostoïevski :

« Un peuple ne reste un peuple qu'aussi longtemps qu'il a son dieu propre et qu'il réprouve avec une énergie sauvage tous les autres dieux du monde ; aussi longtemps qu'il croira à son dieu, il pourra vaincre et chasser les autres dieux. Dès qu'un grand peuple cesse de croire qu'il est l'unique détenteur de la vérité — son unique et exclusif détenteur — dès qu'il ne croit plus qu'il est le seul appelé, le seul capable de ressusciter et sauver le monde par sa vérité, il cesse immédiatement d'être un grand peuple et n'est plus qu'une expression géographique. »

Dans cette logique, toute civilisation « totalitaire » implique la présence du Barbare à ses portes, voire même au sein de la cité, à l'état de « 5e colonne ».

Pour Hitler, le Barbare était le Juif, et la Civilisation était aryenne :

« Ce serait une vaine entreprise que de discuter sur le point de savoir quelle race ou quelles races ont primitivement été dépositaires de la civilisation humaine et ont, par suite, réellement fondé ce que nous entendons par humanité. Il est plus simple de se poser la question en ce qui concerne le présent et, sur ce point, la réponse est facile et claire. Tout ce que nous avons aujourd'hui devant nous de civilisation humaine, de produits de l'art, de la science et de la technique est presque exclusivement le fruit de l'activité créatrice des Aryens. Ce fait permet de conclure par réciproque, et non sans raison, qu'ils ont été seuls les fondateurs d'une humanité supérieure et, par suite, qu'ils représentent le type primitif de ce que nous entendons sous le nom d'« homme ». L'Aryen est le Prométhée de l'humanité, (…) Si on le faisait disparaître, une profonde obscurité descendrait sur la terre ; en

quelques siècles la civilisation humaine s'évanouirait et le monde deviendrait un désert. » *(Mein Kampf.)*

Hitler, de surcroît, était obsédé par l'idée d'un *tournant* de l'Histoire, et ce n'est pas par hasard que l'expression suprême de l'Opéra était à ses yeux le final du *Crépuscule des Dieux.* « Lorsque sur la scène de Bayreuth, le château des Dieux s'effondrait au milieu du tumulte de la musique, il saisissait toujours dans l'obscurité de la loge la main de Winifred [Wagner] assise à côté de lui pour y déposer un baiser ému. » (Joachim Fest, *le Führer,* t. II, éd. Gallimard, 1973.)

De fait, selon Rauschning, il prophétisait un bouleversement de la planète « que nous autres, non-initiés, ne pouvions comprendre dans son ampleur. Acquérir la « vision magique » lui apparaissait comme le but de l'évolution humaine, (...) Une espèce nouvelle s'annonçait, qui allait refouler l'ancienne humanité. De même que, suivant l'immortelle sagesse des vieux peuples nordiques, le monde devait continuellement se rajeunir par l'écroulement des âges périmés et le crépuscule des dieux, de même que les solstices représentaient, dans les vieilles mythologies, le symbole du rythme vital, non pas en ligne droite et continue, mais en ligne spirale, de même l'humanité progressait par une série de bonds et de retours. (Hermann Rauschning, *op. cit.)*

S'opposant directement à l'eschatologie judéo-chrétienne, qui postule une « assomption » de l'Histoire, il s'inscrivait ainsi de plein droit dans une perspective antéchristique. Que si l'on préférait accorder désormais au seul marxisme ce statut infamant, au double titre de sa persistance *hic et nunc* et de son athéisme militant, nous rétorquerions que le nazisme lui aussi, dans ses structures d'action vivantes et agissantes, continue d'étendre son ombre sur le monde — nous l'allons montrer contre les sceptiques — et que pour être antéchristique, une doctrine (ou plutôt, en l'occurrence, un courant mental) se doit précisément *de n'être point matérialiste,* mais pseudo-spiritualiste. Ce que n'est pas le marxisme (au moins officiellement...), mais ce qu'est le nazisme.

Car comme l'écrivait René Guénon dans *le Règne de la Quantité et les Signes des Temps* (éd. Gallimard), les représentants du « Satellite sombre », ou si l'on préfère les serviteurs de l'Antéchrist, « ne peuvent jamais être des mécanistes ni des matérialistes ». En effet, après avoir enfermé l'homme dans une sorte de coquille étanche qui lui procurait une relative impression de sécurité, lui interdisant toute communication avec des domaines supérieurs mais le protégeant d'une certaine façon des influences dissolvantes du psychisme inférieur et de ses courants mentaux, le matérialisme passe le relais au néo-spiritualisme, dont le rôle est de percer par le bas la coquille, permettant ainsi aux puissances de dissolution assimilées symboliquement aux hordes de Gog et de Magog, de pénétrer dans notre monde. Cette seconde phase est d'autant plus dangereuse qu'elle donne à certains l'illusion de s'opposer au matérialisme (voir la croisade antibolchevique d'Hitler) et de réintroduire la spiritualité, alors qu'il s'agit d'une spiritualité à rebours qui ne peut aboutir qu'à une communication avec les états inférieurs de l'être.

Entendons-nous bien : notre propos n'est évidemment pas d'assimiler Hitler purement et simplement à l'Antéchrist, mais de le désigner comme un précurseur,

récapitulant en lui certains thèmes mythiques qui appartiennent en propre à l'eschatologie démoniaque. Nous pourrions dire, en usant de la terminologie hindoue, qu'il fut un *avatar* partiel de l'archétype antéchristique. Néanmoins, ce livre montrera clairement, du moins nous l'espérons, qu'il s'agissait bien d'une préfiguration directe.

Si l'on assimile le déroulement de l'Histoire au processus du Grand Œuvre alchimique, on pourra risquer une analogie entre la tragédie hitlérienne et la phase de l'œuvre au jaune — la *xanthosis* des Grecs et le *citredo* des Occidentaux. Comme le dit Jean Parvulesco dans un entretien accordé à Arnold Waldstein, « son vécu est celui d'une sorte de long rêve éveillé, d'un sommeil vertigineusement limpide où ce qui doit venir se trouve comme déjà donné, mais donné comme dans un miroir (...). » Cependant, il est trop évident que ce n'est pas de rêve mais de cauchemar qu'il est ici question, et que le passage « de l'autre côté de la ligne fatale », ainsi préfiguré, ne peut s'assimiler qu'à l'ultime saut dans le vide, au terme d'un processus de désintégration satanique.

Et comme il est bien connu que le diable n'invente rien mais qu'il imite, cette contrefaçon de spiritualité que fut le nazisme utilisa à des fins ténébreuses les immenses « ressources mythiques » véhiculées par la Queste du Graal. Celle-ci ne constitue-t-elle pas le terreau où s'enracina la plus haute spiritualité de l'Occident chrétien ? Il était donc logique, selon l'adage latin *corruptio option pessima,* qu'elle servît de support à la négation la plus absolue des valeurs spirituelles. Cette tragique collision entre la sphère des archétypes platoniciens — récupérés à des fins inavouables — et la réalité politique du XXe siècle, fut suscitée de façon quasi mathématique, à l'image du mouvement des corps célestes dont les rencontres sont programmées, du cœur ténébreux de l'espace, par d'infinies et rigoureuses ellipses. Si l'on se souvient des possibilités de manipulation évoquées plus haut, est-on habilité à parler de « plan diabolique » ? Sans ignorer les dangers de l'« Histoire conspirationnelle », nous sommes contraint de répondre par l'affirmative. Les faits sont suffisamment éloquents et, bien loin de vouloir les exploiter abusivement a priori, nous nous sommes cru obligé dans ce préambule de fournir quelques grilles de lecture, faute de quoi la charge explosive qu'ils recèlent risquerait d'en désorienter plus d'un. Et puis, il est toujours dangereux d'ouvrir une trappe sur les abysses infernaux, sans quelques précautions préalables...

II

Avant qu'Hitler ne fût...

Dans le livre assurément le plus estimable qui ait jamais été écrit sur la ténébreuse alliance nouée entre Adolf Hitler et l'arrière-monde de l'ésotérisme *(Hitler et les Sociétés secrètes),* René Alleau se laissait inspirer une prophétie dont il était loin alors de mesurer la terrible portée. Son importance — puisque aussi bien notre livre se propose d'en prouver l'hallucinante exactitude — requiert que nous la citions tout au long

« En fait, le pangermanisme possède une supériorité considérable sur ses adversaires : il les connaît alors qu'ils l'ignorent parce qu'ils sont incapables *d'imaginer* ce qu'il leur réserve. Ce serait, en effet, une lourde erreur de croire qu'un plan de cette envergure (et qui a coûté d'énormes investissements depuis la fin du xixe siècle) n'ait pas prévu de modifications stratégiques, dans le cas de situations nouvelles déterminées et étudiées longtemps à l'avance. Le passage d'une guerre *nationale à* une guerre *raciale,* par exemple, permet de déplacer le théâtre des opérations sans perdre vraiment le terrain conquis, lequel devient alors plutôt *psychologique* que militaire. Pour peu que l'on réfléchisse à l'extension prodigieuse de la puissance de destruction de l'armement depuis 1945, on en arrive à penser que les véritables vainqueurs d'un nouveau conflit seraient ceux qui auraient gagné la guerre, sans l'avoir faite — ou, en d'autres termes, les *survivants.* Il faut donc en inférer qu'un *plan de survie, dans toutes les circonstances possibles, d'un noyau germanique fondamental, s'est* imposé logiquement aux racistes hitlériens, à la fois en fonction de leurs doctrines et de leurs buts permanents d'hégémonie mondiale. On peut le nommer le *plan de 1945.*

On nous comprendrait très mal si l'on ne voyait ici que les prémisses d'une pieuse mise en garde contre une certaine « extrême droite », qui n'entretient de complicité avec le national-socialisme que dans l'imaginaire perturbé de quelques gardiens du Temple démocratique. Rien de tel. Soucieux du sens des mots et

prenant de prophylactiques distances à l'égard de cette inflation verbale et de ce terrorisme intellectuel qui faussent toute réflexion, nous n'attribuons la « qualité » de nazis qu'à ceux qui la revendiquent hautement — et qui de surcroît peuvent se réclamer d'une filiation directe, d'une transmission sans solution de continuité, bref d'une participation consciente et active au *Plan de 1945.* Qui lui-même s'enracine très loin dans le passé mytho-politique de l'Allemagne. Mais ces artisans-là de la « renaissance germanique » sont un peu plus difficiles à découvrir que les habituels boucs émissaires plus ou moins manipulés par l'Est et livrés à une vindicte médiatique qui se nourrit rarement de craintes justifiées.

C'est à André Chéradame, ancien élève d'Albert Sorel à l'École des Sciences politiques, que nous nous référerons d'abord. Vers 1894, il se lança à corps perdu dans une tâche immense à laquelle il sacrifia 22 années de sa vie : l'étude du plan pangermaniste politique et militaire à l'échelle internationale. Sillonnant le globe pour réunir des preuves, il commença en janvier 1898 à publier le fruit de ses recherches, dans des articles puis dans des livres. Il y définissait en ces termes l'esprit du « pangermanisme universel » : « Les Allemands sont des gens méthodiques. Leurs plans d'action, dans tous les domaines, reposent toujours sur une doctrine, vraie ou fausse, qu'ils se sont faite. En partant de cette conception, ils marchent ensuite avec une tenace résolution. »

A ceux qui estimeraient les assertions de Chéradame par trop tributaires du contexte antiprussien de l'époque, nous signalerons un livre publié en 1895 à Berlin par Thormann et Gœtsch et qui, sous l'égide de la Ligue pangermaniste, annonçait tout bonnement le programme nazi. Son titre ? *Grossdeutschland und Mitteleuropa um das Jahr* 1950 *(«* La Grande Allemagne et l'Europe centrale en 1950 »). On y pouvait lire entre autres à la page 48 ces lignes si opportunément exhumées, là encore, par René Alleau :

« Sans doute, des Allemands ne peupleront-ils pas seuls le nouvel Empire allemand ainsi constitué ; mais, seuls, ils gouverneront ; seuls, ils exerceront les droits politiques, serviront dans la marine et dans l'armée ; seuls, ils pourront acquérir la terre. Ils auront alors, comme au Moyen Age, le sentiment d'être un peuple de maîtres ; toutefois, ils condescendront à ce que les travaux inférieurs soient exécutés par des étrangers soumis à leur domination. »

Mais à tout seigneur tout honneur ; voyons, maintenant que nous sommes un peu rassurés (si l'on peut dire !) sur l'« incontournable » actualité de son sujet, comment Chéradame lui-même décrivait ce plan qu'il avait si talentueusement et obstinément mis au jour :

« Le plan pangermaniste a été établi sur ses bases fondamentales dès *1895.* En 1898, eut lieu Fachoda qui semblait devoir creuser un abîme entre la France et l'Angleterre. En 1905, la Russie dut signer la paix avec le Japon après une longue guerre ayant vidé tous ses magasins militaires et par suite détruit pour longtemps, au profit de l'Allemagne, l'équilibre des forces en Europe. [Notons à titre anecdotique que durant la Deuxième Guerre mondiale, le Japon, allié de l'Allemagne, offrit d'accueillir en Mandchourie les Juifs d'Europe centrale, en souvenir reconnaissant de l'aide que lui avait apportée la banque juive Schiff-Kuhn-Lœb, durant sa guerre victorieuse contre la Russie.] En 1909, le gouvernement de Vienne, à la faveur de

l'ultimatum discret mais formel que Berlin adressa au Tsar, put réaliser l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, peuplées presque totalement de Serbes. Cette mainmise sur un énorme territoire slave constitua un succès considérable pour le germanisme. Le 3 novembre 1910, lors de l'entrevue de Potsdam, le Kaiser obtint du gouvernement du Tsar que la Russie abandonnât toute opposition à l'achèvement du chemin de fer de Bagdad. L'Angleterre et la France adoptèrent ensuite la même attitude à ce sujet. Le 1er juillet 1911, le Kaiser risque le « coup d'Agadir ». Celui-ci aboutit au traité franco-allemand du 4 novembre 1911, cédant à l'Allemagne 275 000 kilomètres carrés du Congo français, alors que cependant des hypothèques économiques extrêmement lourdes continuent à peser sur le Maroc en faveur du commerce allemand.

« Ces divers événements lésèrent profondément les intérêts de la France, de l'Angleterre et de la Russie ; mais ces puissances préféraient consentir les plus pénibles sacrifices plutôt que de prendre l'effroyable responsabilité de déchaîner une guerre atroce sur l'Europe. Cette attitude fut interprétée bien à tort par les pangermanistes comme une preuve de faiblesse de ces trois puissances et de leur volonté de paix à tout prix. Les pangermanistes en conclurent que l'espoir des réalisations les plus énormes dans un avenir prochain leur était permis. C'est pourquoi, le plan pangermaniste fondamental de 1895 considérablement remanié, devint le plan de 1911.

« Ce plan de 1911 prévoyait en Europe et en Asie occidentale :

« 1. L'établissement sous la direction de l'Allemagne d'une vaste confédération de l'Europe centrale comprenant, à l'ouest, la Hollande, la Belgique, le Luxembourg, la Suisse, les départements français situés au nord-est d'une ligne tirée du sud de Belfort à l'embouchure de la Somme. A l'est, le plan prévoyait la domination de la Pologne russe, des provinces haltes, des gouvernements de Kovno. Vilna et Grovno, et, au sud-est, l'Autriche-Hongrie.

« Cette confédération devait ainsi grouper sous l'hégémonie immédiate de l'Allemagne 77 millions d'Allemands et 85 millions de non-Allemands.

La subordination absolue à la Grande Confédération de l'Europe centrale, de tous les pays des Balkans réduits à l'état de satellites de Berlin, soit 22 millions de non-Allemands.

La mainmise politique et militaire de l'Allemagne sur la Turquie qu'on s'efforcerait ensuite d'accroître de l'Égypte et de l'Iran. L'indépendance de la Turquie, d'ailleurs liée à l'Allemagne par un traité d'alliance militaire, eût subsisté en apparence. Elle eût permis de placer de nombreux fonctionnaires allemands à la tête de toutes les administrations ottomanes sous couleur de les réformer. Ainsi passait sous le protectorat étroit de l'Allemagne la Turquie avec ses 20 millions d'habitants non-allemands, sans compter les dépendances : Égypte et Iran.

« La Confédération germanique de l'Europe centrale devait former un immense *Zollverein* ou Union douanière. Des traités de commerce spéciaux imposés aux États balkaniques et à la Turquie asservie auraient eu pour résultat de réserver ces vastes régions exclusivement à la Grande Allemagne comme débouchés économiques.

« En somme, le plan pangermaniste de 1911 se résume dans les quatre formules :

Berlin-Calais ;
Berlin-Riga ;
Hambourg-Salonique ;
Hambourg-Golfe Persique.

« *La réunion des trois groupements : Europe centrale. Balkans et Turquie, devait placer finalement sous l'influence prédominante de Berlin 204 millions d'habitants dont 127 eussent été obligés de subir la domination directe ou indirecte de 77 millions d'Allemands seulement.*

Ce plan pangermaniste continental de 1911 devait être complété par des acquisitions coloniales considérables. « Guillaume II savait fort bien qu'un pareil programme ne pourrait devenir réalité durable qu'à la suite de la disparition de *toutes* les grandes puissances. Le Kaiser, en établissant son plan pangermaniste, avait donc formellement résolu l'anéantissement de *cinq* grandes puissances. La disparition de l'Autriche-Hongrie était prévue par son absorption, déguisée par son entrée dans l'Union douanière allemande. L'anéantissement de la France et de la Russie devait résulter de la destruction totale de leurs forces militaires au moyen d'une guerre préventive foudroyante. La mise hors de cause de l'Angleterre devait se produire par l'effet d'une opération ultérieure qui fût devenue très aisée une fois la France et la Russie démembrées et réduites à une complète impuissance. Quant à l'Italie, destinée à devenir un simple État satellite, elle n'était pas considérée comme capable d'offrir la moindre résistance aux ambitions pangermanistes.

« *Le plan pangermaniste* est fondé sur la connaissance très exacte acquise par les Allemands au prix d'un travail intense, de tous les problèmes politiques, ethnographiques, économiques, sociaux, militaires et navals, non seulement de l'Europe, mais du monde entier. Or, ce travail formidable *n'a pas été fait par la diplomatie officielle allemande* : il a été effectué soit par des adhérents de l'*Alldeutscher Verband* ou *Union pangermaniste*, soit par des agents du service allemand secret, lequel a reçu un développement extraordinaire. Ce sont ces divers agents, rouages intermédiaires entre les espions classiques et les diplomates officiels — le baron de Schenk qui a opéré à Athènes en 1915-1916 est le type d'une catégorie de ces agents — qui ont étudié méthodiquement tous les problèmes-bases du plan pangermaniste, qui ont préparé les moyens de fausser l'opinion des neutres, de paralyser la révolte des Slaves de l'Autriche-Hongrie, de corrompre ceux des neutres (personnes ou journaux) qui pourraient l'être, etc. Les rapports de ces multiples agents, une fois contrôlés et résumés, ont été envoyés à la fois à la Wilhelmstrasse, au grand état-major allemand — *dont les opérations d'ensemble sont toujours combinées de façon à correspondre aussi bien aux nécessités politiques qu'aux nécessités militaires.* »

Les axes Hambourg-Salonique (turque en 1911) et Hambourg-Golfe Persique attestent assez l'étroitesse des liens entre l'Allemagne et le monde islamique, que symbolise la déclaration de Guillaume II à Damas, le 8 novembre 1898 : « Puisse Sa Majesté le Sultan, ainsi que les trois cents millions de mahométans qui vénèrent en lui leur Calife, être assurés que l'Empereur allemand est leur ami pour toujours ! »

Guillaume II, rêvant de réunir les empires de Charlemagne et d'Haroun al-Rachid, ne pouvait ignorer, ce faisant, le mythe du Mahdi — le « messie subversif

de l'Islam » — qui commençait d'enflammer les foules musulmanes et qui permet d'expliquer, aujourd'hui, en profondeur, un Khomeiny et un Kadhafi. Ainsi, le dessein impérial du dernier Hohenzollern, utilisant cette fièvre messianique, relève moins de la mégalomanie que d'une manœuvre géopolitique qu'Hitler fera sienne. John Buchan, baron Tweedsmuir of Elsfield. *Adeptus Exemptus* de cette puissante société secrète qu'était *l'Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer,* et accessoirement directeur des services stratégiques et de la propagande dans le cabinet Lloyd George et Gouverneur général du Canada, connaissait lui aussi la légende de l'Imâm caché — le Mahdi — destiné à réapparaître à la fin des temps pour la plus grande gloire temporelle et spirituelle d'un Islam régénéré dans le sang... juif. Ainsi écrivait-il dès 1916, dans *le Manteau vert : «* L'Orient attend une révélation qui lui a été promise, un avènement. Il attend une étoile, un homme, une prophétie nouvelle (...) ; Et l'Occident n'en sait rien. Alors que les Allemands, eux, ne l'ignorent pas. »

Et encore : « L'Islam connaît en ce moment les états d'une immense agitation intérieure. Quelque chose le bouleverse dans les tréfonds. Il se trouve en pleine crise cyclique, vous savez, ces crises, ces montées de mysticisme qui le font flamber périodiquement. D'ailleurs les gens du peuple ne dissimulent rien de ce projet. Ils sont tous d'accord pour annoncer l'apparition prochaine d'un sauveur, qui restituera le califat dans toute sa gloire et l'Islam dans toute sa pureté initiale. Cette promesse court de bouche à oreille dans tout le monde musulman et chacun la chérit en son cœur comme une espérance nouvelle. » Et enfin : « Les musulmans d'Iran fomentent des troubles. Un vent sec souffle à travers l'Est, et l'herbe desséchée n'attend plus qu'une étincelle. » Nous verrons plus loin pourquoi l'appartenance de John Buchan à la *Golden Dawn* était de nature à lui inspirer de telles prophéties relativement à l'Islam, et une telle connaissance des plans allemands.

Quoi qu'il en soit. Guillaume II savait ce qu'il faisait en prenant le titre de *Hadj* — accordé à tout pèlerin qui s'est rendu à la Mecque — et en ajoutant même pour faire bonne mesure que les Hohenzollern descendaient du Prophète. Quant au nazisme, loin d'être cette monstruosité irréductible à toutes les normes civilisées, et qu'on a voulu « évacuer » en arguant de son irrationalité même, on le voit s'inscrire dans un plan à très vaste échelle — dont Chéradame avait parfaitement discerné les premières étapes.

A la ténébreuse lumière de ce qui précède, il importe d'ores et déjà de savoir que Rudolf von Sebottendorf, le fondateur de la société Thulé dans laquelle se retrouvèrent les principaux dignitaires du nazisme, à commencer par Hitler. Hess et Rosenberg, avait été initié *en Turquie* au sein de la confrérie musulmane des *Bektashî,* et qu'il écrivit un opuscule — *Die Praxis der alten Türkischen Freirnaurerei* (« La Pratique opérative de l'ancienne Franc-Maçonnerie turque ») — mettant la quête de la pierre philosophale en parallèle avec l'exégèse ésotérique des 29 lettres isolées que l'on rencontre dans les sourates du Coran. Nous y reviendrons.

Fort instructive aussi, cette dévolution forcée du destin impérial austro-hongrois à la Prusse puis au Reich hitlérien — ombre portée d'un mythe dont la prégnance dans l'âme allemande ne fut pas pour rien dans le succès du nazisme. Ce dernier profita en quelque sorte, comme nous le disions plus haut, de l'ambivalence du

symbole graalique — Coupe de la Cène mais aussi émeraude tombée du front de Lucifer — pour préparer un crépuscule des dieux à sa mesure. Le Reich et l'Italie fasciste ne furent-ils pas, mille ans après, des contrefaçons du Saint-Empire romain germanique ; et ne profitèrent-ils pas de la nostalgie séculaire d'un ordre temporel sacralisé ? N'oublions pas que, non seulement la Papauté mais les plus grands esprits, à diverses époques, demanderont aux empereurs de venir rétablir l'ordre en Italie et y reprendre l'œuvre d'Othon le Grand. Tels Dante s'adressant à Henri VII de Luxembourg et Pétrarque à Charles IV.

En 1806, Napoléon, en contraignant l'empereur d'Autriche François II à abandonner les titres du Saint-Empire, rendait un immense service aux Hohenzollern de Prusse, tout en s'appropriant la grande idée magnifiquement incarnée par Othon... et qui ne demandait qu'à « informer » de nouveau l'Europe en une structure unitaire. Mais il était trop tard — ou trop tôt — à l'horloge de l'Histoire ; l'heure des contrefaçons avait sonné, en place de la résurrection de l'unité européenne de l'an mille qui, si elle s'était continuée, eût permis d'annihiler dès ses commencements la tragique aventure des patries, fragments séparés, rapidement et stupidement opposés, d'un même ensemble.

Napoléon, dès lors, ne pouvait que préfigurer le messianisme inversé d'Hitler, qui de fait sut reconnaître et honorer son précurseur. Il souhaita même, en 1945, que Berlin tînt assez longtemps pour qu'il pût mourir le 5 mai, comme l'Empereur...

Un distinguo s'impose, cependant, qui est plus qu'une nuance : Napoléon *usurpa* un héritage impérial germanique dont Hitler *incarna* la face obscure. Quoi qu'il en soit, l'« air du temps », au lendemain de la Grande Guerre, est rempli de cette analogie mytho-politique qui fait vaticiner les folliculaires et transforme en visionnaire un jeune élève-officier. Ernst von Salomon, qui rapporte dans *les Réprouvés* cette singulière prémonition, en pleine révolution spartakiste :

« Après cette révolution viendra l'usurpateur », lit-il dans le *Generalanzeiger,* évoquant Napoléon, « Dans une armoire, j'avais encore un portrait du Corse que j'avais décroché au début de la guerre. J'allai le chercher, (...) Ce regard fougueux n'avait-il pas vu tout sombrer autour de lui, n'avait-il pas endigué les forces qui allaient s'écouler comme une écume que le vent disperse ; la France et le monde entier n'avaient-ils pas été sous la menace directe de ce regard ? Si à cette époque une chose nouvelle était née, c'était parce que derrière ce front, dans le tourbillon d'un dédain suprême, les vaillants désirs de justice des hommes, les désirs de gloire et d'amour avaient été ramassés, concentrés, transformés en énergie fulgurante (...). Nous prendrions les armes et nous les porterions avec la passion de la victoire qui nous promettait davantage que la pure et simple sauvegarde de l'état existant, qui nous rendrait dignes de notre mission, qui ôterait au désespoir sa morne tristesse, qui ferait jaillir de chaque touffe d'herbe, de chaque muraille, de chaque fenêtre, de chaque porte, notre haine et notre foi. »

L'homme qu'attendait von Salomon, et que pourtant il ne voulut jamais reconnaître, était revenu avec ces soldats qu'il avait vus défiler, de retour du front : « La guerre les tenait, la guerre les dominait, la guerre ne les laisserait jamais échapper, (...) Ils auront toujours la guerre dans le sang, la mort toute proche, l'horreur, l'ivresse et le fer. Ce qui se passait maintenant, ce retour, cette rentrée dans le monde, pai-

sible, ordonné, bourgeois, c'était une transplantation, une fraude et qui ne pouvait pas réussir. » Eux aussi, ils attendaient celui qui leur rendrait l'honneur. Et là nous en avons trop dit pour ne pas éclairer brièvement le personnage mythique tapi dans l'ombre, qui hantait leurs rêves de revanche : l'Empereur endormi — équivalent germanique du Mahdi, de l'Imâm caché — ce IIIe Frédéric sous l'identité duquel se dissimula Hitler et qui explique que pour l'Allemand moyen, en plein XXe siècle, le Führer ait été un surhomme, un être quasi surnaturel que l'on croyait invulnérable. Au point, comme le rappelle John Toland dans son excellent *Hitler* (éd. Pygmalion, 1978), « que des esprits crédules avaient affiché son portrait sur leurs murs pour les préserver des bombes ».

Le Führer lui-même, au Berghof, pouvait contempler le massif de l'Unterberg où, « selon la légende, dormait l'empereur Frédéric qui devait un jour revenir disperser ses ennemis et retrouver son peuple opprimé. Hitler voyait avec émotion un indice significatif dans le fait que sa résidence privée fît face à cette montagne : «Ce n'est pas un hasard. J'y vois un appel». » (Joachim Fest, *Hitler,* t. I), D'autre part, dans un discours qu'il prononça en 1940 après la victoire sur la France. Alfred Rosenberg déclara expressément aux soldats de la Wehrmacht qu'Hitler devait être considéré comme le *Fredericus Rex* attendu depuis des siècles.

Il fallait bien que l'idée du IIIe Frédéric, pour jouer un tel rôle, fût tout autre chose qu'une pieuse légende n'ayant de valeur qu'emblématique ou simplement historique. De fait, il s'agissait non d'une chimère mais bel et bien d'une représentation dynamique vivant de sa vie propre. Et qui venait de fort loin, de beaucoup plus loin encore que le pangermanisme, même si elle intégra celui-ci... ou même si celui-ci l'utilisa à ses fins.

Dans les traditions de tous les peuples, il est question d'un roi ou d'un empereur qui « dort » aujourd'hui, caché dans une île lointaine ou une profonde caverne, mais qui surgira à la fin des temps pour faire triompher la justice et la vérité, rétablir l'ordre et préparer ainsi le cadre temporel de l'ultime descente du Divin, en anéantissant les puissances de la matière et des ténèbres. Il peut être aidé dans son entreprise par un trésor fabuleux ou un objet miraculeux.

Or cette soudaine et providentielle manifestation d'un chef temporel entretient avec la légende du Graal, pivot de cette eschatologie, des liens que, par-delà les contingences historiques, le mythe, dans sa secrète vitalité, s'ingénie à renforcer. De temps à autre, des événements s'affirment décidément rebelles aux grilles interprétatives classiques, et semblent prédéterminés par des forces en apparence irrationnelles En fait, nous savons déjà qu'ils répondent à une mystérieuse et millénaire nécessité, directement induite par le monde des archétypes. Comme l'écrit très justement René Alleau (*op. cit.*) : « Le *temps mythique* coule parallèlement au *temps historique* mais à un autre rythme. Ce que nous nommons des « événements » ne sont peut-être que de multiples *avènements*, intérieurs et obscurs, qui se renversent, soudain cristallisés et pris en masse, au grand jour. »

Ainsi seulement peut s'expliquer la résurgence abrupte, en plein XXe siècle, de thèmes messianiques hérités en droite ligne des spéculations médiévales ou même préchrétiennes. Un des aspects « cycliques » de la légende de l'Empereur endormi — sa barbe qui continue de pousser et fait le tour de la table — n'est-il pas préfiguré

dès le III[e] siècle avant Jésus-Christ à Pessinonte, où l'on montrait le tombeau du dieu Attis dont les cheveux poussaient toujours, symbole de la végétation qui renaît à chaque printemps.

L'eschatologie impériale, en effet, regroupe nombre d'éléments païens, à commencer, on s'en serait douté, par celui de... *l'Imperium* universel. La romanité païenne, déjà, fut identifiée à un retour de l'Age d'Or et — fait significatif — Saturne n'était qu'endormi dans les régions *hyperboréennes.* Sous Auguste, les prophéties sibyllines annonçaient un roi venu du ciel, ou du soleil, et Horace *(Carm, I, II,* 30 sq.), tout comme Virgile (*Églogues*, IV, 5-10, 15 sq.), espérait en la proche venue de l'Apollon hyperboréen.

La période byzantine voit Méthode reprendre certains de ces thèmes : Là encore, un roi qu'on croyait mort se réveille et rétablit Rome dans sa puissance première, mais pour une courte période (il s'agit là d'une constante puisque le règne du Mahdi dure seulement sept ans). C'est qu'il ne fait que préfigurer le Millenium... Un apocryphe chrétien, *l'Apocalypse de Pierre,* évoque de son côté un redoutable « Fils du Lion » qui lui aussi s'éveille d'un long sommeil pour vaincre tous les rois. Thème repris dans une prophétie du XVI[e] siècle attribuée à Paracelse (que nous retrouverons) et annonçant le « Lion du Septentrion » victorieux de la « cléricaille ».

Il est très troublant, *a contrario,* que tous les prophètes de l'Ancien Testament aient annoncé pour les derniers temps de terribles menaces venant du Nord :

« J'amène du Nord une grande calamité et une grande dévastation.

Le destructeur des peuples s'est mis en marche. » (Jérémie, 4, 6-7.)

« Je te mettrai en marche depuis l'extrême Nord et je t'amènerai sur les montagnes d'Israël. » (Ezéchiel, 39, 2.)

Ainsi assiste-t-on au heurt de thèmes païens et judéochrétiens, symbolisé par la bataille finale contre les armées « orientales » de Gog et Magog commandées par un roi venu du Nord, (Il n'est pas sans intérêt de noter, à ce propos, que l'actuel roi de Shambhala, le royaume secret de la mythologie tibétaine, a nom *Magag.* pa. Aniruddha, [Cf. Jean Marquès-Rivière. *Kâlachakra. Initiation tantrique du Dalaï-Lama,* éd. Robert Laffont, 1985].)

Le « III[e] Frédéric » tant attendu par la tradition germanique eut en effet, quant à lui, des précurseurs dont les liens furent historiquement attestés avec l'Orient — confortant ainsi le thème eschatologique de l'alliance du Nord et de l'Est contre l'Occident. Un vieux conte italien cité par Julius Evola dans *le Mystère du Graal et l'Idée impériale gibeline* (éd. Traditionnelles, 1967), dit que le « prêtre Jean, très noble seigneur indien », délégua une ambassade auprès de l'empereur Frédéric (selon toute vraisemblance Frédéric II) « qui était vraiment le miroir du monde, pour se rendre compte si c'était un sage en paroles et en actions ». Pour en juger, les mystérieux émissaires confièrent de la part du Prêtre Jean trois pierres à Frédéric, sans que ce dernier s'enquît de leurs vertus. En même temps, on lui demanda quelle était selon lui la meilleure chose au monde. A quoi il répondit que c'était « la mesure », dont le Prêtre Jean conclut que « l'empereur était un sage en paroles, mais non dans les faits, parce qu'il n'avait pas demandé quelles étaient les vertus de ces pierres qui étaient d'une si grande noblesse », Il estima que, le temps

passant, elles « perdraient leurs vertus, puisque l'empereur ne les connaissait pas », et décida de les lui reprendre. On retrouve ici, réunis, le thème du chevalier qui, au château du Graal, omet de poser la question salvatrice, et celui du Roi Méhaigné qui n'est plus digne du pouvoir qu'il incarne. Une autre légende, rapportée par Oswald der Schreiber, raconte que le Prêtre Jean donna à Frédéric II un vêtement incombustible en peau de salamandre, l'eau de l'éternelle jeunesse et un anneau orné de trois pierres grâce auxquelles on pouvait vivre sous l'eau, devenir invulnérable et se rendre invisible à volonté. On sait que selon Guénon, le Prêtre Jean, incarnant à la fois l'essence du sacerdoce et de la royauté, l'autorité spirituelle et le pouvoir temporel, s'assimila, aux yeux des clercs médiévaux, au mythe pérenne du « Roi du Monde » siégeant dans l'Agarttha (autre nom de Shambhala), et que certains catholiques identifièrent comme étant le « Prince de ce Monde » dont il est question dans l'Évangile. Son royaume, dans l'imaginaire du temps, se situait tantôt en Inde, tantôt en Asie Centrale, tantôt en Mongolie, quand ce n'était pas en Éthiopie, (Quoi qu'il en fût de la localisation assez fluctuante de cette dernière contrée, qui devait surtout s'entendre symboliquement.)

Les cadeaux merveilleux du Prêtre Jean au représentant du Saint Empire (plus germanique que romain...) constituaient une sorte de « mandat » légitimant et authentifiant sa fonction. Mais, nous venons de le voir, les incarnations historiques de l'Empereur universel se révélèrent décevantes. Les temps n'étaient pas mûrs. Le représentant véritable de *l'Imperium* païen, hypostasié par « Fredericus Rex » ou le IIIe Frédéric, était encore à venir, puisqu'il doit s'identifier au Roi du Graal qui régnera avant la dissolution finale... Nul ne sait le jour et l'heure, mais il se trouve qu'au lendemain de la Grande Guerre, toute l'Allemagne attend « quelque chose ».

Allemagne aussi insaisissable que son rêve : Où était-elle ? « A Weimar ? A Berlin ? Autrefois elle avait été au front, mais le front s'était désagrégé. Puis nous avions cru la trouver à l'intérieur du pays, mais le pays nous trompait. — Il était plein de chants et de paroles, mais cela sonnait faux. Où était l'Allemagne ? Était-elle chez le peuple ? Mais le peuple réclamait du pain et il ne lui importait que d'avoir le ventre rempli. Était-ce l'État ? Mais l'État bavard cherchait son chemin parmi les mots et le trouvait dans la résignation. » *(Les Réprouvés.)* Alors on se lançait dans d'impossibles quêtes

« A cette époque les associations patriotiques sortaient de terre comme des champignons. Des fidèles appartenant à toutes les classes de la société bouleversée s'y réunissaient. Partout c'était le même tohu-bohu d'opinions et de gens. Tous les lambeaux et les débris des valeurs d'autrefois, des idéologies, des confessions et sentiments qui avaient été sauvés du naufrage, se mêlaient aux mots d'ordre attrayants, aux demi-vérités du jour, aux aperçus imprécis, aux divinations exactes et tout cela formait une pelote, perpétuellement en rotation et d'où s'échappait un fil dont mille mains empressées s'emparaient pour en tisser une tapisserie d'une diversité de couleurs déroutante. Sur un fond gris de théories s'épanouissaient des discours fleuris de vieux barbons loquaces, et toute une jeunesse déçue et avide de lumière y jetait une éclatante bigarrure parmi les entrelacs des vertus féminines allemandes. Dans le monde des patrons et des travailleurs chacun croyait posséder la solution des problèmes sociaux actuels et toutes ces théories énoncées à grand

fracas ne faisaient qu'embrouiller davantage la situation véritable. Des chefs de partis au crâne chauve trouvaient des accents aussi mélodieux que l'appel des sirènes pour attirer les jeunes générations, et les intérêts des professions les plus diverses savaient habilement mêler leurs voix à ce concert. Partout on voyait un Bismarck en plâtre, au milieu de lauriers et de généraux décorés, qui se dressait menaçant et soulevait l'enthousiasme. Sous un curieux mélange d'odeur de bière, de mythe solaire, de musique militaire on essayait d'étouffer la peur de la vie qui vous serrait la gorge. Cette tapisserie multicolore était bordée d'une frange burlesque de sectes et de communautés, de prophètes et d'apôtres. Le romantisme le plus tarabiscoté signait des pactes avec l'américanisme le plus intégral. Et partout des rêves *s'agitaient, tourbillonnaient dans les cerveaux et dans les cœurs.* » (Ibid.)

Oui, décidément, ce chaos attendait qu'on l'organisât, ce terreau pseudo-religieux aspirait à recevoir la Parole prophétique qui l'ensemencerait. Le mythe du Destin véridique allait susciter le prototype héroïque censé conduire l'Allemagne au château du Graal, mais qui la mènerait en fait au plus profond des abysses infernaux. Ernst Jünger, voyant défiler la jeunesse idéaliste des *Wandervögel,* les « Oiseaux migrateurs », proclame : « Voici l'Homme nouveau, le soldat de choc, l'élite de la Mitteleuropa. Une race entièrement nouvelle, astucieuse, forte et résolue. » *(Der Kampf als inneres Erlebnis.* Berlin, 1933.) Et encore : « Les formes neuves se façonnent dans le sang, et le pouvoir se saisit d'une poigne dure. » Quant à Spengler, invoquant lui aussi les mânes de Napoléon, il écrivait à un ami : « Comme les Français en 1793, nous devons boire la coupe jusqu'à la lie, il nous faut un châtiment en comparaison de quoi les quatre années de guerre ne sont rien, jusqu'à ce qu'enfin la Terreur soit parvenue à un tel degré d'excitation et de désespoir qu'une dictature, semblable à celle de Napoléon, soit considérée universellement comme le salut. » Drexler aussi — le fondateur du D.A.P. — attendait, rêvant d'un chef capable de donner vie aux maigres idées qu'il avait publiées dans *Mon éveil politique. Extraits du journal d'un travailleur.* « En tout cas, ne serait-ce que pour tenter la chance, il fallait que ce fût une personnalité exceptionnelle, un homme aux convictions intenses, tout d'une pièce, et sans la moindre crainte. » Mais le plus « prophétique », comme par hasard, était Heinrich Class, président de la Ligue pangermaniste, qui déclarait *dès 1913* qu'un homme prendrait la tête de la croisade contre la juiverie : « Nous attendons le Führer ! Patience, patience, il viendra. Persévérez, travaillez et unissez-vous ! »

En 1922, enfin, l'année même de l'assassinat de Rathenau, paraissait un roman de K. Hesse intitulé *Feldherr Psychologos,* et prophétisant la venue d'un Messie allemand : « Ainsi, un jour viendra où il s'annoncera. Lui, que nous tous attendons pleins d'espoir : des millions de voix l'invoquent incessamment, l'âme allemande tout entière le cherche... Chacun l'acclamera, chacun lui obéira. Et pourquoi ? Parce qu'une puissance extraordinaire émane de sa personne : il est le directeur des âmes. C'est pourquoi son nom sera : le maréchal Psychologos. »

Deux au moins des personnages majeurs du nazisme eurent, bien avant leur rencontre avec Hitler, une stupéfiante prémonition de « Celui » qu'ils attendaient. Nous voulons parler de Hess et de Goebbels. Le futur ministre de la Propagande du Reich, qui ne devait entendre Hitler prononcer un discours qu'en 1922 à Munich,

avait écrit en 1920, alors qu'il étudiait la philosophie à l'université de Heidelberg, un roman intitulé *Michael,* dans lequel on pouvait lire ce passage :

« Je m'assieds dans une salle où je ne suis jamais venu avant. Au milieu de gens qui me sont totalement étrangers. Pauvres et mal habillés pour la plupart. Des ouvriers, des soldats, des fonctionnaires, des étudiants. Je fais à peine attention à l'homme là-bas qui commence à parler, lentement, en hésitant.

« Et puis, soudain, c'est un flot de paroles. Une lumière brille au-dessus de lui. J'écoute. Je suis captivé. L'honneur ! le travail ! Le drapeau ! Ces mots ont-ils encore un sens pour un peuple dont Dieu semble s'être tout à coup désintéressé ?

« L'auditoire est enflammé. L'espoir illumine les visages gris. Quelqu'un serre le poing. Un autre essuie la sueur de son front. Un vieil officier pleure comme un enfant.

« J'ai chaud, et puis j'ai froid. Je ne sais pas ce qui m'arrive. Il me semble entendre tonner des canons. Quelques militaires se lèvent en criant : « Hourrah ! », et personne n'a l'air de le remarquer.

« L'homme continue de parler, et tout ce qui en moi était à l'état d'embryon prend forme. Un miracle !

« Au milieu des ruines, quelqu'un nous montre le drapeau.

« Ceux qui m'entourent ne sont plus des étrangers. Ce sont mes frères. Je me dirige vers la tribune pour voir l'homme de plus près.

« Plus qu'un orateur, un prophète !

« La sueur inonde son visage. Un visage pâle où brillent deux yeux fiévreux. Et comme à l'heure du jugement dernier, les mots tonnent, phrase après phrase.

« Je ne sais plus quoi faire. J'ai l'impression d'être fou, « Je me mets à applaudir. Et personne ne semble surpris, « Lui, du haut de sa tribune, me lance un regard. Ses yeux bleus me transpercent comme une flamme, et c'est un ordre.

« J'ai l'impression de naître une seconde fois. Je sais maintenant où me conduit mon chemin. Le chemin de la maturité. On dirait que je suis ivre. Tout ce dont je me souviens, c'est de la main de l'homme étreignant la mienne. Un serment à vie. Et mes yeux rencontrent deux grandes étoiles bleues. »

Quant à Rudolf Hess, il avait rédigé, alors qu'il était lui aussi étudiant, une dissertation sur le thème : « Comment doit être constitué l'homme qui rendra à l'Allemagne son ancienne grandeur ». (Cf. Konrad Heiden. *Der Führer.* Boston. Houghton Mifflin, 1944.) Ce devait être, écrivait-il, un dictateur qui ne dédaignerait pas l'usage des défilés dans les rues, des slogans et de la démagogie. Homme du peuple n'ayant cependant rien de commun avec la masse, il aurait « une énorme personnalité » et ne craindrait pas le sang répandu. Pour atteindre son but, il devrait être prêt à « piétiner ses amis les plus proches », à légiférer « avec une terrible rigueur », à manier individus et nations « avec des doigts prudents et sensibles » ou, en cas de nécessité, « à les fouler avec des bottes de grenadier ».

Dans un tel contexte « prémonitoire », et qui suffirait à accréditer les hypothèses les plus fantastiques sur la manipulation des « courants mentaux », le Führer attendu se devait de recevoir sa mission par des voies... et en l'occurrence des voix, dignes de l'épopée de Jeanne d'Arc.

Plongé une seconde fois dans les ténèbres à l'annonce de l'armistice du 11 novembre 1918, après qu'il eut déjà perdu la vue lors d'un bombardement anglais au gaz moutarde. Hitler, dans sa chambre d'hôpital de Pasewalk, en Poméranie, est l'objet d'un « miracle » dans la nuit du 11 au 12 novembre. Des voix lui enjoignent de sauver l'Allemagne, et la vue lui est rendue. Il promet alors solennellement « de devenir un politicien, et de consacrer toutes ses énergies à exécuter l'ordre qu'il avait reçu », (Cf. John Toland, *op. cit.*)

Mais, avant même cette « nuit du miracle », le terrible destin du *Fredericeas Rex* semble s'être manifesté à Hitler, attentif à la voix intérieure qui lui permit, pendant la guerre, d'échapper à la mort un grand nombre de fois. Ainsi de cet épisode (cf. G. Ward Price. *I know these dictators.* Londres. Harrap, 1937) : « J'étais en train de dîner dans la tranchée avec plusieurs camarades. Soudain, j'eus l'impression qu'une voix me disait : «Lève-toi, et va là-bas.» La voix était si nette, si insistante, que j'obéis mécaniquement comme s'il se fût agi d'un ordre militaire. Je me levai aussitôt en emportant mon dîner dans la gamelle. Puis je m'assis pour continuer mon repas ; mon esprit s'était calmé. A peine avais-je fait cela qu'un éclair et une assourdissante détonation me parvinrent de l'endroit de la tranchée que je venais de quitter. Un obus égaré avait éclaté au-dessus du groupe, tuant tout le monde. »

Quelque temps après, il déclarerait à ses compagnons : « Vous entendrez beaucoup parler de moi. Attendez seulement que mon heure ait sonné. »

Redisons-le, cette « voix » lui était depuis longtemps familière. Son ami Kubizek rapporte en effet la métamorphose d'Adolf, âgé de dix-sept ans, au sortir d'une représentation du *Rienzi* de Wagner, à Linz : exalté par la geste du tribun romain, son état extatique l'amena à vaticiner, possédé « d'une mission spéciale qui lui serait un jour confiée ».

Ce fut là apparemment la première manifestation de cette emprise consciente du Destin qui allait le conduire, en présence de témoins interloqués, à réaffirmer périodiquement, et son invulnérabilité, et l'appel intérieur qui lui dictait sa voie. Ainsi, avant le putsch manqué de 1923, un de ces témoins rapporte qu'« Hitler avait alors des idées napoléoniennes et messianiques très nettes. Il déclara qu'il se sentait intérieurement appelé à sauver l'Allemagne, et que ce rôle lui incomberait tôt ou tard. Il fit ensuite un certain nombre de parallèles avec Napoléon, en particulier avec le retour de l'île d'Elbe. »

Au-delà des témoins évoqués. C.G. Jung — avec qui nous sommes ici d'accord — livre ce pénétrant diagnostic « Hitler appartient à la catégorie des sorciers guérisseurs authentiquement mystiques. Son corps n'évoque pas la force. Le trait le plus remarquable de sa physionomie est son regard rêveur, (...) Il avait dans les yeux une expression de prophète. » Par conséquent : « ...Le pouvoir de Hitler n'est point politique ; il est *magique.* » Certes, nous le prouverons. Et Jung comprend aussi qu'Hitler se *laisse diriger* par des forces mystérieuses : « Hitler, lui, écoute et obéit. Le vrai meneur est toujours *mené.* » C'est d'autant plus vrai que le Messie de l'Islam, le Mahdi, est littéralement le « Bien Dirigé »...

Cette adéquation étrange de l'homme Hitler à un destin mythique nous enjoint décidément d'aborder ce destin en « idéaliste » et non en « nominaliste », Encore une fois, ce serait une grave erreur que de considérer la légende du IIIe Frédéric, du

Roi du Graal, comme un simple monument littéraire, vénérable certes, poétique ô combien, mais essentiellement tributaire des phantasmes de son époque, et dont il serait illusoire de vouloir attendre autre chose que des émotions esthétiques. Pour l'intellectualité médiévale, les légendes, loin de s'assimiler à des fictions gratuites nées de la seule imagination, étaient au contraire, selon l'étymologie mime du mot, ce qu'on *devait* lire. Incitation, en somme, à explorer la sphère des archétypes platoniciens.

Nous l'avons vu : Dans l'Allemagne de l'immédiat après-guerre, le mythe qui « informe » la psyché collective et unifie des légendes disparates, agit de façon quasi autonome et imprime son sceau aux événements, en dehors de la volonté consciente d'acteurs « possédés » par des dieux — ou si l'on préfère des courants mentaux — surgis d'un arrière-monde trop longtemps ignoré par le scientisme et le rationalisme triomphants. Fascinant spectacle — et combien terrible — que celui de ces personnages totalement ignorants, *parfois,* des thèmes mythiques qu'ils mettent en action, et qui n'en reproduisent pas moins, jusque dans les détails les plus inattendus, le modèle archétype formulé *in illo tempore.*

Il *y* a eu, surtout en ces dernières années, d'intéressantes « lectures » du Cycle du Graal — en rapport avec la queste initiatique, l'alchimie, etc. — mais à notre connaissance, l'aspect prophétique et politico-mystique qu'il renferme a été négligé. Pourtant, l'archéologue Louis CharbonneauLassay — qui appartint à la » Fraternité des Chevaliers du Divin Paraclet », une organisation initiatique chrétienne dont la fondation remontait au XV[e] siècle — concluait en ces termes un article sur le « Saint Graal » paru dans une revue catholique des années trente, *le Rayonnement intellectuel : «* La légende du Saint Graal fut donc pour nos pères un ferment efficace d'inspiration. On peut dire qu'elle reste, après *l'Imitation de Jésus-Christ,* le chef-d'œuvre littéraire le plus prestigieux, le plus fécond que la société médiévale nous ait laissé. *Qu'on en soit bien assuré, sa gloire et son rôle actif ne sont pas morts. »* Il s'agit en effet d'un thème pérenne qui, sous-jacent à la structure religieuse de l'Occident, donne naissance à tout un courant politico-mystique à *l'ombre* duquel surgira le phénomène hitlérien, telle une plante parasite. Est-ce un hasard si le prix Goncourt Alphonse de Chateaubriant, initié de « l'Estoile Internelle », le cercle intérieur du « Paraclet », écrivait d'Hitler, en 1937, dans *la Gerbe des forces : «* Ses yeux sont du bleu profond des eaux de son lac de Königssee… Son corps vibre, son mouvement de tête est juvénile, sa nuque est chaude. Ce dos-là n'a pas été cabossé par les sales passions de la politique : il est plein et pur comme un tuyau d'orgue. L'une de ses caractéristiques est une immense bonté. Oui. Hitler est bon. Il est immensément bon. »

L'image du chevalier du Graal était à ce point prégnante que l'hebdomadaire satirique allemand *Simplicissimus* publiait dès 1924, en première page, une caricature d'Hitler en armure, « faisant son entrée à Berlin sur un blanc destrier comme s'il eût été messire Galaad en personne » (cf. John Toland, *op. cit.),* En fait, ce n'était pas de Galaad qu'il s'agissait, ni même de Parsifal, mais de Klingsor, le mage noir. Et pourtant, du héros, il eut les captieuses apparences, au point qu'un groupe d'extrémistes juifs de Palestine déclarait en 1932 que, mis à part son antisémitisme (!), le mouvement N.S.D.A.P. était acceptable et qu'il sauverait

l'Allemagne. De surcroît, l'Association des Juifs de la Nation allemande lançait en 1933 un appel en sa faveur. Ses membres appartenaient aux 90% d'Allemands qui le 19 août 1933 votèrent librement pour Adolf Hitler, successeur de Hindenburg... Un tel plébiscite n'était réservé qu'à un héros désigné par le Destin.

N'avait-il pas fait preuve pendant la Grande Guerre d'un courage exceptionnel ? Lui, l'« intellectuel » qui transportait toujours des livres, dont un Schopenhauer, dans son paquetage, était devenu dès la fin de 1915 indispensable à l'état-major du régiment, car les tirs d'artillerie coupaient fréquemment les lignes téléphoniques entre les postes de commandement des bataillons et des compagnies, et seuls les agents de liaison pouvaient porter les messages, « Nous ne fûmes pas longs à savoir à quels messagers nous pouvions nous fier le plus », devait écrire Fritz Wiedemann dans *Der Mann, der Feldherr werden wollte.* Constamment sur la brèche, admiré par les autres soldats pour son intrépidité, « Adi », nous dit John Toland, « était en général aimé parce qu'on pouvait se fier à lui en cas de coup dur. Jamais il n'abandonnait un camarade blessé damais il ne se prétendait malade en cas de missions dangereuses. En outre, c'était un bon compagnon durant les longues et fastidieuses périodes où l'on attendait le combat. Sa qualité de peintre le rapprochait de ses camarades : Il faisait des dessins humoristiques illustrant des moments comiques de leur existence. »

Son colonel devait déclarer : « Aucune circonstance, aucune situation ne l'auraient empêché de se porter volontaire pour les tâches les plus délicates, les plus difficiles et les plus dangereuses, et il était toujours prêt à sacrifier sa vie et sa tranquillité à sa patrie et à ses camarades. » Hugo Gutmann, un Juif, capitaine adjoint du bataillon d'Hitler, demanda pour ce dernier la croix de fer de première classe, qu'il lui remit le 4 août 1918.

Alphonse de Chateaubriant, quant à lui, qui aurait dû pourtant savoir que viendrait un temps « où les élus eux-mêmes seraient séduits », pensait sans doute déjà à Hitler en commentant en 1933 dans *la Réponse du Seigneur*, la célèbre gravure de Dürer, *le Chevalier et la Mort* :

« .... Le chevalier apparaît, casqué, lacé dans sa cuirasse, la lance sur l'épaule, à cheval.

« Ce n'est pas un jouvenceau, c'est un homme d'âge mûr, qui porte sur ses os durcis la trace de ses combats, (...)

« Il remonte des bas-fonds de sa vie, son âme médite. Il passe droit son chemin. (...)

« Redoutable chemin, plongé dans les ténèbres des plus basses nuées, hérissé des terribles pierres de l'angoisse et du doute, hanté par les bêtes les plus immondes, les abominations, les terreurs, les trahisons, les haines. Des rochers effroyables essayent d'écraser l'homme et le cheval ; des bas-fonds de cendre, des marais pestilentiels s'ouvrent sous leurs pas pour les engloutir. Véritable sentier de Trophonius, où ceux qui y entraient ne riaient de toute leur vie ! (...)

« Et le voici maintenant qui a engendré l'œuvre de sa délivrance, et qui passe, ferme comme celui qui a vu *l'Invisible.* Un immense oubli recouvre comme un tombeau tout ce qui l'a fait souffrir ; il est rendu au confluent de cette heure, où l'homme sous le balancier de l'Éternel peut-être dit : un jour qui s'avance et une

nuit qui se retire. »

Et les deux sacripants apocalyptiques, le vieillard à la clepsydre comminatoire et la mâle bête aux longues oreilles d'âne porcien, la Mort et Belzébuth, il ne les voit plus — ces formes obsolètes du vieux monde.

Mais que voit-il alors, de ce regard fixe et perçant qu'il dirige droit devant lui ?

— Ce qu'il voit, répondit ce vieux fils des Templiers, ce qu'il voit, est l'épanouissement de la vision qui ne fut au départ qu'une tremblante ébauche, et qui, à force d'être contemplée, est devenue la glorieuse cité de marbre où il mettra bientôt pied à terre, en enlevant son casque ! » C'était le château du Graal que décrivait ainsi Chateaubriant. Et Hitler lui faisait sinistrement écho : « L'œuvre que le Christ a entreprise mais n'a pu achever, moi — Adolf Hitler — je la mènerai à terme. »

III

La Coupe profanée

Il fallait bien que le faux Roi du Graal s'aidât d'une chevalerie noire, parodiant les preux de la Table Ronde. Le soin de la réunir fut confié à Himmler, ancien éleveur de volailles aux allures d'instituteur de village, et qui, féru d'astrologie et d'occultisme, se croyait la réincarnation du grand roi saxon Henri Ier l'Oiseleur. Car, comme le souligne très justement Joachim C. Fest dans son introduction aux *Discours secrets* du Reichsführer S.S. (éd. Gallimard, 1978), celui-ci « prenait au pied de la lettre ces articles de foi et les transformait en une mission historique concrète (...) ».

« Je fonde un Ordre », avait confié Hitler à Rauschning, en évoquant la création de *Burgs* où se forgerait la nouvelle élite aryenne, « C'est de là que sortira le produit final de la mutation humaine — l'Homme-Dieu ! Cet Être splendide deviendra l'objet d'un culte universel ! » Himmler, pédagogue falot, mais infatigable, se consacra à cette tâche avec l'ardeur que commandait son monoïdéisme : « Nous devons éduquer, éduquer, éduquer. »

Il dirigea les quatre châteaux de l'Ordre ou *Ordensburger,* abritant les plus fanatiques des jeunes nazis, déjà « filtrés » au sein des écoles spéciales Adolf Hitler — dirigées par les Jeunesses Hitlériennes — et des Instituts politiques nationaux d'Éducation. Le « cursus » de l'élite comprenait d'abord un passage dans le château spécialisé dans les « sciences raciales » et l'idéologie, où la formation intellectuelle (si l'on ose dire !) était privilégiée. La seconde année était consacrée à la formation physique. Dans le troisième château, où ils restaient 18 mois, les « chevaliers noirs » s'initiaient à la politique et à l'art militaire. Enfin, les 18 derniers mois d'étude se passaient à *l'Ordensburg* de Marienburg, en Prusse Orientale, près de la frontière polonaise. Dans ce château qui cinq siècles plus tôt avait été un bastion des Chevaliers Teutoniques, on développait tout naturellement le concept de *Lebensraum,* cet espace vital, à l'est, que l'Allemagne revendiquait comme un

droit imprescriptible... Voilà ce que visait cette parodie de la Queste arthurienne. Mais la contrefaçon ne s'arrêterait pas là.

Le symbole du Graal par excellence est la coupe, le vase, ou encore la *yoni,* le sexe féminin. Ainsi se trouve posé le rapport direct entre la Queste du Graal et la Femme, dont il convient de préserver la pureté. (Hitler *semblait* précisément avoir de la femme une conception romantique, lui qui, adolescent, renverse un pot de lait dans sa fuite, lorsqu'une jeune fermière veut pousser l'idylle plus loin, et qui s'évanouit presque en entendant — alors qu'il est blessé — la voix d'une infirmière, la première voix féminine depuis des mois. De fait. Martha Dodd, fille de l'ambassadeur américain à Berlin, devait le juger, plus tard, « étrangement tendre et d'une séduisante faiblesse ». La « face obscure » de cette attitude chevaleresque se manifestait entre autres par la contemplation des illustrations « suggestives » de la revue *Ostara,* dirigée par le cistercien défroqué Lanz von Liebenfels, qui montraient de blondes Aryennes succombant à la séduction des *Untermenschen* sémites, velus et simiesques...)

Le rôle de la Femme, dans la Queste graalique, s'explique au plan microcosmique par le fait que le symbolisme de la pierre *cachée* dans laquelle est taillée la coupe — émeraude qui ornait le front de Lucifer et qui est aussi le troisième œil de Shiva — réfère à la *Kundulini* hindoue, hypostase de la Déesse, serpent subtil lové chez le profane au bas de la colonne vertébrale et qui doit être éveillé par des techniques appropriées. Dans l'hermétisme occidental, par cc processus, la « lune » doit devenir « soleil ». Gichtel, disciple de Jacob Bœhme, l'illustre dans sa *Theosophia Practica (1696)* par le dessin d'un corps humain où le « feu serpentin » est représenté par un dragon, à la hase de l'épine dorsale. Et c'est la libération de ce dragon, symbole de l'énergie spirituelle, qui permet la transformation de la conscience.

Mais cette hypostase de la Sophia renvoie aussi au Roi du Monde qui règne dans la « Demeure de Shiva *(Shambala) à* l'intérieur de la terre. C'est le « Mahachohan », le Seigneur du Feu de la Création. C'est encore l'Homme Cosmique qui dort « comme en un sépulcre » en attendant d'être éveillé par l'Art, et dont la légende de l'Empereur endormi, du *Fredericus Rex,* n'est que l'expression en mode temporel, ou « historique ».

Cette féminisation « hérétique » de l'Esprit, dans une perspective eschatologique, trouve son fondement à la fois métaphysique et sémantique dans le fait que *Buddhi* — équivalent hindou de l'Esprit Saint — est féminin, ce qui réfère directement à *la* Saint-Esprit, la Sophia des gnostiques et des courants médiévaux hétérodoxes. C'est ce que rappelait en 1908 le patriarche néo-gnostique Synesius, en même temps qu'il annonçait, quoique involontairement, ce 3ᵉ Règne auquel voulut s'assimiler le IIIᵉ Reich : « Il est un de nos dogmes sur lequel je veux insister. C'est le dogme de la salvation féminine. L'œuvre du Père a été accomplie, celle du Fils également. *Reste celle de l'Esprit* qui seule peut déterminer le salut définitif de l'humanité terrestre et préparer, par ainsi, la reconstitution de l'Esprit. Or, l'Esprit, le Paraclet, comme le nommaient les cathares, correspond à ce qu'il y a de féminin dans la divinité, et nos enseignements précisent que c'est la seule face de Dieu qui soit vraiment accessible à notre raison. Quelle sera au juste la nature de ce nouveau et prochain messie ? »

L'Esprit lui-même, en effet, considéré du côté de la Création, devient

nécessairement partie intégrante de celle-ci, et apparaît alors comme une production tirée de la *Materia prima.* Ce qui peut constituer, si l'on a le goût du paradoxe, un pont inattendu entre la métaphysique traditionnelle et la philosophie du P. Teilhard de Chardin, qui apparaissent complémentaires — celle-ci envisageant en somme toutes choses du cœur de la Matière, en gésine d'un Esprit qui en fait la précède ontologiquement, celle-là considérant le cosmos *sub specie aeternitatis,* autrement dit à partir du Principe. Cette dualité de perspectives peut être illustrée au plan microcosmique par l'affirmation de Leucippe et Démocrite, selon qui l'âme peut être acquise (équivalent de la noogenèse teilhardienne), à quoi la pensée traditionnelle répond : que pourrait-on acquérir que l'on ne possédât déjà ?

Mais après cet aperçu sur le symbolisme féminin de la Coupe du Graal, il convient d'examiner son complémentaire : l'Axe du Monde qui traverse la Coupe paradisiaque sera, dans la légende du Graal, représenté par la lance, symbole viril qui, bien loin d'apparaître seulement avec le centurion Longin, se perd dans la nuit des temps. On la trouve déjà, en tout cas, dans les vieilles traditions celtiques où il est question de la lance magique de Lug et du bassin ou chaudron sacré de Doria, qui allait devenir le calice de la Cène...

Auparavant, nos premiers parents, comme chacun sait, goûtèrent au fruit défendu et pour cela furent chassés du Paradis par l'ange à l'épée flamboyante, sans pouvoir emporter la coupe du Graal puisque aussi bien ils étaient désormais soumis à la mort. En d'autres termes, l'homme, écarté de son centre originel, était enfermé dans la sphère temporelle, ayant perdu le « sens de l'éternité » que manifestait justement le Graal.

Toutefois. Seth, le fils d'Adam et Ève, obtint de venir prendre dans l'Eden déserté le Saint Graal. Lors du Déluge, la Coupe disparut, et la légende ne dit ni où ni par qui elle fut conservée jusqu'à l'époque du Christ ; mais le fonds celtique se manifesta par l'intermédiaire des Druides qui, selon une singulière tradition, envoyèrent à Jérusalem sous le coup d'une inspiration divine le bassin sacré de Dona (sous le nom de Vase Azewladour) et la lance de Lug. Ce qui explique que l'on retrouve la Sainte Coupe la veille de la mort du Christ, lorsqu'il rassemble ses disciples dans le Cénacle pour la dernière Cène. Le lendemain, le centurion Longin voulant s'assurer de sa mort, sur la croix, le frappa au côté avec sa lance, et de la blessure s'échappèrent du sang et de l'eau que Joseph d'Arimathie recueillit pieusement dans la Coupe.

Le Graal, toujours selon la légende, fut alors transporté en Grande-Bretagne par Joseph d'Arimathie et Nicodème, (Selon une autre version, c'est son fils Josephè, que saint Pierre avait sacré évêque, et son neveu Alain, qui accompagnent Joseph d'Arimathie.) Peu après leur arrivée, ils furent jetés en prison par Crudel, le roi du pays, sans que ce dernier les dépossédât toutefois de leur trésor. Mais le roi Mordrain ayant vaincu Crudel, les délivra bientôt et ils se retirèrent dans un endroit isolé, où ils vécurent en paix.

Alors commença la geste du Roi Arthur et des chevaliers de la Table Ronde, destinée à l'origine à recevoir le Graal lorsqu'un des preux l'aurait conquis et ramené de Grande-Bretagne en Armorique. Les chevaliers étaient douze, à l'image des douze apôtres et des douze signes du zodiaque, l'aspect circulaire de la Table

renforçant quant à lui ce symbolisme du cycle zodiacal.

Les chevaliers se mirent donc en quête et, après avoir dit surmonter toutes les épreuves initiatiques, trois d'entre eux seulement. Galaad. Perceval et Bohors, parvinrent au château du Graal, chez Pellès, le « Roi Méhaigné qu'Alhrecht von Scharffenberg, dans son *Titurel*, appelle Pérelhe (cf. René Nelli, préface à la *Croisade contre le Graal, d'Otto Rahn*, éd. Stock). Ce qui est assez singulier si l'on sait que ce nom était celui du baron à qui appartenait le château de Montségur. Galaad prit la lance qui saignait et en toucha le Roi, le guérissant immédiatement. Ainsi s'achevait l'itinéraire légendaire qui, du Paradis terrestre, avait conduit le Graal jusqu'en ce château que certains — parmi lesquels Otto Rahn... et aussi Himmler et Rosenberg — ont voulu assimiler à Montségur. Quoi qu'il en soit, que faut-il retenir de la légende — brossée à grands traits — sinon que le Graal, contenant le *sang sacré*, est le symbole d'une puissance perdue, et que sa quête sera « héroïque », prométhéenne par certains aspects, et trouvera dans l'*Imperium* parousique son cadre temporel approprié.

On ne s'étonnera donc pas, encore une fois, que cette hiérophanie récapitulative intègre une multitude de mythes relatifs au « IIIe Frédéric » retiré en un lieu inaccessible et qui « dort », ou encore « qui vit et ne vit pas », en attendant le jour de la dernière bataille contre les « êtres élémentaires », Arthur. Charlemagne. Frédéric Ier» et Frédéric II hypostasièrent cette attente eschatologique de l'*Imperium* pérenne. Ce retour à l'origine qui commande évidemment une conception cyclique de l'Histoire (nous l'avons vu à propos du symbolisme de la Table Ronde) implique en outre une redoutable ambiguïté. S'agit-il du retour à l'ordre édénique ou au chaos des Eaux primordiales représentées par la Grande Déesse et, *lato sensu*, par l'aspect féminin du mythe ? Le nazisme a largement profité de cette ambiguïté et, chose plus curieuse, nous verrons à quel point Hitler lui-même était... dominé par cet aspect féminin du mythe qu'il incarnait. En tout cas, l'ambivalence des symboles du Grand Retour parousique et de l'*Endkampf*, explique la dangereuse dualité propre aux projets politiques qui, au temporel, revendiquent cette *Renovatio*.

Pour le IIIe Reich explicitement millénariste, le Graal revêtait une importance primordiale. Il appartenait donc aux « savants » nazis, aux spécialistes de l'« écriture païenne enchevêtrée », comme disait Wolfram von Eschenbach, de redécouvrir ce trésor spirituel que les Cathares étaient censés avoir caché à Montségur, et, en traduisant en clair la susdite écriture, de donner au nazisme la clef de la genèse du monde, que, selon la légende, elle renfermait.

C'est à ce titre qu'Otto Rahn, considéré comme un spécialiste du Catharisme, fut envoyé en Occitanie pour y chercher le Saint Vesse!. Mais nous croyons savoir que sa mission ne concerna pas seulement le Graal, et qu'elle comportait un aspect beaucoup plus secret encore, comme en témoignent à nos yeux les contacts qu'il établit et les investigations qu'il mena dans la région de Carcassonne. Cette mission était directement liée, en l'occurrence, à l'antagonisme entre les eschatologies païenne et judéo-chrétienne, auquel nous faisions allusion tout à l'heure. Expliquons-nous :

Le thème de l'Empereur endormi germanique s'oppose directement à celui du Grand Monarque ou du « Roy perdu » français. Ce dernier — remis en lumière

par une actualité récente — trouve son fondement historico-légendaire dans le « Testament de saint Remy », ce « nouveau Moïse » qui aurait prophétisé en ces termes lors du baptême de Clovis à Reims, dans la nuit de Noël 496 : « Apprenez, mon fils, que le royaume de France est prédestiné par Dieu à la défense de l'Église romaine, qui est la seule véritable Église du Christ. Ce royaume sera un jour grand entre tous les royaumes. Et il soumettra tous les autres peuples à son sceptre. Il durera jusqu'à la fin des temps. Il sera victorieux et prospère tant qu'il sera fidèle à la foi romaine. Mais il sera rudement châtié toutes les fois qu'il sera infidèle à sa vocation. » Ce mythe du Grand Monarque régnant sur une France « élargie » aux dimensions de l'ancien Empire romain, et dont on retrouve la trace jusque dans l'antique liturgie gallicane, fut accrédité, de siècle en siècle, par un nombre respectable de saints. Or, ce courant prophétique s'est « condensé » en deux hauts lieux géographiques : Stenay, dans les Ardennes, et Rennes-le-Château, au sud de Carcassonne.

De quoi s'agit-il, exactement ? D'authentifier la survivance du *sang* de la première dynastie française, celle des Mérovingiens. Car contrairement à ce que prétend l'Histoire officielle, elle ne se serait pas éteinte et, par l'intermédiaire de Sigebert IV (« Plant-Ard » ou « le Rejeton Ardent ») — miraculeusement sauvé d'un régicide pippinide — aurait fait souche dans le Razès, et très précisément à Rhedae, aujourd'hui Rennes-le-Château.

Mais, non moins intéressant sur le plan mythique, ce sang sacré est juif. Les Francs mérovingiens, en effet, seraient des Juifs exilés, appartenant à la tribu de Benjamin, et qui auraient émigré à travers l'Arcadie, puis la Sicile, pour arriver finalement sur le Rhin. Et la ville de Stenay, en Lorraine, fut donc le point de chute principal des Benjaminites, devenus les Sicambres. Cette tradition, conservée au cours des âges dans des milieux très restreints, avait bien sûr fort inquiété les pangermanistes d'abord, et Hitler ensuite. Cette inquiétude coûta la vie, durant la Première Guerre mondiale, à Mgr Pierre Mangin, curé-doyen et maire provisoire de Stenay, torturé par les Allemands qui voulaient lui extorquer son secret. Car, selon certains. Mgr Mangin, protonotaire apostolique à la cour pontificale de Pie X (autre victime expiatoire), n'ignorait rien de saint Dagobert II, assassiné le 23 décembre 679 à environ 5 km de Stenay, et surtout de son fils Sigebert IV, recueilli dans le monastère d'Œrren par sa demi-sœur sainte Irmine et qui, accompagné de Mérovée Lévi, gagnera Rhedae (Rennes-le-Château) le 17 janvier 681.

Voilà pourquoi c'est en cette petite ville de Stenay — et bien que selon un officier allemand « rien dans son passé ne dût la signaler à une attention particulière » — que le Kronprinz en personne, le fils de Guillaume I1, établit sa résidence. Et c'est Frédéric-Guillaume lui-même qui fit subir à Mgr Mangin un interrogatoire en règle, le 9 septembre 1914. Mais devant la résistance imprévue du prélat, « touchant à des points historiques capitaux », le Kronprinz « entre dans une rage soudaine et ordonne de maintenir le prisonnier dehors en plein soleil afin de le faire parler. Durant toute la journée. Mgr Mangin, privé de boisson, garde obstinément le silence. A bout de force, victime d'insolation, il rend le dernier soupir en cette soirée du 9 septembre 1914. » (Louis Vazart. *Dagobert II et le mystère de la cité*

royale de Stenay. Paris, 1983.)

On peut se demander si le Kronprinz ne cherchait pas *surtout* le reliquaire de saint Dagobert, confié à la garde des Saurs noires de Mons, en Belgique, ou plutôt le précieux parchemin qu'il contenait — rédigé par sainte Irmine en 708. Or, le bruit courait à Stenay en 1914, que Mgr Mangin avait obtenu ce parchemin, qui, selon l'abbé Vigneron, retraçait « l'assassinat de son père Dagobert Il, le séjour de son frère Sigebert IV au monastère d'Œrren, puis son refuge, le 17 janvier 681, à Rhedae, capitale du Razès ».

En fait, il s'avéra que l'inestimable document était toujours à Mons, enroulé dans le pied du reliquaire. Mais pas pour très longtemps puisqu'en 1943, lorsque deux officiers du *Sicherheitsdienst* ou S.D. (le service de renseignement allemand) se présentèrent au couvent des Sœurs noires pour inspecter le reliquaire, il était vide... Une lettre de la supérieure. Mère Bernadette Dehaye, semble indiquer que le prince de Croÿ, curé doyen de Sainte-Waudru à Mons, et protonotaire apostolique comme l'avait été Mgr Mangin, l'avait soustrait le 31 décembre 1941, Les Allemands, une nouvelle fois, étaient bredouilles. Heydrich, le maître des renseignements S.S., avait échoué, comme le Kronprinz 29 ans plus tôt, dans sa recherche des preuves — à faire disparaître... — de la perpétuation du *sang juif* de la première dynastie française. Et cela d'autant plus que l'Allemagne nazie nourrissait le projet, dans les années 1942-1943, de remplacer Pétain par un descendant de Naundorff — que certains supposent être Louis XVII, l'évadé du Temple... Rien ne dit qu'Otto Rahn, de son côté, ait réussi à retrouver la piste de Sigebert IV, à l'autre pôle de la Geste mérovingienne.

Ce n'est pas ici le lieu de trancher la question de l'authenticité historique de cette tradition du sang sacré. Ce qui compte, c'est la puissance du mythe, et l'importance qu'il revêtait aux yeux des pangermanistes et des nazis. Rosenberg ne déclarait-il pas avec emphase : « Aujourd'hui s'éveille une nouvelle fois le mythe du sang, la foi de défendre avec le sang, également, l'essence divine de l'homme en général. » Comment la tradition du « sang juif » de la royauté française — reprise entre autres par le marquis de La Franquerie — aurait-elle pu le laisser indifférent ? Que dire enfin du jugement révélateur porté par un autre philosophe en vue du national-socialisme, A. Baumler, qui écrivait en pensant au mythe du Graal : « (...) Le mythe du sang n'est pas une mythologie à côté d'autres mythologies ; il ne pose pas une nouvelle religion à côté d'anciennes religions. Il a pour structure le tréfonds mystérieux de la formation mythifiante elle-même. Toutes les mythologies procèdent de son principe structurant ; la connaissance de ce principe structurant n'est pas à son tour une mythologie, mais *elle est le mythe lui-même,* en tant que vie contemplée avec vénération. Le développement de sa réalité cachée est le tournant de notre temps.

Cette mythologie pseudo-graalique du « sang pur » — sur laquelle nous aurons à revenir — informait les structures du phénomène nazi selon des modalités explicitement gnostiques. En effet, la sociologie hitlérienne reproduit la hiérarchie des trois ordres : les purs, les initiés et la masse. Au sommet : la caste des seigneurs, au-dessous, les membres du Parti, en bas, le peuple des anonymes. Les S.S, seront une ébauche de cet Ordre néo-gnostique auquel rêvait Hitler. Ordre *noir* dont la

couleur même évoque les purs et les « revêtus » cathares. Mais surtout, il s'agissait d'un « Ordre du Sang », extériorisation plus ou moins consciente de l'Ordre secret qui, comme nous le verrons, avait présidé à la naissance du nazisme. Himmler devait d'ailleurs déclarer aux soldats de la *Leibstandarte S.S,* « Adolf Hitler » en 1940, à Metz « Pour moi, le but final depuis onze ans, à partir du moment où je suis devenu Reichsführer S.S., est toujours resté le même : construire un Ordre du sang pur pour servir l'Allemagne. »

Cette nouvelle gnose qui s'opposait — « sang pur » contre Précieux Sang — à la foi chrétienne, avait son prophète : Wagner, bien que celui-ci, comme l'on sait, eût exalté une certaine forme de Christianisme ! Elle avait aussi son signe de reconnaissance, le swastika — qui est pour René Guénon le « signe du Pôle », et dont tous les commentateurs sérieux sont d'accord pour dire qu'en dehors même de son utilisation « occulte » il était très répandu en Allemagne. Son choix — quelles qu'en soient les circonstances précises (assez obscures et d'ailleurs sans grand intérêt en elles-mêmes) — était donc dans la logique des choses. Guillaume II, déjà, en avait fait son emblème personnel. Peut-être n'ignorait-il pas qu'il reprenait ainsi le symbole des « Frères initiés de l'Asie » — ordre rosicrucien du XVIIIe siècle dont nous aurons à reparler — et qu'il imitait de surcroît le légendaire « Roi du Monde » régnant sur l'Agarttha, dont Saint-Yves d'Alveydre nous dit justement qu'il possédait un sceau marqué du swastika...

Quoi qu'il en soit — et au-delà de ses localisations « historiques » — Montsalvat, la montagne du Graal, assimilée au *Paradeshâ* hindou, la « contrée suprême » polaire, n'est autre que la fameuse Hyperborée, et il y a donc identité symbolique entre la Montagne « graalique » et le Pôle. Selon Guénon (*Le Roi du Monde*, éd. Gallimard), « il s'agit toujours d'une région qui, comme le paradis terrestre, est devenue inaccessible à l'humanité ordinaire, et qui est située hors de l'atteinte de tous les cataclysmes qui bouleversent le monde humain à la fin de certaines périodes cycliques. »

Rien ne manquait désormais à la nouvelle religion nazie : le mythe du sang comme *ersatz* de doctrine, des prophètes comme Wagner ou Houston Stewart Chamberlain, annonçant Hitler-le-Messie, le swastika comme emblème et un sanctuaire sacré préservé de la corruption temporelle et perdu dans les brumes hyperboréennes. L'ensemble étant noyé dans la musique « liturgique » de Wagner. Louis Bertrand, académicien français converti, comme A. de Chateaubriant, à cette « religion » (il fit le salut hitlérien sous la coupole lors d'une séance de l'Académie), nous a décrit une de ces manifestations religieuses du IIIe Reich à Nuremberg :

« Au centre de cette esplanade géante, entièrement recouverte par des troupes en armes, une avenue large comme le lit d'un fleuve qui se perd dans les lointains de l'horizon. Tout à coup, un orchestre wagnérien invisible remplit tout l'espace de sonorités triomphales : C'est la marche des Niebelungen... Et voici que, du fond de la prairie, tout au bout de l'avenue qui conduit à la tribune du Führer, une bande pourpre se lève, comme celle qui annonce le soleil dans un ciel matinal. Ce sont les vingt mille étendards qui s'ébranlent. Rythmé par la musique triomphale, le flot monte, déferle, s'étale en une vaste nappe rouge, s'arrête brusquement d'un seul mouvement. Et, d'un seul mouvement, les vingt mille étendards se dressent, grandes

fleurs de pourpre, et s'abaissent en une salutation unanime devant la minuscule silhouette en chemise brune, à peine discernable là-haut, au sommet de la tribune, et qui représente le maître de la Troisième Allemagne... Et je me demande quel souverain, quel héros national a été acclamé, adulé, chéri et idolâtré autant que cet homme, ce petit homme en chemise brune qui, suivi de son cortège, comme un souverain, a toujours l'air d'un ouvrier. C'est bien autre chose que de la popularité, c'est de la religion. Hitler, aux yeux de ses admirateurs, est un prophète, il participe de la divinité.»

IV

La forêt obscure, la Louve et le Roi Méhaigné

L'impression inoubliable que l'on éprouve en découvrant Vienne fut admirablement décrite par Jean Mistler lors de son voyage dans la capitale danubienne : « Exactement au centre de l'Europe, la chaîne des Alpes et celle des Carpates laissent entre elles un étroit passage par où le Danube s'échappe vers l'est. C'est là que s'étale Vienne, porte de l'Orient. Du sommet de la tour de la cathédrale Saint-Étienne, l'ceil ne voit vers l'ouest qu'une haute barrière de montagnes, bastion de la vieille Europe, et, vers l'est, il aperçoit déjà la plate immensité de la plaine hongroise, annonciatrice des steppes russes et sibériennes. Vers 1830, M, de Metternich disait : « L'Asie commence à la Landstrasse. » La Landstrasse à Vienne, c'est très exactement l'avenue de Vincennes pour Paris. » *(Vienne,* 1931.)

Pourquoi s'étonner dans ces conditions qu'une société secrète rosicrucienne *(mais hostile aux autres ordres rosicruciens et à la Maçonnerie traditionnelle),* s'intitulant « Les Frères initiés de l'Asie », ait vu le jour à Vienne au XVIIIe siècle. Et pourquoi s'étonner, encore, que selon certaines informations Rosenberg en ait fait partie ?... Cette initiation avait été rapportée d'Orient, deux siècles plus tôt, donc, par Heinrich von Ecker und Eckoffen, qui la transmit à Charles de Hesse. Celui-ci, qui accorda l'hospitalité au fameux comte de Saint-Germain en son château de Gottorp, devint Grand-Maître de l'Ordre vers 1790, sous le *nomen mysticum* de Melchisédech. Or, selon le très érudit G, van Rijnberk, les « Frères initiés de l'Asie » véhiculaient une doctrine bouddhique (le Prince de Hesse fut le premier à introduire en Occident l'idée de la réincarnation) et leur signe de reconnaissance, nous le savons déjà, n'était autre que le swastika... (Cf. *Épisodes de la Vie ésotérique, 1780-1824,* éd. Derain. Lyon, s.d.) De surcroît, toujours selon Van Rijnberk, il « semble téméraire de nier qu'il ne se soit présenté aux deux opérants [Charles

de Hesse et von Ecker und Eckoffen] ce qui pourrait être considéré comme un « esprit », dans le sens où l'on a l'habitude d'employer ce mot dans les séances dites spirites. » Jean-Pierre Giudicelli souligne quant à lui dans *l'Autre Monde* (août 1986) que l'Ordre était dirigé par un Collège supérieur de *soixante-douze* frères. C'est la seconde fois que nous rencontrons ce nombre fatidique dont le ténébreux mystère — décisif pour la compréhension du nazisme — sera éclairci plus avant.

L'écrivain autrichien Küznberger, reprenant l'idée de Metternich, confiait pour sa part : « L'énigme éternelle de l'Autriche, c'est ce qu'il y a d'asiatique en elle. L'Autriche n'est pas réellement inintelligible ; Mais il faut la comprendre comme une espèce d'Asie. » La situation de Vienne, en tout cas, fut privilégiée, sur l'antique route sacrée de l'ambre, reliant la Baltique à la Méditerranée et à l'Orient. Déjà, en cette époque reculée, se discerne la bipolarité de la future capitale autrichienne, aux confins de deux mondes. Dans l'Antiquité, la ville-forteresse élue par les adeptes de Mithra servait de frontière *(limes)* et de poste avancé aux légions romaines, surveillant les peuples barbares dont le domaine s'étendait de l'autre côté du Danube. Devenue chrétienne, la cité fut ensuite âprement disputée par les Slaves et les Germains. C'est finalement l'influence germanique qui l'emporta et la couronne revint aux ducs d'Autriche, originaires du Tyrol (le pays du Soleil) d'où sortit la prestigieuse dynastie des Habsbourg, qui devait incarner pendant des siècles les destinées du Saint-Empire romain germanique [1], Dès lors, l'Autriche devint l'Osterreich, la « Marche de l'Est » des peuples germaniques, et elle devait le rester.

La monarchie austro-hongroise, démembrée en 1918, après trois siècles d'existence, laissa de nouveau Vienne à la frontière de la germanité, au contact des Slaves du Sud et de l'Est, des Slovènes et des Slovaques, ainsi que des proches Magyars. Point d'équilibre entre les Celtes, les Germains, les Slaves et les Latins, la ville est un véritable creuset dans lequel les différents peuples européens ont tous été mystérieusement attirés. La devise des ducs puis empereurs d'Autriche, composée uniquement de voyelles (A. E, I, 0, U), résume bien cette prétention à l'universalité, qui se traduit par : « *Austriae est imperare orbi universo.* » (« Il appartient à l'Autriche de régner sur la terre. »).

Mais tout se corrompt, en notre monde sublunaire ; et une fois encore, l'Histoire allait tragiquement vérifier la véracité de l'adage latin : *Corruptio optimi pessima.* Un intersigne entre beaucoup d'autres : Hitler naquit alors même que l'Archiduc Rodolphe venait de se suicider à Mayerling. Deux mondes se croisaient...

La Vienne que connut Hitler adolescent offrait jusqu'à la caricature les symptômes d'une vieille civilisation extrêmement raffinée et extrêmement décadente. Babel composée, nous l'avons vu, d'une mosaïque de peuples, et à laquelle manquait désormais un principe d'unité que le vieux François-Joseph était bien incapable de lui donner. En haut de l'échelle, les aristocrates autrichiens, hongrois, tchèques,

1 — Nous eûmes personnellement l'honneur, en 1976, d'exposer à l'Archiduc Otto de Habsbourg, l'actuel héritier du Saint-Empire, la tradition mérovingienne du « sang sacré », à laquelle sa famille avait été anciennement mêlée. Il devait nous confier dans une lettre en date du 25 février 1976, que cette histoire, qui l'avait beaucoup intéressé, « rentre bien dans le génie d'une partie de la France, où les choses mystérieuses ont toujours joué un rôle considérable ». Son frère cadet l'Archiduc Rodolphe d'Autriche, avec qui nous fûmes également en correspondance, devait d'ailleurs se rendre à Rennes-le-Château ainsi qu'à l'évêché de Carcassonne.

polonais, italiens, croates, expédiaient négligemment les affaires courantes avec le concours besogneux d'une bureaucratie kafkaïenne. « On bricole tranquillement », déclarait un Premier ministre... Au bas de l'échelle grouillait un sous-prolétariat issu des ghettos galiciens aussi bien que des pauvres collines moraves — 100 000 Juifs et 300 000 Tchèques que la Vienne impériale n'assimilait plus. La prostitution revêt un caractère quasi apocalyptique et les maladies vénériennes — comme le SIDA aujourd'hui — sont identifiées à un châtiment divin. Le taux des naissances est extraordinairement bas, et le fatalisme demeure la seule philosophie opposable à ce chaos rampant qui menace les palais aux dorures obsolètes... *Do kann man hall nix machen !*

« Face à la richesse de l'aristocratie et du commerce, écrit Hitler, s'étalait la plus complète indigence. Devant les palais de la Ringstrasse traînaient des milliers de chômeurs, et au-dessous de cette *via triumpltalis* de l'ancienne Autriche, dans l'obscurité et la boue de ses égouts, gîtaient les sans-logis. » *(Mein Kampf.)* Parmi eux. Hitler lui-même, qui se souviendra de ces temps douloureux en haranguant la foule autrichienne en délire, en 1938, depuis le balcon de cet Hôtel Impérial qu'il avait connu en d'autres circonstances

« Je pouvais distinguer les lumières étincelantes des candélabres du hall, mais je savais que je n'avais pas le droit d'entrer. Un soir, après un violent blizzard qui avait amassé plusieurs dizaines de centimètres de neige, j'eus l'occasion, en déblayant, de gagner un peu d'argent pour me nourrir. Par une ironie du sort, on envoya les cinq ou six hommes de mon groupe balayer la rue et le trottoir devant l'Hôtel Impérial. » Ce même soir, les Habsbourg y donnaient une réception. « J'ai vu Charles et Zita descendre de leur carrosse et faire une entrée majestueuse dans cet hôtel, sur le tapis rouge, et nous autres, pauvres diables, nous déblayions la neige en nous découvrant chaque fois qu'arrivaient des aristocrates. Ils ne nous regardaient même pas, bien que je sente encore les parfums qui parvenaient à nos narines. Pour eux, et par conséquent pour Vienne, nous avions aussi peu d'importance que la neige qui ne cessa de tomber toute la nuit, et cet hôtel n'eut pas même la décence de nous envoyer une tasse de café chaud. » (Cf. John Toland, *op. cit.)* Bref, la fin d'un monde.

Au milieu de ce mol et nostalgique effondrement d'une civilisation qui ignorait encore qu'elle allait mourir. Hitler, artiste raté — ce qui ne veut pas dire sans talent — est refusé par l'Académie des Beaux-Arts de Vienne comme Chagall le fut par celle de Saint-Pétersbourg. Et il s'enfonce, doucement, irrémédiablement, dirait-on, dans la *selva oscura* des bas-fonds peuplés de Juifs et des asiles de nuit. De ces marais pestilentiels, monte un brouillard qui se change bientôt en hallucination : celle du complot juif. La Louve dantesque — la juiverie — est là, tapie dans l'ombre, l'obstacle par excellence en travers de la Voie. Le Juif, identique à lui-même à travers les siècles, figé dans son rôle ontologique de corrupteur par une obscure malédiction.

« Il me serait difficile aujourd'hui, sinon impossible, de dire à quelle époque le nom de *Juif* éveilla pour la première fois en moi des idées particulières. Je ne me souviens pas d'avoir entendu prononcer ce mot dans la maison paternelle du vivant de mon père. Je crois que ce digne homme aurait considéré comme arriérés des gens qui auraient prononcé ce nom sur un certain ton. Il avait, au cours de sa vie,

fini par incliner à un cosmopolitisme plus ou moins déclaré qui, non seulement avait pu s'imposer à son esprit malgré ses convictions nationales très fermes, mais avait déteint sur moi. » Aussi, à son arrivée, le ton de la presse antisémite de Vienne paraît à Hitler, « indigne des traditions d'un grand peuple civilisé. J'étais obsédé par le souvenir de certains événements remontant au Moyen Age et que je n'aurais pas voulu voir se répéter. » Mais le contact direct avec les Juifs, à l'en croire, n'allait pas tarder hélas à modifier ce jugement d'une étonnante bénignité... et que l'on aurait grand tort de prendre pour argent comptant.

« Ce qui me donna bientôt le plus à réfléchir, ce fut le genre d'activité des Juifs dans certains domaines, dont j'arrivai peu à peu à pénétrer le mystère.

« Car, était-il une saleté quelconque, une infamie sous quelque forme que ce fût, surtout dans la vie sociale, à laquelle un Juif au moins n'avait pas participé ?

« Sitôt qu'on portait le scalpel dans un abcès de cette sorte, on découvrait, comme un ver dans un corps en putréfaction, un petit youtre tout ébloui par cette lumière subite. » *(Mein Kampf.)*

De là à découvrir que la presse social-démocrate et surtout la presse marxiste étaient dirigées par des Juifs, il n'y avait qu'un pas rapidement franchi, et qui l'ancra définitivement dans sa tragique certitude « pour le repos de [son] esprit » ! « Je connaissais enfin le mauvais génie de notre peuple.

L'ennemi était reconnu, la Louve débusquée, sur la voie menant au château du Graal aryen. La Grande Guerre aida Hitler, en sonnant le glas du vieux Habsbourg, du Roi Méhaigné frappé d'impuissance à qui il devait ravir le sceptre. Plus : dont il devait s'approprier la *lance* qui l'avait blessé et qui seule pourrait guérir le Reich.

Cette lance — celle du centurion Longin selon la pieuse légende — était exposée au musée de la Hofburg avec les insignes sacrés du Saint-Empire : la couronne de Charlemagne, le glaive, le manteau impérial, les éperons d'or, le globe crucifère. La lance qui perça le flanc du Christ était intimement liée au symbolisme du Graal, puisque, on s'en souvient, c'est le sang de cette blessure qui fut recueilli dans la Sainte Coupe par Joseph d'Arimathie.

Les fascinantes relations qu'entretint le futur Führer avec la Sainte Lance au cours de ses années d'errance dans les bas-fonds viennois, nous sont connues par le seul témoin, en dehors d'August Kubizek, de cette époque qu'Hitler lui-même considéra dans *Mein Kampf* comme la plus décisive de son existence. La contribution à l'Histoire, du docteur Walter Johannes Stein, puisque tel était le nom de ce témoin qui éclaira le substrat occulte du nazisme, fut recueillie par Trevor Ravenscroft, officier des commandos pendant la guerre, et qui, capturé au cours d'un raid dont l'objectif était l'assassinat de Rommel, fut sauvé de l'exécution **par** l'intervention de ce dernier.

Walter Johannes Stein (Vienne, 1891 — Kensington, 1957), deuxième enfant d'un avocat réputé, spécialiste du droit international, allait devenir le conseiller privé de Winston Churchill, relativement aux motivations profondes d'Hitler, qu'il avait en effet fort bien connu à Vienne.

C'est à la fin de l'été 1912 qu'un étonnant concours de circonstances lui fit rencontrer celui qui n'était alors qu'un artiste raté. S'intéressant lui-même de très près, en qualité d'étudiant en littérature allemande, au *Parzifal* de Wolfram von

Eschenbach, et furetant dans les librairies spécialisées, près du Danube, il découvrit un exemplaire d'occasion d'une des nombreuses rééditions de cette œuvre majeure, dont les marges étaient couvertes de commentaires de la main d'Hitler attestant un fanatisme racial et pangermaniste qui effraya le futur docteur Stein. Nonobstant le caractère « maléfique » de ces notes, leur auteur disposait manifestement de connaissances considérables — touchant ce qu'il est convenu d'appeler les « sciences secrètes ». Le commentateur, en particulier, avait compris qu'entre autres interprétations, le Graal renvoyait au troisième œil, symbole de l'éternel présent, et qu'il convenait d'ouvrir pour prendre possession des secrets du passé et de l'avenir, et pour saisir le sens de la destinée humaine. Sans doute était-ce là cette « vision magique » dont il devait parler plus tard à Rauschning.

Enfin, *last but not least,* l'affrontement des chevaliers chrétiens et de leurs adversaires avait pour enjeu la possession de la fameuse *Heilige Lance,* celle de la Hofburg... Et le « sombre génie » — exhalant son mépris à l'égard des chevaliers qui avaient « trahi la pureté de leur sang aryen pour les dégoûtantes superstitions du Juif Jésus » (Hitler ne dissimulait pas ici ses convictions « antéchristiques ») — s'assimilait naturellement au perfide Klingsor, le magicien noir.

Or, selon l'opéra de Wagner — dont Hitler reconnaît que « sa religion lui devait beaucoup » (Toland, *op. cit.)* — Klingsor et son cercle de sorciers se proposaient d'aveugler par la perversion sexuelle les âmes à la recherche du Graal. Incarnant ainsi très explicitement cette « face obscure » inhérente à l'ambivalence du symbole. Klingsor changeait la Sainte Lance imprégnée du sang du Christ en une baguette phallique intervenant dans des rites magiques. Mais plus curieux encore, la main qui avait annoté l'exemplaire du *Parzifal* trouvé par le docteur Stein, mettait en relation les héros du récit avec des personnages réels ayant vécu, non pas au xttl` siècle, époque où Wolfram rédigea son œuvre, mais au tx` siècle qui, selon ce curieux exégète, aurait donc vu la première incarnation de l'archétype graalique. Anfortas, le Roi Méhaigné, s'assimilait à Charles le Chauve, la magicienne Cundrie à la célèbre prostituée Ricilda Bœse. Parsifal au chancelier Luitward de Vercelli, et Klingsor (...c'est-à-dire Hitler) à Landolf II de Capoue. Ce dernier, qui avait longtemps séjourné en Égypte où il avait été initié à la magie et à l'astrologie arabes (ce qui n'est pas sans évoquer les » cas » de Rudolf Hess et de Sebottendorf !) s'était secrètement allié aux « mahométans » — ce qui lui valut de conserver son château sicilien de Kalot Embolot (Carla Belota), sur le site d'un ancien temple païen, lorsque les Arabes envahirent l'île. Il fut finalement excommunié en 875 quand furent mises au jour ses accointances islamiques. Tout cela était assurément étrange et, d'une certaine façon, prémonitoire...

Mais pour le docteur Stein, le nom d'Adolf Hitler, qui figurait sur la page de garde de son volume, n'évoquait rien encore. De fait, le futur Führer se contentait à l'époque de discourir pendant des heures de religion, d'astrologie et d'occultisme avec Josef Greiner, un de ses compagnons de misère du foyer du Mânnerheim.

Retournant à la librairie d'Ernest Pretzsche où il avait acheté le livre. Walter Stein en apprit davantage sur le mystérieux inconnu. L'ayant retrouvé, et ayant excipé de leurs communes recherches pour engager le dialogue, il se rendit avec lui au musée de la Hofburg, devant la Sainte Lance, et eut tout loisir d'observer les réactions

d'Hitler, comme il le rapporta à Trevor Ravenscroft (Cf. *la Lance du Destin,* éd. Albin Michel).

« J'eus l'impression qu'Hitler se trouvait dans un état de transe si profond que tous ses sens étaient comme dénudés et qu'il avait perdu totalement conscience de lui-même. » Avec quel esprit, surgi d'un ténébreux arrière-monde, était-il ainsi entré en communication ? Le même, sommes-nous fondé à croire, qui le protégea pendant la guerre, qui lui inspira sa future mission à l'hôpital de Pasewalk et qui lui conféra cette certitude intérieure dont il faisait état en ces termes, à Munich, le 14 mars 1936 « Je suis la voie que m'indique la Providence avec une assurance de somnambule. » (Cf. John Toland, *op. cit.)* Ce qui donne une profondeur particulière à cette intuition de C.G. Jung (décidément meilleur dans ses jugements ponctuels que dans sa doctrine) : Lors de la visite de Mussolini à Nuremberg en septembre 1937, il avait pu observer les deux dictateurs. Contrairement au Duce. Hitler avait l'air d'un robot : « L'on eût dit le double d'une personne réelle, à l'intérieur duquel l'homme Hitler se cachait comme un appendice, exprès pour n'en pas déranger le mécanisme. » (Toland, *op. cit.)*

Était-ce donc cette entité étrangère qui expliquait la magie de son verbe ? Les témoignages sont suffisamment nombreux, les témoins suffisamment divers, pour que nous nous sentions autorisé à poser, au moins, la question. Denis de Rougemont nous a d'ailleurs précédé : « Certains pensent, pour l'avoir éprouvé en sa présence, par une espèce de frisson d'horreur sacrée, qu'il [Hitler] est le siège d'une Domination, d'un Trône, ou d'une Puissance, ainsi que saint Paul désigne les esprits de second rang, qui peuvent aussi échoir dans un corps d'homme quelconque, et l'occuper comme une garnison. Je l'ai entendu prononcer un de ses grands discours. D'où lui vient le pouvoir surhumain qu'il développe ? Une énergie de cette nature, on sent très bien qu'elle n'est pas de l'individu, et même qu'elle ne saurait se manifester qu'autant que l'individu ne compte pas ; n'est que le support d'une puissance qui échappe à notre psychologie. Ce que je dis là serait du romantisme de la plus basse espèce si l'œuvre accomplie par cet homme — et j'entends bien par cette puissance à travers lui — n'était une réalité qui provoque la stupeur du siècle. » Peut-être est-ce aussi ce qui explique cette impression d'un témoin : « J'avais toujours été frappé de l'aspect de ses traits. Sa physionomie semblait composée d'éléments disparates incapables de se fondre en un tout véritable. » (Cf. Toland, *op. cit.)* Quoi qu'il en soit, répétons-le, le « mécanisme » fonctionne :

« Parfois, j'ai l'impression que Hitler avait recours à un charme magique pour s'attirer la confiance inconditionnelle des vieux aussi bien que des jeunes », écrit une adepte à sa famille (Toland, *op. cit.),* Un autre auditeur déclare « Pour nous, cet homme était un derviche tourneur. Mais il savait enflammer les gens non par des arguments, toujours impossibles dans les discours de haine, mais par le fanatisme de tout son comportement, cris et hurlements, et surtout par ses répétitions assourdissantes et par un certain rythme contagieux. Il avait appris cette méthode, dont l'effet primitif et barbare était effroyablement stimulant. » Et les auditoires les plus cultivés… et les moins favorables, succombent à ce verbe. Ainsi, lors du putsch de la brasserie en novembre 1923, Hitler retourne littéralement une salle hostile

« Dès les premiers mots, dit Hanfstaengl, cet homme insignifiant en queue-

de-pie comique, qui avait l'air d'un «marié de province» nerveux (...) devint un surhomme. » Le professeur von Müller, quant à lui, n'avait, de toute son existence, jamais vu « une foule changer à tel point d'attitude en quelques minutes, presque en quelques secondes. Certes, il en restait un grand nombre qui n'étaient pas convertis. Mais la majorité avait complètement changé d'orientation. En quelques phrases. Hitler les avait retournés comme un gant. Il y avait presque de la prestidigitation, de la magie là-dedans. Le public rugit son approbation ; on n'entendait plus de cris d'opposition. » Un témoin prestigieux — et adversaire déclaré — le fils du dernier empereur d'Autriche. Otto de Habsbourg, que nous avons cité plus haut, rapporte de son côté comment, lors d'un grand meeting de plein air à Berlin. Hitler face à un groupe de communistes déchaînés, se contenta de *paraître,* pour que ceux qui le conspuaient l'instant d'avant tombent sous le charme... et l'acclament à la fin du discours, « Avant même de parler, il les avait mis dans sa poche. Il possédait comme un don magnétique. » Tout en effet reposait, non sur la capacité intellectuelle de persuasion, mais sur la *magie* du verbe hitlérien, et ce mot revient vraiment trop souvent dans la bouche des témoins pour qu'il faille y voir seulement une figure de... rhétorique.

Comme le dit Raymond Abellio dans *Sol Invictus* (éd. Ramsay et Jean-Jacques Pauvert), « le génocide de 1942-1945 lui-même a constitué (...) une véritable opération de *magie noire* où le fol orgueil luciférien des nazis et leur besoin de possession satanique conjoignaient leurs effets. » Terrain miné, cependant, que celui sur lequel s'est engagé Abellio, en exhaussant le nazisme aux dimensions ontologiques d'un ensemble complet, « à la fois luciférien par son *ersatz* d'esprit et satanique par son exaltation des Valeurs du Sang et du Sol, en sorte que, même à ce niveau métapolitique, on pouvait le dire totalitaire ». Si les forces déchaînées furent en effet démoniaques, c'était, sur un plan doctrinal, faire beaucoup d'honneur à ces ratés dévorés d'ambition, à ces bureaucrates constituant l'intelligentsia nazie, que de les traiter de satanistes conscients, eux qui ne furent que des agents subalternes au service d'un homme... instrument lui-même d'une entité dont nous déterminerons plus loin l'origine. William Shirer *(op. cit.)* évoque ainsi le « bizarre assortiment de ratés qui fondèrent le national-socialisme (...) Le noyau en fut apporté par Drexler, serrurier à l'intelligence brumeuse ; l'assise « spirituelle » — partiellement — par le poète ivrogne Eckart ; ce qui passait pour une idéologie par Feder, visionnaire en matière d'économie ; l'appui de l'armée et des vétérans, par l'homosexuel Rœhm (...). »

Toujours dans le dessein de « démythifier » certains pseudo-mystères du nazisme, seulement propres à égarer les recherches, nous ajouterons qu'il est pour nous sans grand intérêt que Goering ait eu des contacts avec le groupe Edelweiss, professant un occultisme des plus nébuleux, que Rudolf Hess ait appartenu dans sa jeunesse à l'inoffensif cénacle théosophique des « Veilleurs », ou que Himmler, féru d'astrologie, se soit pris pour la réincarnation d'Henri Ier l'Oiseleur. Il en faut beaucoup plus pour constituer une doctrine cohérente et toutes ces fantaisies individuelles sont sans commune mesure avec le mouvement, le « courant mental » dans lequel ces seconds couteaux allaient être entraînés. Et l'intérêt manifesté pour un ésotérisme plus ou moins fumeux (plutôt plus que moins...) permet seulement

de déceler en eux des prédispositions psychiques les rendant particulièrement réceptifs à certaines influences subtiles. Mais essayer de reconstituer de bric et de broc, avec ces pauvres éléments — et quelques autres que nous n'ignorons pas — un authentique « ésotérisme nazi », relève du charlatanisme ou plutôt de la désinformation. Fût-elie involontaire. Car comme nous le disions à l'instant, il est trop évident que l'« on » a parfaitement réussi jusque-là à brouiller les pistes, à égarer les chercheurs sincères avec des spéculations totalement gratuites sur le sens de rotation prétendument « bénéfique » ou « maléfique » du swastika, la filiation Rose-Croix-Illuminés de Bavière-Nazisme, et autres fariboles *ejusdem farinae.* Ce qui empêche tout simplement les chercheurs de remonter à la source. Car comme le proclamaient avec lucidité Pauwels et Bergier dans *le Matin des Magiciens :* « Le jeu des filiations est comme celui des influences en littérature. Le jeu fini, le problème demeure. Celui du génie en littérature. Celui du pouvoir en histoire, (...) Nous pensons que ces sociétés, petites ou grandes, ramifiées ou non, connexes ou pas, sont les manifestations plus ou moins claires, plus ou moins importantes, d'un autre monde que celui dans lequel nous vivons. Disons que c'est le monde du Mal au sens où l'entendait Machen. » C'est exactement notre avis, et nous citerons encore pour nous faire mieux comprendre ce qu'écrivait René Guénon en 1921, dans *le Théosophisme, histoire d'une pseudo-religion* (éd. Traditionnelles), et qui s'applique parfaitement ici : « (...) N'y aurait-il pas, derrière tous ces mouvements, quelque chose d'autrement redoutable, que leurs chefs ne connaissent peut-être pas, et dont ils ne sont pourtant à leur tour que les simples instruments ? »

Nous ne répéterons donc jamais assez que parmi tous les personnages dont on nous rebat les oreilles (et outre Hanussen et Trebitsch-Lincoln pour les raisons que nous verrons) seuls Sebottendorf et Thulé. Haushofer et la Société du Dragon Vert sont à prendre en considération, avec la *Golden Dawn* qui leur était d'ailleurs liée de façon quasi organique. Et encore convient-il de les « interpréter » correctement, de scruter les coulisses de ces organisations et non pas de se laisser abuser par la mystagogie frelatée des exégèses habituelles. C'est la reconstitution du puzzle que forment — principalement plutôt qu'exclusivement — ces trois sociétés secrètes, et surtout la découverte du *fil d'Ariane* qui les relie entre elles, qui permettra de remonter jusqu'aux véritables *Supérieurs Inconnus.* Qu'une pièce de ce puzzle fasse défaut, ou qu'on ne sache pas la décrypter, et l'on est irrémédiablement perdu ! D'autre part, s'il n'y a pas à proprement parler d'idéologie nazie, en dehors de quelques tragiques idées fixes (et aussi, comme pour l'« Ordre Noir » de la S.S., la transposition « exotérique » de *tout autre chose),* il faut bien admettre que les épisodes les plus terribles de l'Histoire moderne ont été suscités, non pas, donc, par une « philosophie » qui n'a jamais existé, mais nous ne nous lasserons pas de le répéter, par l'intervention directe en mode pseudo-religieux du « Mystère d'Iniquité », s'incarnant dans un homme et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans un plan métapolitique : le plan pangermaniste qui sera revu et corrigé en 1945. Ce dernier préparait en somme le cadre temporel dans lequel régnerait cette préfiguration du » Faux Messie », cet *Imperator* diabolique qui se devait de posséder un ersatz, une parodie de Saint-Empire. Ce Saint-Empire dont la dernière capitale fut Vienne...

Mais certains s'offusqueront peut-être : pas d'idéologie nazie, disons-nous ? Pour s'en convaincre définitivement, pour régler une fois pour toutes la question avant de passer aux choses sérieuses, il suffit de s'adresser à... l'idéologue en titre du mouvement. Rosenberg — que son initiation pseudo-rosicrucienne et crypto-bouddhique ne semblait guère avoir illuminé ! Quoi de plus « spiritualiste », de plus « petit-bourgeois », en effet, que ce pathos qui partage avec un christianisme gauchisant l'admiration pour l'« insurgé de Nazareth »... Aucun rapport, visiblement, avec ce qui est en jeu.

De plus, l'inspiration quelque peu confuse qui préside aux élucubrations de Rosenberg prend un malin plaisir à brouiller les cartes et à répandre les contradictions : « Tous les mythes grecs symbolisent des victoires sur les sombres puissances telluriques de la terre et des enfers. » *(Quid* du *Blut und Boden ?)* Dans le même... désordre d'idées, après nous avoir assuré que l'« Hindou aryen a doté le monde d'une métaphysique dont on n'a pas encore égalé la profondeur », il fulmine contre le monisme hindou qui tend à laisser se perdre le moi dans le Grand Tout, lui opposant l'âme religieuse de l'Occident qui affirme « la personnalité éternelle en face de l'Univers entier », On croirait entendre quelque clerc anti-oriental de la bonne époque ! Toujours à propos de l'Inde, il reproche à la « connaissance dogmatico-philosophique » d'avoir chassé « l'instinct de la terre » *(i.e.* les « sombres puissances telluriques » de tout à l'heure !!) ; mais évoquant à nouveau la Grèce, il magnifie les vrais dieux, héros de la lumière et du ciel, les opposant à Hermès *et aussi à Dionysos,* dieu de l'extase, de la volupté, des ivresses déchaînées — et englobe dans son anathème les divinités chtoniennes qui « portaient tous les traits de la terre ».

Les aspirations de Rosenberg ? Une Église nationale allemande (Hitler ne voulait pas en entendre parler !) dont les fondements essentiels seront les suivants : « Rejet du charlatanisme matérialiste qui a montré le libéralisme si étroitement uni avec le dogmatisme ecclésiastique, d'autre part culture de toutes les valeurs intérieures de l'honneur, de la fierté, de la liberté intérieure, de l'âme noble. » On comprendra sans peine que lors de la parution du *Mythe du XXe siècle,* en 1930, Hitler ne se soit pas gêné pour dire ce qu'il pensait de ce fatras : « Il ne doit pas être considéré comme exprimant la doctrine officielle du parti. (...) Comme beaucoup de nos Gauleiters, je n'ai fait de cette œuvre qu'une lecture superficielle. Elle est écrite à mon avis d'une façon beaucoup trop obscure. »

Alors, que reste-t-il de l'« ésotérisme nazi » — tel du moins que l'imaginent certains historiens ? Pas grand-chose... Il nous paraît vain en effet, nous l'avons dit tout à l'heure, d'essayer d'expliquer l'irruption de l'archétype graalique dans la conscience allemande contemporaine par la filiation « classique » : les Mannerbunde, l'Ordre des Chevaliers Teutoniques, la haute Maçonnerie prussienne[2], et surtout cet Ordre des Illuminés de Bavière (quoique dénoncé par Hitler et Rosenberg comme une ramification du complot judéo-maçonnique !) qu'*aucun* exégète de l'« ésotérisme nazi » n'a pu s'empêcher de brandir comme un mystérieux épouvantail. Il convient, là encore, d'en finir une bonne fois avec cette triste plaisanterie, et c'est pourquoi

2 — En réservant le cas beaucoup plus mystérieux des « Frères initiés de l'Asie ». Pour les raisons données plus haut, et en rappelant que de toute façon, cet Ordre était hostile à la Maçonnerie traditionnelle.

l'on ne nous en voudra pas de consacrer un chapitre à ces trop fameux Illuminés et à leur prétendue descendance.

V

Le rêve brisé d'un pédagogue allemand

Dès l'abord, une précision d'ordre sémantique s'impose : le mot « illuminé » — surtout au XVIIIe siècle — est en lui-même ambigu, qui réfère à la fois aux théosophes, aux mystiques — tels les *Alumbrados* espagnols du XVIe siècle et les « Guérinots » ou « Illuminés » du XVIIe siècle — et au « mouvement des Lumières » rationalisant. Il n'y a certes pas dichotomie radicale entre l'un et l'autre sens mais ils n'en procèdent pas moins originellement de perspectives différentes et même antagoniques. Or l'Ordre des Illuminés de Bavière, dont partisans et adversaires réunis ont voulu faire l'archétype de la « secte » illuministe, répond en fait bien davantage aux critères propres à la philosophie des Lumières.

L'Ordre fut fondé par Adam Weishaupt, fils d'un professeur — médiocre mais protégé — de Droit criminel, à l'université d'Ingolstadt en Bavière. Le jeune Adam, élève appliqué et doué d'une excellente mémoire, fit ses études au collège des jésuites de la ville, puis s'inscrivit à la faculté de Droit, toujours laborieux et assidu. La bibliothèque de son parrain, la baron d'Ickstatt, puissant curateur de l'université, l'approvisionna en ouvrages français où se distillait la quintessence des doctrines des philosophes, et qui étaient fort appréciés d'une grande partie de l'aristocratie allemande.

La désastreuse pédagogie des jésuites avait fort peu armé le jeune Weishaupt pour lutter contre les séductions de la dialectique irréligieuse des philosophes, et il sombra dans un scepticisme radical et prosélyte… De surcroît, son ambition insatiable et sa volonté de puissance ne se satisfaisaient pas du poste pourtant enviable (surtout à vingt-sept ans !) de doyen de la faculté de Droit. Il rêvait d'une association — véritable école secrète de sagesse — dont il serait le chef et qui combattrait la superstition au nom de la Raison et de la Science. Or, de ses humanités, il avait gardé le souvenir ébloui des mystères d'Éleusis et des pythagoriciens de Crotone. Là était le salut : dans les sociétés secrètes. Non pas que son tempérament le portât le moins du

monde au mysticisme, mais c'était la force du secret, le moteur de progrès qu'elles étaient censées incarner, qui le retenaient. Fort à propos il fit la connaissance d'un franc-maçon de Hanovre qui lui ouvrit des horizons insoupçonnés, moyennant quoi il résolut de demander son affiliation à cette énigmatique (nous étions en 1774...) et d'autant plus exaltante société, « jugeant comme tant d'autres plus commode de s'asseoir à une table toute servie que de mettre lui-même le couvert »... L'importance des frais d'admission et la divulgation, dans les livres qu'il put se procurer, des grades et des rituels, firent tomber sa fièvre et le dissuadèrent de pousser plus avant, sans pour autant briser les ailes de sa chimère. Ainsi vit le jour, le 1er mai 1776, l'Ordre des Illuminés, qui avait d'abord failli s'appeler l'« Ordre des Perfectibilistes »... Les débuts furent modestes puisque, outre Weishaupt qui prit le pseudonyme de Spartacus, l'Ordre ne comptait que quatre membres, tous étudiants et tous dotés, à l'image du chef, de pseudonymes empruntés aux gloires de l'Antiquité et à tous les panthéons puisqu'on trouva un Osiris, un Odin... et même un Tamerlan.

L'organisation de l'Ordre n'était qu'ébauchée au moment de sa fondation, et Weishaupt élabora les statuts progressivement. Sa structure devait être ternaire ; un noviciat, une deuxième classe qui fut définitivement organisée au milieu de 1779 sous le nom de Grade Minerval (et qui comprenait un degré supérieur, celui de Minerval illuminé), un troisième grade — « les Mystères » — encore dans les limbes ; Pour couronner le tout un comité secret, les Aréopagites, inconnus des « Illuminés de base » et qui seuls étaient informés des ultimes secrets de l'Ordre : Sa création récente et le nom de son fondateur !

L'engagement qu'on exigeait du profane avant son entrée dans l'Ordre était des plus anodins : « Je soussigné m'engage sur mon honneur et ma réputation d'honnête homme et en m'interdisant toute restriction mentale à ne jamais faire connaître à qui que ce soit, fût-ce mon ami le plus intime ou l'un de mes parents, et de quelque façon que ce soit, paroles, signes, regards, etc., la moindre chose de ce qui m'a été confié par [nom de l'enrôleur] à l'occasion de mon admission dans une société secrète, que cette admission ait lieu ou non. Je prends cet engagement d'autant plus volontiers que celui qui me reçoit me donne l'assurance que cette Société ne vise à rien qui soit contraire au bien de l'État, à la religion et aux mœurs. Je promets aussi de restituer les écrits qui m'auraient été communiqués à cette occasion ou les lettres que je pourrais recevoir, aussitôt après en avoir fait, sous une forme inintelligible à tout le monde, les extraits nécessaires. Je fais cette promesse aussi vrai que je suis un homme d'honneur et entends le rester à l'avenir. » (Cité par René Le Forestier, *les Illuminés de Bavière et la Franc-Maçonnerie allemande.* Slatkine-Megariotis reprints. Genève, 1974, Livre aujourd'hui encore irremplaçable.)

Après que le postulant avait remis à son enrôleur cet engagement daté et signé, on lui donnait connaissance des Statuts principaux de l'Ordre, puis il attendait que celui-ci se prononçât sur son cas. Si sa demande était acceptée, il entrait dans la Classe préparatoire — stage préliminaire à son affiliation véritable. Durant cette période probatoire, il ne connaissait aucun autre membre de l'Ordre et c'est par l'intermédiaire de son enrôleur qu'il communiquait avec les chefs.

Le préambule des Statuts, censé exprimer la quintessence de la philosophie de l'Ordre, était d'une affligeante pauvreté et totalement dépourvu en tout cas

du moindre caractère subversif, comme on en peut juger : « Le but de la Société est de rendre intéressante pour l'homme la peine qu'il se donne pour améliorer et perfectionner son caractère moral, pour répandre les principes d'humanité et de sociabilité, empêcher la réalisation des mauvais desseins dans le monde, courir au secours de la vertu opprimée par l'injustice, chercher à faire parvenir les gens de mérite aux places qui leur sont dues et en général mettre à la portée de ses membres les moyens d'arriver à la connaissance et aux sciences. La Société déclare à tous ceux auxquels les présents Statuts seront communiqués que c'est là non une enseigne trompeuse, mais le but unique et dernier de l'Ordre. Par contre la Société ne prend aucun autre engagement. Si les Candidats trouvent un jour chez elle quelque chose de plus, tant mieux pour eux et ils pourront alors en conclure que contrairement à ce que font les autres sociétés, nous tenons plus que nous n'avons promis. Quelqu'un qui serait poussé à entrer dans l'Ordre par l'espoir de devenir un jour, grâce à son appui, très puissant et très riche, n'y serait pas le bienvenu. »

A la lumière de ces desseins affirmés, fort peu subversifs redisons-le, la soumission exigée vis-à-vis des supérieurs n'en est que moins intelligible, sauf à admettre que Weishaupt-Spartacus avait gardé quelque chose de ses études chez les jésuites dont l'organisation, de fait, le fascinait… Par un autre paradoxe, l'anticlérical passionné qu'était Weishaupt interdisait que l'on recrutât (sauf autorisation exceptionnelle) en dehors de la religion chrétienne — ce qui excluait bien sûr les « Païens » (nonobstant Osiris et Odin !), les Juifs (n'en déplaise aux tenants du complot judéo-maçonnique) et les membres des autres sociétés secrètes. Du susdit complot il ne restait dès lors plus rien ! Ajoutons encore que les moines et les femmes étaient victimes du même ostracisme.

Bien que rien ne fût absolument fixé, le Noviciat, dans l'esprit de Weishaupt, devait en moyenne durer deux ans. Le Novice devenait Disciple de Minerve, ou Minerval, par une initiation qui avait lieu dans un endroit sombre et retiré — le cœur d'une forêt pendant le jour ou une pièce tranquille et hermétiquement close pendant la nuit. Le décor était sobre (au cas où l'initiation se déroulait dans une forêt il était inexistant) : Deux tables, sur lesquelles brûlait une lampe à huile. L'« initiant » choisi pour sa stature imposante et le timbre de sa voix, portait deux manuscrits contenant les questions et les réponses, rédigées comme des rôles de théâtre. Il s'agissait tout simplement de tester la persévérance de l'impétrant et de le mettre en garde contre les désagréments éventuels de la vie en société… secrète.

Alors seulement le Minerval commençait-il à s'intégrer aux activités de l'Ordre, au sein des assemblées, qui on le sait se composaient de deux catégories de membres : les Minervaux ordinaires et les Minervaux illuminés, ces derniers fournissant le président de l'assemblée, le censeur et le questeur. Les réunions avaient lieu une ou deux fois par mois, toujours sur ce modèle maçonnique très édulcoré et dépouillé de tout aspect authentiquement rituel et symbolique qui avait présidé à l'initiation. Après la sempiternelle lecture d'une « Ode à la Sagesse », œuvre d'un obscur rimailleur. Uz, et dédiée à la chouette de Minerve, la séance se résumait en un compte rendu des lectures de chaque Minerval, et le Président, pour sa part, lisait un chapitre d'un philosophe antique.

L'accession au grade de Minerval illuminé se faisait non moins sobrement et là

encore, le verbe remplaçait le rite... En d'autres termes, rien ne se pouvait accomplir chez les Illuminés sans cette phraséologie humaniste et moraliste à souhait, très « XVIIIe siècle », On s'amusera seulement de ce que la question de l'ancienneté de l'Ordre fût abordée (non sans une évidente duplicité de la part de Weishaupt) par l'introducteur de l'impétrant qui, devant le Supérieur et l'Aréopage des Minervaux illuminés, se faisait l'avocat du diable en formulant les doutes présumés du récipiendaire « ...car le monde, disait-il, est aussi mauvais qu'autrefois, l'on n'entend parler nulle part de l'Ordre et de ses travaux et le mystère dont il s'enveloppe peut faire croire qu'il est de fondation récente. » A quoi le Supérieur répondait avec hauteur que l'Ordre n'avait pas promis de donner de preuves de son ancienneté, et que le candidat pouvait croire ce que bon lui semblait. Quant à lui, il se refusait à dissiper des doutes injurieux.

Les Minervaux illuminés, en dehors des Assemblées minervales ordinaires, se réunissaient une fois par mois en comité restreint — les Assemblées particulières. Les débats y portaient surtout sur l'évolution des « pupilles » confiés à leurs soins. Chaque Minerval illuminé avait en effet à sa charge deux, trois ou quatre Minervaux ordinaires, qu'il devait former et instruire.

De fait, l'Ordre des Illuminés de Bavière se présente essentiellement comme une société d'enseignement supérieur ou, si l'on veut, une université libre, où selon la mode du temps, on prisait particulièrement la culture classique. Sénèque et Épictète étaient lus et relus ; on se gargarisait de belles sentences, de fortes maximes, et deux thèmes revenaient tel un leitmotiv : la perfection morale de l'homme et le bonheur de l'humanité. Encore une fois : quoi de subversif dans tout cela sinon l'exhortation au sens critique et au jugement personnel qui, *a contrario,* devait beaucoup aux jésuites d'Ingolstadt. Mais ce n'était certainement pas l'égalitarisme utopique et l'irréalisable fraternité prêchés au sein de l'Ordre qui pouvaient troubler la paix sociale, et moins encore préfigurer l'horreur nazie ! Au reste, d'une façon générale, l'emphase des Illuminés n'avait d'égal que leur manque total du sens des réalités. Aux difficultés financières (les membres se faisaient tirer l'oreille pour payer leurs cotisations) s'ajoutaient ies inévitables dissensions au sein de l'Ordre. Weishaupt, confiné dans sa petite cité d'Ingolstadt (Éleusis en code...) devait tout régenter par voie épistolaire, et les effectifs croissaient raisonnablement. Il se plaignait que Zwack, son second, ne le tînt pas suffisamment informé — trop occupé qu'il était par les » femelles » *(sic),* D'autre part, la colonie de Munich (Athènes) était animée d'un esprit d'indépendance qui ne laissait pas d'inquiéter Weishaupt, d'autant que le système des grades supérieurs n'était nullement fixé et qu'à la base, plus d'un s'impatientait, réclamant davantage de « lumière », Spartacus, qui avait fait miroiter monts et merveilles, se trouvait bien en peine de tirer un lapin blanc de son chapeau !

Preuve supplémentaire de l'inanité de la thèse du complot dûment prémédité (et se continuant de nos jours !) : Les « Aréopagites » n'étaient nullement d'accord sur le caractère de ces grades supérieurs qu'ils étaient si pressés d'élaborer. Les uns désiraient qu'on y enseignât la « vraie morale », d'autres qu'on s'occupât des arts et des sciences ; il en était même qui souhaitaient que l'on rétablit le Christianisme primitif.

Weishaupt, pour sa part, voulait quelque chose qui pût enflammer les imaginations et cherchait de tout côté un modèle. L'Église et la Franc-Maçonnerie lui fournissaient des exemples mais il souhaitait pour l'Ordre un rituel original. Un exemplaire du *Zend Avesta* qui lui était tombé sous la main parut couronner sa quête : « Je pense, écrivit-il à Zwack, à réchauffer l'ancien système des Guèbres et des Parsis. Vous verrez tout ce qu'il contient de grand et de sublime. Cela sera pour tous nos gens quelque chose de neuf et qui provoquera l'admiration. » Mais bâtir de nouveaux mystères était au-dessus de ses forces et, en dépit de la masse de matériaux accumulés, son imagination, bientôt, lui refusa tout secours.

C'est alors qu'il songea derechef à la Franc-Maçonnerie, qui d'ailleurs faisait inévitablement concurrence à son Ordre. Il avait même eu quelque peine à dissuader certains Illuminés de passer dans l'autre camp. Croyant opportun de connaître de l'intérieur la société rivale. Weishaupt se fit donc initier à Munich en février 1777, à la Loge « la Prudence », Une seule chose lui importait : savoir en quoi consistaient les hauts grades, et en tirer les applications que l'on devine. Mais c'est son bras droit. Zwack, qui eut le premier l'idée d'établir entre la Franc-Maçonnerie et les Illuminés, un lien organique qui permettrait, après constitution d'une Mère Loge, de fonder un nouveau système maçonnique indépendant. Ce serait en somme, pour l'Ordre des Illuminés, une couverture en même temps qu'une pépinière.

C'est dans cette perspective que plusieurs Illuminés de Munich, pratiquant ce qu'on appellerait aujourd'hui l'« entrisme », se firent recevoir en 1779 dans la Loge « Théodore au Bon Conseil », qui venait de se constituer et où ils surent très vite se créer un parti. C'est à l'occasion de démarches « administratives » à Francfort, ayant pour objet de faire ériger « Théodore au Bon Conseil » en Loge provinciale pratiquement indépendante, que le baron de Knigge — auquel l'Ordre des Illuminés allait tant devoir — fut recruté.

Adolphe-François-Frédéric-Louis, baron de Knigge, était un gentilhomme fort représentatif de son époque : démocrate par conviction, écrivain par nécessité (l'abondance le disputait chez lui à la médiocrité), brillant mais sans profondeur, d'une aimable sensualité, il avait le cœur sensible comme il sied aux belles âmes. Son père avait été un Maçon de haut grade, fort occupé de recherches alchimiques, et le jeune Adolphe, chassant de race, avait manifesté dès son plus jeune âge un goût prononcé pour les sociétés secrètes. Rien d'étonnant donc à ce qu'il se fût fait recevoir dans la Franc-Maçonnerie de Stricte Observance, qui l'avait laissé partiellement insatisfait, et toujours à la recherche d'une « illumination plus complète ».

C'est dans ces dispositions d'esprit qu'il rencontra l'émissaire des... Illuminés, le marquis de Costanzo. Celui-ci, en vantant le sens du secret, et donc la puissance d'un Ordre suffisamment mystérieux pour que Knigge n'en eût jamais entendu parler, toucha la corde sensible. Knigge sollicita son admission et reçut le nom de Philon. Il se fût aussi bien fait jésuite si on lui avait parlé de l'Ordre de saint Ignace dans les mêmes termes dont usa Costanzo pour exalter l'Ordre des Illuminés. Dûment « remonté » par Weishaupt qui flairait la recrue intéressante et ouvrit à son imagination de prodigieuses perspectives. Knigge se révéla un excellent recruteur. Et pour cause ! De surenchère en surenchère, l'Ordre des Illuminés, auprès des braves gens dont la crédulité ne le cédait en rien à celle de Philon, était

vite devenu une société secrète omnipotente et omnisciente, suscitant des espoirs qui, on s'en doute, ne relevaient pas toujours de la spiritualité la plus épurée… mais pas davantage de l'inspiration satanique qu'on attribua plus tard aux Illuminés.

« Un forestier, raconte Knigge, voulait-il savoir quelle sorte d'arbre prospère le mieux dans tel ou tel terrain, il le demandait à l'Ordre ; un chimiste désirait-il connaître la meilleure espèce de phosphore, c'était l'Ordre qui devait fournir le renseignement. Beaucoup exigeaient qu'on les aidât à obtenir des places ou des distinctions honorifiques ; d'autres réclamaient des avances d'argent, d'autres des prêts leur permettant de purger les hypothèques dont leurs biens étaient grevés ; d'autres enfin voulaient que l'Ordre négociât pour eux des mariages ou des accommodements ou sollicitât en leur faveur les juges à propos de leurs procès. »

Écrasant fardeau pour le malheureux Philon, auquel les « Supérieurs Sérénissimes » (Weishaupt *dixit)* n'étaient nullement pressés de porter assistance ! II fit face bravement pendant quelque temps, avant d'être définitivement submergé. Il enjoignit alors à Weishaupt de lui donner communication des grades supérieurs, faute de quoi il se retirerait. Ce fut au tour de Spartacus d'être mis au pied du mur. En désespoir de cause, il avoua à Knigge « l'innocente supercherie » dont il avait usé à son égard, et que les hauts grades, à strictement parler, n'existaient encore que dans son imagination… En contrepartie, il s'offrait à se mettre sous ses ordres. Knigge, mystificateur mystifié, avait trop souvent usé de cartes biseautées pour s'offusquer beaucoup que son associé pratiquât de même. Il pardonna d'autant plus facilement que, bien que ses plus respectables aspirations « mystiques » fussent une fois encore déçues, il trouvait là l'occasion tant rêvée de se servir des Illuminés pour jouer, dans la Franc-Maçonnerie, son propre jeu.

Précisons dès l'abord que ce « jeu », s'il devait beaucoup aux ambitions personnelles de Knigge, n'était pas plus « intrinsèquement pervers » que celui de ses confrères en Illuminisme. Il l'était même nettement moins, selon les critères de l'orthodoxie catholique, puisque, si le baron comprenait l'« anticléricalisme primaire » des Illuminés, qui réagissaient ainsi contre l'atmosphère irrespirable que faisait régner, dans la très catholique Bavière, un clergé omnipotent, il en mesurait aussi le caractère « local », Il avait au reste le plus grand respect pour les choses saintes, s'indignait des pamphlets des philosophes français et ne supportait pas les satires de Voltaire. Il ne croyait pas non plus, au contraire de ses confrères, aux complots jésuitiques ; et le plus gênant pour les tenants de l'inspiration « satanique » et « prénazie » des Illuminés de Bavière, c'est qu'il convertit les Aréopagites à son libéralisme et à sa modération, consacrant ainsi la défaite de Weishaupt.

En définitive, la doctrine prétendument subversive des Illuminés de Bavière, censée porter le fer et le feu en Europe, n'était que le très fidèle reflet d'un courant de pensée largement répandu dans les sphères « intellectuelles » et qui revêtait en Allemagne — où l'on distinguait soigneusement, à l'image de Kant, la théorie de la pratique — un caractère particulièrement anodin. Au reste, les Illuminés étaient convaincus que les changements espérés seraient le fruit, non d'une révolution violente, mais d'une très lente évolution des mœurs. Bref, si l'on excepte l'insincérité et la duplicité de leurs chefs, ils ne méritaient certainement pas les reproches qu'on leur fit, pas plus d'ailleurs que cette Franc-Maçonnerie qui ne cessait d'occuper leurs pensées.

Le célèbre Convent de Wilhelmsbad, réuni le 16 juillet 1782 pour faire le point sur les destinées du système maçonnique de la Stricte Observance — qui se réclamait expressément de la filiation templière — constitua à cet égard une étape décisive. Si le Convent marqua pratiquement la fin de la Stricte Observance, la tentative d'enrôlement en masse présidée par Knigge échoua tout autant. Pour comble de disgrâce. Weishaupt et Knigge se brouillèrent. Le premier, qui avait imprudemment délégué ses pouvoirs, n'entendait pas rester un monarque constitutionnel. Quant à Philon, il avait beau jeu de rétorquer que l'Ordre lui devait tout. S'ajoutait au conflit de caractères un conflit d'idées, au reste latent : L'anticléricalisme obtus de Weishaupt lassait Knigge, et les complaisances de ce dernier à l'égard de la Stricte Observance et des systèmes à tendances ésotériques n'étaient pas moins insupportables à Spartacus. Knigge, finalement, fut contraint de démissionner, nuis Weishaupt n'allait pas savourer longtemps son triomphe.

L'Ordre fut, dans un premier temps, victime de lui-même, de l'imprudence de ses membres qui, l'esprit et l'imagination échauffés par les utopies dont ils se nourrissaient et les pharamineuses promesses qu'on leur faisait, étaient bien incapables de tenir leur langue et, imbus du rôle auquel ils se croyaient destinés, se répandaient auprès des profanes en bravades niaises et absurdes vantardises. On peut juger par là combien est fantaisiste par exemple l'assertion de M. Henri Coston selon laquelle les Illuminés devaient prêter « le serment d'obéissance absolue et de discrétion totale sous peine de mort »... (Cf. *la Conjuration des Illuminés.* Paris, 1979.)

Les premières attaques publiques furent très naturellement l'œuvre des jésuites. Mais le coup de grâce ne vint pas de l'extérieur ; ce sont les membres de l'Ordre qui le portèrent. En octobre 1783, quelques Illuminés aux ambitions déçues envoyèrent à la duchesse douairière Marie-Anne de Bavière un factum dépeignant leurs confrères comme de dangereux conspirateurs qui, crime suprême, travaillaient, non pas pour le roi de Prusse, en bons patriotes, mais pour... l'empereur d'Autriche. Toutefois, la cour de Prusse, alertée par la duchesse, ne s'émut guère des révélations qui épouvantaient cette dernière, et on lui fit poliment comprendre qu'il n'était pas question que Berlin s'intéressât à de telles « niaiseries ». Marie-Anne de Bavière se tourna donc en désespoir de cause vers son cousin l'Électeur Charles-Théodore, faible et indolent, qui négligeait quelque peu le gouvernement de la Bavière et, pour comble d'ironie, avait appartenu pendant 25 ans à la Franc-Maçonnerie (sans y rien trouver d'effrayant...) avant que son confesseur ne réussisse à l'en éloigner. La duchesse dut persuader Son Altesse Électorale qu'on en voulait à sa vie, pour dissiper son insouciance. Un édit d'interdiction fut lancé en juin 1784, qui d'ailleurs visait *in globo* les sociétés secrètes, sans nommer expressément l'Ordre des Illuminés. Celui-ci décida de se soumettre et d'interrompre ses travaux en attendant des jours meilleurs. Mais une floraison de pamphlets anonymes, émanant soit d'ex-Illuminés, soit de Maçons rivaux ayant recueilli des « confidences », mit de l'huile sur le feu. Enfin, la duchesse revint une nouvelle fois à la charge, et Charles-Théodore publia un édit ne laissant aux Illuminés — qui avaient tenté de survivre par l'intermédiaire d'innocentes « sociétés de lecture » — aucune échappatoire. Ils comprirent que tout était perdu et brûlèrent leurs archives, pensant préserver ainsi ces deux terribles

secrets que la postérité devait ignorer : l'extrême jeunesse de l'Ordre et le nom de son fondateur ! Celui-ci n'avait d'ailleurs pas attendu le deuxième édit et, laissant sans argent ses enfants et sa femme en couches, avait bravement passé la frontière pour se réfugier à Ratisbonne. Singulier comportement de la part d'un homme qui, récemment encore, se déclarait prêt à marcher au martyre...

Survint alors un épisode qui fit beaucoup pour la propagation du mythe des Illuminés et conforta les antimaçons dans leur obsession du complot satanique. Le soir du 10 juillet 1785, l'abbé Jacob Lang, qui passait quelques jours auprès de Weishaupt à Ratisbonne, fut frappé par la foudre aux côtés de Spartacus, durant une promenade. On transporta son corps dans la chapelle de Saint-Emmeran et l'on découvrit cousus dans ses vêtements quelques papiers, dont une instruction semblant attester que l'Ordre des Illuminés existait encore. Cette découverte où les dévots virent l'intervention de la Providence, relança les poursuites. Le tout au milieu d'un concert discordant de pamphlets assez réjouissants, le plus pittoresque dans son genre étant sans doute *le Système de ln République Cosmopolite dévoilé, qui* soutenait que les Illuminés étaient des émissaires des jésuites et que la Franc-Maçonnerie, inoffensive en elle-même, avait été subvertie par... Rome, qui, en minant les vieilles monarchies, préparait la domination universelle du Pape.

D'une façon générale, si la répression contre les Illuminés n'eut rien de barbare (courtes arrestations, révocations, bannissements), elle s'accompagna, dans la forme, du plus parfait dédain pour la légalité. Le gouvernement bavarois pouvait, il est vrai, arguer qu'il s'agissait là d'un procès politique, et que les complots contre la Sûreté de l'État relèvent à l'ordinaire d'une juridiction d'exception ; mais encore eût-il fallu poursuivre tous les « coupables ». Or, les protections jouèrent à plein, avec leur cortège de criantes inégalités.

En dehors de la Bavière, les « colonies » illuminées, à qui énergie et persévérance semblaient faire cruellement défaut, disparurent les unes après les autres. A partir de 1790, il n'était plus question nulle part de l'Ordre des Illuminés. La vie, pour chacun, reprit son cours. Bon nombre retombèrent dans l'obscurité, évoquant avec nostalgie les souvenirs d'autrefois. Knigge, toujours en proie à des soucis financiers, avait repris le fil de ses œuvres complètes, auxquelles il ajouta des sermons pour quelques temples protestants et, comme il fréquentait assidûment l'église des dominicains d'Heidelberg, il alla même jusqu'à composer une messe, prouvant par là la diversité de ses talents. Il mourut à Brême le 6 mai 1796, Quant à Weishaupt, réfugié finalement à Gotha, il survécut 44 ans à la ruine de son Ordre, tel un roi déchu, rongé d'amertume bien qu'il eût évolué vers un spiritualisme de coloration quiétiste. Sa grande préoccupation fut jusqu'à sa mort, le 18 novembre 1830, de « sauver son honneur ». Il se consacra à cette tâche avec un entêtement sénile, produisant des traités de philosophie parfaitement illisibles, censés justifier aux yeux de la postérité ses théories et son action. Jusqu'au bout il fut fidèle à sa vocation de pédagogue, longtemps confiné dans une petite ville universitaire, privé de contacts humains autres que ceux qu'il entretenait avec ses collègues et ses étudiants, et qui incarna jusqu'à la caricature le type du doctrinaire pédant et autoritaire, du cuistre coupé des réalités de l'existence et ne rêvant la société que comme un immense collège dont le maître d'école serait roi. Mais à l'inspirateur

ardent d'tin complot satanique, il ne faut certes plus songer ! C'est bien pourquoi, malgré toute l'estime que nous portons à son travail, nous ne pouvons que nous désolidariser radicalement de René Alleau, lorsqu'il écrit, dans *Hitler et les Sociétés secrètes,* que l'Ordre des Illuminés, « théoriquement «en sommeil» depuis 1784-1785, fut «réveillé» en 1906 » , En fait, l'Ordre des Illuminés fondé à Berlin en 1904 par Léopold Engel n'avait pas plus de liens directs avec la société de Weishaupt que les ordres néo-templiers ou néo-rosicruciens avec leurs « grands ancêtres », ou que l'Ordre Martiniste avec Martinès de Pasqually ou Saint-Martin. Engel avait d'ailleurs l'honnêteté de ne pas revendiquer une telle filiation. Il avait été trompé par un imposteur qui lui avait promis des documents « d'époque » et, se réclamant d'un noyau d'Illuminés « en sommeil », l'avait pressenti pour revivifier l'Ordre. Engel, qui avait commencé à recruter et à faire lui-même des promesses, s'était aperçu trop tard qu'il avait été dupé. Il ne pouvait plus reculer et dut se débrouiller avec les moyens du bord, en l'occurrence les libraires, les bouquinistes et les archives. Les quelques lignes qui suivent, extraites de son *Geschichte des Illuminaten-Ordens* (Berlin, 1906), attestent d'ailleurs une louable humilité dans les objectifs qu'il se proposait

« Quand l'Ordre commença à renaître, on en vint peu à peu à penser qu'il devait être possible de donner aux adeptes quelque chose de positif pour parvenir au but idéal et ce par le moyen des théories fondamentales de Weishaupt. Pourtant, il ne s'agissait pas d'établir un idéal inaccessible et déterminé dont découlaient des conséquences discutables, il fallait, au contraire, laisser à chacun des adeptes le soin de concevoir comme il l'entendait l'idéal suprême. C'est pourquoi l'Ordre a changé de forme. Il ne fut plus le temple dans lequel devait un jour habiter la perfection, il ne fut plus qu'un guide qui peut mener au temple en montrant les routes qui y conduisent. » Nous étions fort loin, on en conviendra, des origines secrètes du nazisme.

VI

Celui qui attend

Après avoir fait justice de l'influence de l'Illuminisme bavarois sur le nazisme, il convient de passer aux choses sérieuses, en commençant tout d'abord par suivre la piste de certains courants mentaux — s'il est permis de s'exprimer ainsi — dont nous avons vu que le maniement n'est certes pas innocent. A travers les thèmes du Pôle et de l'Agarttha, ils nous mèneront jusqu'à… Thulé.

En 1908, le jeune Mario Fille, fils d'un Français résidant à Rome et d'une Italienne, qui était en villégiature à Bagnaïa, village du Viterbais, fit la connaissance d'un mystérieux ermite que l'on appelait « le père Julien » et qui demeurait en pleine montagne. Prenant plaisir à sa conversation, le jeune homme lui fit de fréquentes visites, et l'ermite le remercia en lui confiant de vieux documents contenant une méthode divinatoire qui ne devait être divulguée sous aucun prétexte.

« C'est là, lui dit-il, une parcelle infinitésimale du Livre de la Science de la Vie et de la Mort. Ces pages contiennent une méthode divinatoire, à forme arithmétique. En bref, voici de quoi il s'agit. Quand quelqu'un est assailli par un doute grave, il devra formuler une question, y penser fortement, l'écrire, la faire suivre de ses nom et prénom et de ceux de sa mère, puis effectuer sur les lettres ainsi écrites les longues, très longues opérations arithmétiques prescrites par ces feuillets. Mais toi seul, qui as été bon pour moi, dois connaître ce secret jusqu'à ce qu'un ordre te soit donné à son sujet. Si tu le divulgues, ce sera pour toi la folie ou la mort. » (Cf. Pierre Geyraud, *les Sociétés secrètes de Paris*, éd. Émile-Paul frères. Paris, 1938.)

D'abord découragé par la complexité des opérations à effectuer pour obtenir une « réponse », Mario Fille n'expérimenta l'oracle — avec succès — que quelques années plus tard. Ayant fait en Égypte, où l'avait conduit sa profession de représentant, la connaissance d'un autre Italien. Cesare Accomani, il le mit au courant de la méthode, et ce dernier s'enthousiasma à un point tel qu'il fut décidé de retrouver le

père Julien. Las, celui-ci avait quitté Bagnaïa, et c'est seulement en 1918 que, grâce à l'oracle, on apprit qu'il avait regagné son couvent de l'Himalaya... Mais c'est à Paris, où vinrent s'installer Mario Fille et Cesare Accomani, que l'affaire allait prendre toute son ampleur.

Fernand Divoire, directeur de *l'Intransigeant,* et qui devait publier un livre intitulé *Pourquoi je crois à l'occultisme,* organisa — d'abord dans les bureaux de *l'Intransigeant* puis, à partir d'août 1930, au 36 de l'avenue Junot — des séances d'expérimentation auxquelles assistèrent Jean Marquès-Rivière. Jeanne Canudo et Vivian Postel du Mas (auteurs du *Pacte synarchique d'Empire),* Jean Dorsenne et René Guénon — qui devait plus tard se désolidariser du groupe après avoir discerné la nature ténébreuse des influences à l'œuvre derrière l'« oracle », Mario Fille, personnage entre deux âges, petit et rondelet, qui se fit connaître par la suite dans le monde des variétés en composant quelques mélodies *(Chanson d'Espagne. Tourment d'amour...),* s'effaçait de plus en plus au profit de Cesare Accomani, alors âgé d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, brun, râblé, au regard profond et fixe. Il avait écrit un livre paru en décembre 1929 sous le pseudonyme de Zam Bhotiva et intitulé *Asia Mysteriosa, l'Oracle de Force Astrale comme moyen de communication avec « Les Petites Lumières d'Orient »* (éd. Dorbon-Aîné). Il était préfacé par Fernand Divoire et accompagné d'études de Maurice Magre et Jean Marquès-Rivière. Guénon, à qui l'on avait demandé une préface (il avait corrigé le manuscrit et les épreuves du livre), la rédigea avant de la retirer, pour les raisons que nous venons de dire.

Comme l'avait affirmé le père Julien, l'Oracle de force astrale était une étrange méthode arithmétique censée mettre en rapport avec de non moins étranges « Petites Lumières », elles-mêmes liées aux « Trois Sages », que l'on ne manqua pas de rapprocher d'autres triades plus ou moins légendaires : les Trois Sages de l'Atlantide, les Trois Druides qui créèrent le Ciel et les Dieux, les Trois Vieillards qui recueillirent la parole de Brahma, les Trois Sages qui se prosternèrent devant le berceau de Krishna, et, bien sûr, les trois « chefs » de l'Agarttha : le Brahâtmâ, le Mahâtmâ et le Mahânga.

Vers 1925, l'Oracle commença à prédire la venue de « Celui qui Attend » — un Occidental qui n'était autre que le chef suprême des » Polaires », ces derniers vivant « dans des cavernes aménagées en cryptes depuis des siècles ». *Asia Mysteriosa* reproduit la demande faite à l'Oracle par un « savant ésotériste » qui n'est manifestement autre que Guénon, ainsi que les commentaires que lui inspira la réponse :

« Dem. — *Celui qui attend est-il le dernier Avatâra ou le futur Manu* ?

Rép. — Il ne peut être ni l'un ni l'autre. La petite Lumière Unam vous le fera peut-être pressentir... »

Ce que Guénon commentait ainsi : « Le dernier Avatâra est la manifestation du Verbe à la fin du Cycle ou Manvantara actuel, manifestation représentée sous la figure symbolique du Cheval Blanc dans les Purânas et dans l'Apocalypse. On aurait pu supposer que « Celui qui Attend » désignait d'une façon énigmatique cet Avatâra, ou bien, suivant une autre hypothèse également possible, le futur Manu, c'est-à-dire l'Intelligence qui doit présider au prochain cycle humain et lui donner

sa loi. Cependant, quelques réponses précédentes, concernant « Celui qui Attend », donnaient à penser qu'il s'agissait en réalité de quelque chose de beaucoup moins important (...) [d'un *précurseur,* en somme...] ; Mais il était intéressant d'en avoir la confirmation, et c'est cette confirmation que la présente réponse apporte de la façon la plus nette et la plus formelle.

« *Unam* est le retournement de Manu, ce qui indique symboliquement qu'il s'agit d'un reflet de Manu. Il existe d'autres exemples connus de ce procédé : Ainsi le nom de ROMA considéré comme retournement de AMOR ; Ce cas semble bien avoir été interprété de la même façon dans certaines traditions ésotériques. *Unam* est qualifié de «piccola Luce» — petite Lumière —, ce qui le place en quelque sorte au même niveau que les « Trois Sages », mais son nom indique une relation plus directe avec le «Centre du Monde». »

Après que, le 8 avril 1930, le père Julien eut annoncé dans un message qu'il allait franchir « les Portes de Lumière », c'est-à-dire mourir. Cesare Accomani et Mario Fille reçurent par cette même voie de télégraphie télépathique et arithmétique, toutes les instructions relatives aux rites et aux buts de la nouvelle société, la Fraternité des Polaires, qu'ils allaient devoir créer. Il leur fut notamment précisé que du sein des Polaires sortiraient un jour des hommes qui, après avoir satisfait à toutes les épreuves idoines, recevraient une initiation et connaîtraient de grands secrets. D'ores et déjà, l'Oracle indiquait que des documents contenant une partie de ces secrets, rédigés en allemand, se trouvaient enfouis en Palestine, dans une cachette dont l'emplacement serait dévoilé en temps utile. En attendant, il convenait de se préoccuper du salut de la France, menacée par les « Verges de Feu », Pour ce faire, on devait « préparer une Cohorte de Fer », qui ressemblait de bien près à la *Garde de Fer* du fasciste roumain Codreanu. Il fallait des « Frères pour le Grand Combat, et des Frères pour aider à la Grande Reconstruction ».

On conçoit que de si hautes destinées aient nécessité le choix d'un Grand Maître plus représentatif que nos deux pittoresques Italiens. On désigna un chanoine catholique romain. Mgr L., camérier secret du Pape et Polaire de la première heure qui fit dans l'Église une très belle carrière, tout en portant, sous la pourpre cardinalice, un swastika. Mais son caractère autoritaire suscita des difficultés et il fut remplacé par un évêque de l'Église gnostique qui lui non plus n'occupa pas longtemps le fauteuil de Grand Maître. L'espoir renaît, après ces déconvenues, lorsqu'on apprend, toujours grâce à l'Oracle, qu'un chef descendu de l'Himalaya est en route vers Paris... Il s'embarqua bien sur un paquebot des messageries mais une jolie femme, en chemin, lui fit changer d'avis ! Survint alors un prince cambodgien du nom de Yon-Kantor, mais il ne fit pas mieux l'affaire que ses prédécesseurs : trop porté sur la magie, et trop ambitieux aussi.

Mais le plus grave fut la défection de Zam Bhotiva lui-même, qui manifestait une inlassable activité. Dès lors, la Fraternité, usant de moins en moins de l'Oracle de Force astrale, sembla tomber sans remède dans les platitudes habituelles, même (ou surtout) si l'on y déclara, en 1938, avoir contribué aux accords de Munich ! De cette insigne pauvreté doctrinale attestaient les « Trois Tables » de la Loi polaire, résumées par Pierre Geyraud : 1) lutter contre l'égoïsme, l'orgueil, l'hypocrisie ; 2) protéger les animaux ; 3) observer les règles de l'hygiène. On était loin de l'Agarttha !

Le diable, c'est bien connu, ne peut s'empêcher, par quelque côté, d'être grotesque, et peut-être la ténébreuse centrale d'influence » à l'œuvre derrière l'Oracle, avait-elle décidé de mettre un terme à l'entreprise d'une façon délibérément dérisoire. Jean Parvulesco, dans *la Spirale prophétique* (éd. Guy Trédaniel), n'écrit-il pas que la Fraternité des Polaires avait été appelée « à se donner en spectacle » ? D'autre part, on pourrait sans doute appliquer à l'affaire des Polaires cette citation de Guénon, de nature à expliquer bien des choses :

« (...) nous savons que, de nos jours encore, pareille chose est arrivée à des envoyés ou agents de certains *Supérieurs Inconnus* vraiment *supérieurs* et vraiment *inconnus :* s'ils se compromettent, ou si même, sans avoir commis d'autres fautes, ils échouent dans leur mission, tous leurs pouvoirs leur sont aussitôt retirés. » Mais il ajoutait « Cette disgrâce peut d'ailleurs n'être que temporaire. »

Quoi qu'il en soit des véritables raisons de l'occultation des Polaires, Jean Parvulesco semble ne pas douter, quant à lui, de son caractère *temporaire,* voire même illusoire. Dans un article intitulé « Raymond Abellio et la montée planétaire d'un nouveau terrorisme » *(l'Autre Monde* n° 88, novembre 1984), il évoquait en effet la continuation, par d'autres moyens, infiniment plus élaborés, de ce qu'il avait été convenu d'appeler *l'oracle polaire* qui, suivant la vague sismique des années vingt, avait permis la mise en piste et la constitution, en Europe, de certaines «fraternités polaires», et à partir de celles-ci, de l'Ordre Polaire, entité bien plus secrète, bien plus agissante, bien plus interdite et gardée à l'extérieur qu'on ne serait censé d'avoir à se l'avouer. » Et Jean Parvulesco précisait sa pensée dans *la Spirale prophétique* : « Quels furent, quels sont donc les buts de l'Ordre des Polaires [...] ? Nous l'avons déjà dit, l'organisation clandestine de l'Apocalypse, la prise en main et le commandement général de la Grande Dissolution, de la *Mahapralaya,* et de *ce qui doit en émerger ultérieurement. »*

Nous sommes bien là en plein « Crépuscule des Dieux », et donc en pleine eschatologie pseudo-impériale, même si cette désignation d'un « Ordre des Polaires » pérenne n'est que de pure convention. Et en ne prenant en considération que la partie émergée et « historique » de l'iceberg, la localisation « himalayenne » de l'oracle des Polaires référait sémantiquement, sinon géographiquement, au mythe de la Tradition Primordiale hyperboréenne. Il n'y avait pas contradiction en effet entre la localisation asiatique de l'Agarttha et le nom des Polaires puisque selon Guénon et quelques autres — dont l'Hindou Tilak — la première civilisation védique était effectivement polaire, la situation actuelle de l'Agarttha et son aspect souterrain étant liés à des contingences cycliques qui introduisaient également le thème des centres spirituels subordonnés, par « essaimage » et adaptation aux circonstances.

L'étrange itinéraire de Savitri Dêvi Mukerji conforte cette perspective, tout en expliquant l'accueil réservé au nazisme dans certains milieux hindous.

Née à Lyon le 30 septembre 1905 d'un père d'origine grecque ayant du sang piémontais, et d'une mère anglaise, elle partit pour l'Inde en 1932 après de brillantes études, et reçut une véritable révélation sur cette terre où « ...les anciens dieux des Aryens sont encore vénérés », et qui vit les *Aryas* fonder une civilisation basée sur les lois divines de la Tradition Primordiale chère à Guénon. Selon un personnage

des *Nostalgiques,* de Saint-Loup, que nous aurons encore l'occasion de citer, « les dieux aryens se survivent seulement aux Indes par la vertu des prières de deux cents millions d'êtres humains ! L'Inde est une terre d'asile pour nos dieux persécutés ». Avant qu'Hitler ne devînt le chef de la nouvelle Allemagne. Savitri Dêvi se voua à l'idéal aryen d'une race matériellement et spirituellement supérieure, et s'initia en particulier aux travaux de Bâl Gangâdhar Tilak, brahmane, érudit, mathématicien, auteur entre autres de *The Arctic Home in the Vedas,* où il expose sa théorie relative à l'origine « polaire » des Aryens — qui eux-mêmes créèrent « la civilisation de Thulé », Profondément païenne, « adoratrice du soleil », Savitri Dêvi parcourt l'Inde du nord au sud, partout écoutée avec respect. Le consul italien en poste à Calcutta voit en elle « la missionnaire du paganisme aryen ».

C'est alors qu'elle fait la connaissance de Subhas Chandra Bose, le nationaliste hindou ami et collaborateur des puissances de l'Axe, qui fut présenté aux Japonais par le mari de Savitri Dêvi — c'est-à-dire le brahmane Sri Asit Krishna Mukerji, qui dirigea de 1935 à 1937 la revue *New Mercury.* Lui aussi nationaliste convaincu, il admirait l'Allemagne et son chef. Ces Hindous nationalistes et orthodoxes que fréquentait Savitri Dêvi étaient persuadés, nous dit-elle dans *Souvenirs et réflexions d'une Aryenne,* qu'Hitler était une « incarnation de Vishnou », (On notera au passage que le *Bharawabja* décrit en ces termes Narayana — un aspect de Vishnou : « Au commencement, l'univers n'était qu'un souffle. Tout était sans vie, calme, silencieux, sans son. Le vide et les ténèbres formaient l'immensité de l'espace. Seul l'Esprit suprême, le Pouvoir inconditionné, le Créateur, le *Dragon à sept têtes* se mouvait dans l'abîme des ténèbres. »)

Parmi ces amis de Savitri Dêvi, le Pandit Rajwade, de Poona, considérait le Führer comme « le Roi Chakravartin d'Europe » venu pour rétablir l'ordre véritable, et il prédit toutes les victoires de l'Allemagne, les défaites, la trahison de certains généraux, la dernière lutte et, finalement, l'écroulement et la mort du Führer. Tout ceci, estimait-il, était dans la logique des choses, car Hitler était seulement « *une incarnation* » et non pas « *l'Incarnation suprême* ».

Hitler, d'ailleurs, était parfaitement conscient de ce rôle de *précurseur. Voici* ce qu'écrit à ce sujet Savitri Dêvi (citée par Jean Parvulesco) : « La première chose qui frappe, c'est la conscience qu'avait Hitler de la rapidité avec laquelle tout se désagrège à notre époque. (...) C'est aussi le sentiment très net qu'il semble avoir eu, que son action représenterait la dernière chance de la race aryenne en même temps que la dernière possibilité (au moins théorique) de redressement, avant la fin du présent cycle. Ce sentiment était doublé de la conviction qu'il n'était pas, lui-même, «le dernier» combattant contre les forces de désintégration. Celui qui ouvrirait le glorieux Age d'Or du cycle suivant. Cinq ans avant la prise du pouvoir, le Führer disait en toute simplicité à Hans Grimm : «Je sais que Quelqu'un doit apparaître, et faire face à notre situation. J'ai cherché cet homme. Je n'ai pu nulle part le découvrir, et c'est pour cela que je me suis levé, afin d'accomplir la tâche préparatoire, seulement la tâche préparatoire urgente, car je sais que je ne suis pas Celui qui doit venir. Et je sais aussi ce qui me manque. Mais l'Autre demeure absent, et personne n'est là, et il n'y a plus de temps à perdre». »

Nous ajouterons qu'il a toujours existé une dimension « maléfique » et impure de

la royauté hindoue, qui peut aider à expliquer cette adhésion à la *Weltanschauung nazie,* en dehors du sentiment de commune appartenance à la patrie arctique » à laquelle le Véda aussi bien que l'Edda font de fréquentes allusions. Cette dimension — qui excuse peut-être en partie l'anathème fulminé par Paul Claudel contre l'Inde, « noire damnée » — est bien mise en valeur par le docteur Sunthar Visuvalingam, que nous tenons à remercier ici d'avoir bien voulu nous communiquer ses travaux, (Cf. entre autres *Transgressive Sacrality in the Hindu Tradition.)*

Mais il convient maintenant de franchir la frontière indo-tibétaine pour découvrir un autre... pôle mystérieux de la mythologie aryenne. Il apparaît pour la première fois avec cette connotation maléfique et « pré-nazie » sous la plume du grand écrivain autrichien Gustav Meyrink, l'auteur du *Golem.* En 1915, alors qu'il s'interrogeait sur les causes profondes de la guerre, il eut la vision « d'un homme d'une race inconnue (...). Il était très grand et très mince. Je l'ai décrit dans la nouvelle : «Le jeu des grillons» qui fut publiée immédiatement dans le *Simplicissimus* :

« Six pieds de haut, d'une minceur extraordinaire, imberbe, un visage aux reflets olivâtres, les yeux obliques et extraordinairement écartés. L'épiderme des lèvres et du visage comme de la porcelaine ; les lèvres acérées, rouge vif, et si fortement serrées, en particulier aux commissures, comme dans un sourire implacable, qu'on aurait dit des lèvres peintes. Il avait sur la tête un curieux bonnet rouge.

Cette inquiétante apparition sembla être à Meyrink « une réponse symbolique » à la question qu'il se posait sur l'origine réelle de la guerre. Et il ajoute : « D'après les occultistes orientaux, il y aurait au Tibet une secte : les Dugpas — qui doit être considérée comme un instrument direct des forces «démoniaques» de destruction. » (« Mon éveil à la voyance *», in l'Herne. Gustav Meyrink,* n° 30.) Par tout ce qui précède, on voit combien le centre caché himalayen était symboliquement associé à l'Hyperborée primordiale. Il est donc impossible, dans cette « mythologique », de ne pas relier les Polaires à la Société Thulé. La *Thule-Gesellschaft* fut fondée le 17 août 1918 par le « baron »Rudolf von Sebottendorf, de son vrai nom Adam Alfred Rudolf Glaner. La cérémonie eut lieu à l'hôtel des Quatre Saisons. Maximilianstrasse, à Munich. Fils d'un chauffeur de locomotive. Sebottendorf naquit à Hoyerswerda (Saxe) le 9 novembre 1875, Une jeunesse aventureuse le mena en Australie, puis en Turquie. Il prit d'ailleurs la nationalité turque en 1911 et aurait été adopté par le baron Heinrich von Sebottendorf. Le premier élément sérieux qui nous soit connu, relativement aux rapports entre Thulé et le nazisme, réside dans le récit de l'Allemand Werner Maser *(Hitlers Mein Kampf,* 1966), rapporté par René Alleau, et que nous citons intégralement :

« Le 7 mars 1918, le Munichois Anton Drexler, serrurier aux chemins de fer (1884-1942), créa à Munich ce qu'il appelait un comité libre des travailleurs pour une paix juste, section munichoise du comité antisémite des travailleurs pour une paix allemande qui existait à Brême depuis août 1916. Le 2 octobre 1918 eut lieu à Munich, salle Wagner, la première manifestation publique de ce comité... En août 1918 avait été fondée l'association Thulé, groupement antisémite d'extrême droite, sur l'initiative du baron von Sebottendorf... Harrer avait été chargé par la Thulegesellschaft de se rendre à la réunion organisée le 2 octobre 1918 par Drexler. Le 5 janvier 1919, Anton Drexler et le chauffeur de locomotive Michael Coster,

fondaient le parti ouvrier allemand (D.A.P.)... Drexler et Harrer, un ouvrier et un journaliste délégués par une organisation bourgeoise relativement petite mais puissante, représentèrent les organisations d'extrême droite jusqu'à l'apparition de Hitler. A partir de la fin juillet 1921, il n'y eut plus au N.S.D.A.P, (tel était le nom du D.A.P, depuis le printemps 1920) qu'un chef à l'autorité de dictateur : Adolf Hitler. »

Toutefois, lors du procès de Nuremberg. Rosenberg — qui savait de quoi il parlait puisqu'il en fit partie — présentait Thulé comme « une association qui s'occupait de l'histoire des Germains primitifs et qui était opposée au judaïsme, mais sans avoir eu d'activité politique » (Rosenberg. Mémoires, *in Testament nazi,* de Lang et von Schenk), Avec ce témoignage, nous cernons la vérité. Beaucoup plus qu'une société secrète politique selon les lois du genre, la Société Thulé fut officiellement un cercle d'érudits dont les objectifs participaient essentiellement de cet engouement pseudo-scientifique pour la recherche des « origines » germaniques. De fait. Thulé était en principe le « cercle intérieur » du *Germanenorden,* l'Ordre des Germains. Ce désir d'enracinement vaguement teinté de romantisme et nourri de rêveries fumeuses, était là encore caractéristique d'une société en crise, mais fort incapable de rendre compte du phénomène nazi. Et cela d'autant moins qu'Hitler lui-même déclarait :

« La caractéristique de ces créatures, c'est qu'elles rêvent des vieux héros germaniques, des ténèbres de la préhistoire, des haches de pierre de Ger et de boucliers ; ce sont, en réalité, les pires poltrons qu'on puisse imaginer.

« Car ceux-là même qui brandissent dans tous les sens des sabres de bois, soigneusement copiés sur d'anciennes armes allemandes, et qui recouvrent leur tête barbue d'une peau d'ours naturalisée, surmontée de cornes de taureau, ceux-là n'attaquent, quant au présent, qu'avec les armes de l'esprit, et s'enfuient en toute hâte dès qu'apparaît la moindre matraque communiste. La postérité ne s'avisera certainement pas de mettre en épopée leurs héroïques exploits.

« J'ai trop bien appris à connaître ces gens-là pour que leur misérable comédie ne m'inspire pas le plus profond dégoût. » *(Mein Kampf.)*

Et il ajoutait dans les *Libres Propos sur la guerre et la paix* (éd. Flammarion, 1952) : « Rien ne me paraîtrait plus insensé que de rétablir le culte de Wotan. Notre vieille mythologie avait cessé d'être viable lorsque le christianisme s'est imposé. Ne meurt que ce qui est disposé à mourir. »

Enfin, pour couper court à toute spéculation sur l'influence *idéologique* éventuelle de Thulé (nous allons voir qu'il s'agissait de tout autre chose), rappelons que Sebottendorf dut quitter la Bavière en 1919, et qu'il ne devait plus jouer, dès lors, aucun rôle important. Il devint en 1920 rédacteur en chef de *l'Astrologische Rundschau,* et limita ses activités à l'astrologie. Reparti en Turquie en 1923, il est chargé par le gouvernement de Kemal Atatürk de négocier des contrats en Amérique du Sud. Enfin, on le retrouve à Munich en 1933, mais il est arrêté l'année suivante. Libéré, il retourne en Turquie, où l'on perd sa trace en mai 1945. Il se serait suicidé en se jetant dans le Bosphore, peu après la mort d'Hitler.

Et pourtant, en proclamant en 1933, « avoir semé ce que le Führer avait fait lever » (*in Bevor Hitler kam,* détruit sur ordre d'Hitler ou du Parti), il ne se livrait pas à une de ces hâbleries dont il était coutumier. Mais à condition de voir bien au-

delà de cette Thulé « officielle » sur laquelle se sont hypnotisés les commentateurs, et qui ne représentait en l'occurrence qu'une vulgaire couverture, pour nombre de dignitaires nazis à commencer par Hitler (au titre de « frère visiteur », *Gast*). Parmi les plus notables de ces dignitaires ou de ces précurseurs, citons Dietrich Eckart. Gottfried Feder. Karl Fiehler. Michel Frank. Rudolf Hess. Heinrich Jost. Wilhelm Laforce. Johann Ott. Wolfgang Pongratz. Hans Riemann. Alfred Rosenberg et Max Seselman.

La clef de l'énigme réside dans le *véritable* message — fort éloigné des fumeuses rêveries néo-païennes — que Sebottendorf lui-même finit par délivrer publiquement dans *Die Praxis der alten Tiirkischen Freirnaurerei* (Leipzig, 1924 ; trad, française : « La pratique opérative de l'ancienne Franc-Maçonnerie turque », éd. du Baucens. Braine-le-Comte, 1974), Livre auquel le fondateur de Thulé accordait une importance quasi testamentaire, si l'on en juge par ce passage quelque peu déclamatoire

« Maintenant, petit livre, va ton chemin, l'heure est propice. J'ai entamé cette introduction le 3 février 1924 à 12 h 30, c'est-à-dire au milieu du jour, à 46° de latitude Nord et 9° de longitude Est.

« Répands beaucoup de rédemption grâce à la vraie connaissance. »

De quoi s'agit-il donc ? D'un opuscule *d'apparence* hautement fantaisiste, qui assimile toutes les sociétés secrètes à la Franc-Maçonnerie et affirme que : « Les exercices du franc-maçon oriental ne sont (...) rien d'autre qu'une action exercée sur lui-même et tendant à l'anoblir, à lui permettre d'acquérir une connaissance plus large. L'exposé qui suit démontrera qu'ils représentent le secret des Rose-Croix, les découvertes des Alchimistes, la réalisation de tout ce qui fut la passion des chercheurs : la pierre philosophale. » Le tout s'accompagnant d'une exaltation de l'Islam, « bien plus vivant que la religion chrétienne ».

Nous avons dit en effet que Sebottendorf avait été initié au sein de l'ordre soufi des *Bektashî,* où, comme le rappelle René Alleau *(op. cit.),* il avait reçu une *mission.* Écoutons-le : « On ne peut me reprocher aucune profanation ni aucun sacrilège en découvrant la source de ces mystères... C'est la voie que les ordres de derviches ont coutume d'emprunter... afin d'acquérir des forces spéciales par des techniques particulières. Ce sont, pour la plupart, des hommes qui aspirent à la haute initiation, celle dont proviennent ceux que l'on a formés et préparés à leurs missions de *chefs spirituels* de l'Islam (...) Mais pour répondre à l'accusation d'une haute trahison de ma part, il faut déclarer ici que *ce texte a été écrit à la demande des chefs de l'Ordre.* La raison en est la suivante : Une vaste organisation de l'incrédulité, aux dimensions monstrueuses, veut se soumettre le monde civilisé. Les institutions religieuses sont si profondément minées qu'elles ne peuvent même plus se ressaisir ni opposer une résistance unifiée. Si des chefs spirituels n'apparaissent pas en Occident, le chaos peut entraîner tout dans l'abîme. Dans cette détresse, *les frères musulmans* se souvinrent que la tradition affirme qu'il fut un temps, en Europe, où l'on connaissait la Haute Science... La détresse du moment fit s'évanouir toute objection à la publication [de cet ouvrage]... »

Comme le dit très justement René Alleau, l'idée centrale de Sebottendorf — ou plutôt de ses inspirateurs — « était de donner à un mouvement raciste, encore embryonnaire et voilé par ses structures politiques, la cohérence interne d'un

prophétisme armé, d'une secte de «dévoués» comparables, à plus d'un titre, aux fidèles ismaéliens guidés par leur «chef spirituel», le «Vieux de la Montagne» ; en d'autres termes, il s'agissait de reconstituer un *ordre raciste religieux et militaire d'initiés rassemblés autour d'un "Guide" divinisé*. »

Les *Bektashî*, fondés par Hâjî Baqtâsh — un derviche contemporain du sultan Murad Ier (1360-1389) — fournirent l'essentiel des troupes des célèbres et redoutables Janissaires. Baqtâsh avait lui-même été initié par Ahmad Yasavî Balkhî — originaire, comme son nom l'indique, de Balkh, la « mère des cités », capitale de l'antique Bactriane. Les *Bektashî* revendiquent de surcroît leur rattachement aux *Saiyids* — descendants de la famille du Prophète et distingués par un turban vert — et ils portent au cou une pierre (le *taslim-tash*), en souvenir d'Abû Bakr, le premier calife. Celui-ci, ayant offensé Mahomet par une parole imprudente, s'en repentit en portant désormais au cou une pierre qu'il mettait sur sa bouche en présence du Prophète, afin de se garder d'un nouvel écart de langage...

Ajoutons que selon Sebottendorf, « au temps du Prophète vivait, non loin de La Mecque, un ermite fort âgé, nommé *Ben Chasi*. Ce fut lui qui enseigna Mahomet, et il lui remit, à la fin de son initiation, une *tablette de métal* sur laquelle étaient figurées les formules dont le Prophète, alors âgé de trente ans, venait d'apprendre la secrète signification. Peu après, l'ermite mourut et son disciple transmit à son tour cet enseignement ésotérique à *Abû Bakr*, le premier calife. Telle est l'origine de la filiation ininterrompue de la gnose de la Franc-Maçonnerie orientale. »

Détenteurs de cette tradition, les *Bektashî* s'étaient spécialisés dans la « science des lettres » — ces 29 lettres isolées que l'on rencontre dans les sourates du Coran et qui ont donné lieu à une abondante exégèse. Et voilà la véritable raison d'être du susdit opuscule. Michel Vâlsan, grand spécialiste d'Ibn Arabî et traducteur des *Ta'wîlâtu-l-Qur'ân* d'Abdu-r-Razzâq al-Qâchâni (*Études Traditionnelles* n° 380, nov.-déc. 1963), affirme en effet que la science des lettres « connue extérieurement surtout par des applications divinatoires dans l'ordre politique », s'accompagne selon toute vraisemblance d'une « technique opérative » étroitement liée à la venue du *Mahdi,* à la fin des temps... Or. Sebottendorf décrit bel et bien une « technique opérative » basée sur la répétition de certaines syllabes durant des périodes déterminées par les lunaisons, et associée à des « passes » manuelles et à des signes évoquant les *mudras* hindous. Ceci dans le dessein de « capter les plus subtiles radiations de la force originelle afin de les intégrer au corps humain et d'en spiritualiser la matière par l'énergie universelle (...) Une fois parvenus à la fin de notre entraînement, nous sentons notre corps terrestre nous devenir de plus en plus étranger. Nous croissons au-delà de lui ; Nous voyons distinctement qu'il est devenu poussière et cendres. C'est le point le plus bas qui puisse être atteint, celui où les ténèbres de la mort et leurs terreurs nous enveloppent. » Il conviendra de garder ce passage en mémoire, lorsque nous assisterons à certaines « crises » d'Hitler, relatées par Rauschning...

Mais ne disions-nous pas à l'instant que, selon Michel Vâlsan, la technique opérative basée sur la « science des lettres » était associée à la venue du *Mahdi* ? Il se trouve justement que ce même Michel Vâlsan — diplomate roumain en exil — nous confia en 1971, lorsque nous l'allâmes visiter dans sa villa d'Antony, en banlieue parisienne, qu'Hitler n'était autre qu'une préfiguration du *Mahdi* ! Nous sommes

bien sûr convaincu qu'il s'agissait, dans l'esprit de ce musulman rigoriste, d'une préfiguration « maléfique », mais l'indication n'en était pas moins révélatrice.

Il faut savoir en effet que selon 'Abd al Wahid (*In memoriam* René Guénon, éd. Archè), « certaines *turuq* [organisations initiatiques islamiques], ou tout au moins certains de leurs sièges (*zuwaya*) qui furent dans le passé des centres légitimes pour la propagation de l'Islam ou pour l'indépendance de certains pays islamiques, deviennent aujourd'hui les instruments plus ou moins conscients de ces mouvements activistes et militants surgis quelquefois justement de la déviation d'une *tariqat* particulière. » Il s'agit là en somme d'une « croisade anachronique à l'envers, marque de ce qui n'est plus que le masque du véritable Islam », et dont le dernier mot est un extrémisme « qui incite à la révolte » et au terrorisme en vue de la constitution d'un califat rénové (...) non seulement dans les pays islamiques mais dans le monde entier (...). »

Cette perversion de la notion de Califat est à mettre en parallèle avec celle du Saint-Empire, ces deux contrefaçons devant être « l'expression de la «contre-tradition» dans l'ordre social ; et c'est aussi pourquoi l'Antéchrist doit apparaître comme ce que nous pouvons appeler, suivant le langage de la tradition hindoue, un *Chakravartî* (ou «monarque universel») à rebours. » (René Guénon, *le Règne de la Quantité et les Signes des Temps,* éd. Gallimard.)

Le péril représenté par un Islam ainsi dévié avait été souligné par Guénon dans une lettre du Caire en date du 25 mars 1937, et dont il n'est pas nécessaire de souligner l'extrême importance. Mais avant d'en citer l'essentiel, il convient de s'attarder quelques instants sur ces « tours du diable » dont il va être question, et qui ne manqueront pas de déconcerter bien des lecteurs. Leur existence fut révélée pour la première fois en Occident, croyons-nous, par le célèbre voyageur américain W.B. Seabrook (cf. *Aventures en Arabie,* éd. Gallimard, 1933)

« J'avais, en effet, déjà, plus d'une fois entendu parler de ces Sept Tours et je les croyais aussi mythiques que le « royaume souterrain » des Chinois ou les caves de Sinbad. Les contes, fort répandus en Orient, qui m'en avaient été faits se réduisaient à ceci :

« Bâties sur des pics isolés, ces sept tours formaient une chaîne qui s'étendait à travers l'Asie, du nord de la Mandchourie au Kurdistan, en passant par le Thibet et la Perse. Et dans chacune d'elles siégeait en permanence un prêtre de Satan, qui, en projetant d'occultes vibrations, régissait l'action du mal dans le monde. »

Et Seabrook décrit en ces termes celle qu'il vit chez les Yézidis, à Cheik-Adi, dans les contreforts des montagnes du Kurdistan

« Derrière, surmontant une autre éminence plus élevée, était une tour blanche pointue, semblable à la pointe finement taillée d'un crayon, et d'où partaient des rayons d'une éblouissante lumière qui nous venaient frapper les yeux. La vue m'en donna un frisson d'enthousiaste curiosité, car, quel qu'en pût être exactement l'objet, je savais, à n'en point douter, que c'était une des « Tours de *Shaitan »,* l'un de ces phares fabuleux dont il est question dans les mythes et les contes persans, arabes et kurdistans. »

Ouvrons ici une brève parenthèse pour dire que selon des sources très réservées, depuis 1934 — l'année même où Hitler, après la mort d'Hindenburg, accédait à

la présidence — les derniers anneaux des chaînes qui emprisonnaient encore l'Adversaire sont rompus. La « Tour déserte centrale » sur laquelle s'appuient les puissances ténébreuses a manifesté son activité d'une façon particulièrement nette et, plus d'un demi-siècle après, on peut discerner, nous assure-t-on, les délinéaments de l'évolution du monde conduisant au triomphe imminent des puissances susdites.

Guénon, commentant le livre de Seabrook, rectifie et complète à la fois les observations de ce dernier. Il écrit en effet *(Aperçus sur l'Ésotérisme islamique et le Taoïsme,* éd. Gallimard, 1973) : « (...) qu'une de ces tours soit située chez les Yézidis, cela ne prouve d'ailleurs point que ceux-ci soient eux-mêmes des «satanistes», mais seulement que, comme beaucoup de sectes hétérodoxes, ils peuvent être utilisés pour faciliter l'action de forces qu'ils ignorent. Il est significatif, à cet égard, que les prêtres réguliers yézidis s'abstiennent d'aller accomplir des rites quelconques dans cette tour, tandis que des sortes de magiciens errants viennent souvent y passer plusieurs jours ; que représentent au juste ces derniers personnages ? En tout cas, il n'est point nécessaire que la tour soit habitée d'une façon permanente, si elle n'est autre chose que le support tangible et «localisé» d'un des centres de la «contre-initiation» (...). »

Voyons maintenant les précisions géographiques fournies par Guénon, dans cette lettre à laquelle nous faisions allusion tout à l'heure, et qui éclaire d'un jour singulier la fonction de ces « centres de projection des influences sataniques [ou des courants mentaux...] à travers le monde

« Celles-ci [les tours] semblent plutôt disposées suivant une sorte d'arc de cercle entourant l'Europe à une certaine distance : Une dans la région du Niger, d'où l'on disait déjà, au temps de l'Égypte ancienne, que venaient les sorciers les plus redoutables ; Une au Soudan, dans une région montagneuse habitée par une population «lycanthrope» d'environ 20 000 individus (je connais ici des témoins oculaires de la chose) ; Deux en Asie Mineure, l'une en Syrie et l'autre en Mésopotamie [à l'est de Mossoul en Irak] ; Puis une du côté du Turkestan (...) ; Il devrait donc y en avoir encore deux plus au nord [pour que soit complété, comme nous le verrons, le symbole des «sept têtes du Dragon»], vers l'Oural ou la partie occidentale de la Sibérie, mais je dois dire que, jusqu'ici, je n'arrive pas à les situer exactement. »

Nous y reviendrons. Mais d'ores et déjà, nous pouvons dire qu'avec cette influence islamique pervertie qui, *via* Sebottendorf, fut insufflée, selon des modalités « pratiques » encore mystérieuses, au nazisme originel, nous sommes en possession d'un indice beaucoup plus crédible que les rêveries païennes stigmatisées par Hitler. D'autant que ce dernier devait déclarer : « Je conçois que l'on puisse s'enthousiasmer pour le paradis de Mahomet, mais le fade paradis des chrétiens ! » *(Libres propos sur la guerre et la paix.)* Et il ajoutait à l'adresse de celui qui recueillait ces paroles :

« Tenez-vous bien. Bormann, je vais devenir très religieux.

Bormann : « Vous avez toujours été très religieux. »

(...) Je serai bientôt le grand chef des Tartares. Déjà Arabes et Marocains mêlent mon nom à leurs prières. Chez les Tartares, je deviendrai Khan. La seule chose dont je serai incapable, c'est d'accepter de partager le metchoui avec les cheiks. Qu'ils me

tiennent quitte, moi, végétarien, de la viande. S'ils n'attendent pas trop longtemps, je me rabattrai sur les harems ! » Au-delà de l'ironie obligée, ne discerne-t-on pas comme une affinité réelle ?

Il est nécessaire, dans ce contexte, de rappeler l'étrange épopée du Grand Mufti de Jérusalem. Mohammed Amin El Husseini, dont Francis Bertin nous retrace les grandes lignes (cf. *l'Europe de Hitler.* Librairie Française, 1977) : (...) organisateur de la lutte antisioniste en Palestine dès 1929, il était entré en contact peu avant la guerre avec le délégué allemand pour les affaires arabes, von Hentig, puis avec le S.D. et le Bureau Rosenberg, intéressés par son antisémitisme, son anglophobie, et son prestige sur les masses arabes. En juin 1940, après l'écrasement des alliés à l'Ouest, le Grand Mufti avait écrit au Führer que « le peuple arabe attend avec confiance votre victoire finale », Réfugié à Bagdad, il présida un « comité pour la collaboration avec l'Allemagne » et aida Rachid Ali EI Gavlani à déclencher son coup d'État pro-allemand. Après l'échec de cette tentative, le Grand Mufti dut s'enfuir, et, à l'issue de péripéties sans nombre, il gagna Berlin où il fut reçu par le Führer. Dans la première moitié d'avril 1943, Amin EI Husseini séjourna sur le territoire de l'État croate [les Allemands ayant décidé d'y constituer une division S.S. musulmane] et visita Zagreb. Banja Luka et Sarajevo, s'adressant aux populations musulmanes et prêchant la "Djihad" (guerre sainte) contre les "judéo-bolcheviques" et les Serbes. Le 19 avril. Berger, qui avait accompagné le Grand Mufti dans sa tournée, put écrire au Reichsfiihrer S.S, que "la visite du Grand Mufti a agi ici en tout cas aussi politiquement de façon extraordinairement bonne et positive". »

Le terrain avait d'ailleurs été préparé par Karl Haushofer, le père de la « géopolitique » (...et membre de l'Ordre du Dragon Vert) qui, dans un livre dédié à Rudolf Hess *(Weltpolitik von heute,* « Politique mondiale aujourd'hui »), prophétisait la montée de la puissance arabe. Rien d'étonnant donc si Hitler, dans son testament, déclare que l'Allemagne future devra recruter ses amis chez les Japonais, les Chinois et les *Arabes.*

On serait en droit de s'étonner du syncrétisme qui préside à la geste nazie, tant sur le plan théorique que sur le plan pratique. En fait, cette diversité d'inspiration ou plutôt cette *convergence* de plusieurs courants, matérialisés par les sociétés secrètes que nous avons déjà mentionnées, ne doit pas trop dérouter nos mentalités occidentales. Pour faire mieux saisir au lecteur cet « organicisme » doctrinal — ou si l'on préfère, pour mieux lui expliquer ce « front commun des ténèbres » — nous citerons encore Michel Vâlsan, qui considérait par exemple l'Hindouisme, le Taoïsme et l'Islam comme les « trois formes principales du monde traditionnel actuel, représentant respectivement le Moyen-Orient, l'Extrême-Orient et le Proche-Orient, qui sont, dans leur ordre et sous un certain rapport, comme les reflets des trois aspects [du] mystérieux Roi du Monde... » (Cité par Charles-André Gilis : *Introduction à l'enseignement et au mystère de René Guénon,* les Éditions de l'Œuvre, 1985.) Il est là encore évident que Michel Vâlsan envisageait un organicisme authentiquement spirituel, mais il est non moins certain que ce dernier possède une « face obscure » ; et ce qui nous importait, c'était de montrer la résorption des différentes traditions orientales, au niveau ésotérique, en une unique Réalité symbolique — assimilée en l'occurrence au Roi du Monde « agartthique », Nous

pouvons d'ailleurs ajouter que le « front commun » évoqué à l'instant englobe bien sûr certains courants occidentaux — comme le prouvera la suite de notre exposé. D'ailleurs, la récupération du mythe de l'Empereur endormi, et la profonde affinité qu'entretient celui-ci avec le mythe du Mahdi, auraient suffi à nous en persuader.

Cette affinité entre le nazisme et un certain Islam messianique — dont témoigne entre autres l'exemplaire du Coran qui ne quittait pas le bureau de Himmler — revêt un caractère (« doctrinal » cette fois) des plus troublants si l'on sait que pour Ibn Arabî (1165-1240), le « maître » du soufisme, « le «chemin» qui conduit du Principe à l'ultime frontière de la création [« le plus bas de l'abîme » (...)] reconduit de cette limite extrême au lieu originel (...) dont les âmes ont la nostalgie. (...) En raison de l'infinitude divine, qui exclut toute répétition, le retour ne peut être une simple inversion du processus d'éloignement : les créatures ne reviennent pas sur leurs propres pas. C'est la courbure de l'espace spirituel où elles se meuvent qui les ramène à leur point de départ. » (Michel Chodkiewicz, *le Sceau des saints. Prophétie et sainteté dans la doctrine d'Ibn Arabî,* éd. Gallimard, 1986.)

Ce n'est donc qu'après avoir atteint le point le plus bas que la remontée « spirituelle » est possible. Cette théorie ne pouvait que séduire Hitler et il est en tout cas frappant de la mettre en parallèle avec cette profession de foi d'Harold Beckett — maître de Trebitsch-Lincoln qui sera, comme nous le verrons, un autre *véritable* inspirateur du Führer (cf. Werner Gerson, *le Nazisme, société secrète.* N.O.E., 1969)

« L'Humanité évolue selon une loi cyclique. Elle décrit une spirale successivement descendante puis ascendante. Pendant la descente, tous les maux, toutes les erreurs, tous les crimes s'accumulent. Quand la descente aura atteint le Très Bas, le Cosmos remontera et nos descendants remonteront *(sic)* et baigneront dans la Vérité, (...) En accélérant la descente, on contribue à précipiter la remontée qui suivra immanquablement. (...) A notre époque, la seule façon de préparer le Bien futur, c'est de porter à son comble le Mal présent. Règle d'or pour le destin collectif comme pour chaque destin individuel. » N'est-ce pas là, répétons-le, la « clef » métaphysique du penchant d'Hitler pour un certain Islam ?

En tout cas, comme le remarque judicieusement Jean Amsler *(Hitler,* éd. du Seuil, 1960), les meilleurs passages de *Mein Kampf* « se prêtent fort bien à une typographie en versets ; Passés par le «gueuloir», ils ressemblent curieusement, par leur harmonie sourde et leur rythme contraignant, aux sourates du Coran psalmodiées dans les règles. »

Hitler ne revêt-il pas lui-même certains caractères du Prophète destiné à prêcher une foi nouvelle ? Comme Mahomet, il est la proie, au début de sa « mission », de terribles doutes. Il confie en 1937 à un groupe de propagandistes, qu'après des combats intérieurs difficiles, il s'était enfin libéré des conceptions religieuses de son enfance, « Je me sens maintenant, déclare-t-il, aussi joyeux qu'un poulain folâtrant dans la prairie. » (Il y avait une marge entre ces confessions et ses déclarations publiques.)

Dans les tranchées, ce « monastère aux murs de flamme » que décrit James McRandle dans *The Track of the Wolf* (1965), Hitler, l'anti-Parsifal, avait forgé son épée et accompli les premières épreuves initiatiques que lui avait imposées son sanglant destin.

VII

Le Widerchrist et le reniement de Pierre

La thèse classique — et combien rassurante ! — voit en Hitler, nous l'avons dit, un instrument du grand capital qui aurait échappé peu ou prou au contrôle de ses inspirateurs. A la lumière de ce qui précède, nous mesurons déjà l'insigne faiblesse de cette théorie. Évacuons donc sans plus tarder le mythe cher aux scoliastes marxistes d'un Hitler-marionnette dont les fils eussent été tirés conjointement par l'Armée et les capitalistes. Il est bon pour cela de commencer par le commencement.

Quand en 1919, la *Reichswehr* créa un bureau chargé d'enquêter sur les activités politiques subversives des troupes et de noyauter les organisations ouvrières — ce qui allait provoquer la rencontre fatale du D.A.P, et d'un Hitler « en mission » — ses agents étaient tenus de suivre un cours spécial d'endoctrinement donné par Gottfried Feder — anticapitaliste notoire dont l'exigence était d'en finir avec la domination de l'argent. Il avait créé dès 1917 la « Ligue allemande de Combat contre l'Esclavage capitaliste »... Ludendorff déclarait pour sa part que « La politique de l'opposition nationaliste ne saurait être communiste ; mais elle ne saurait non plus être capitaliste ».

En outre, on se demande bien, si les caisses du N.S.D.A.P, avaient été alimentées par les susdits capitalistes, pourquoi Goering, en 1923, eût été obligé d'aller mendier auprès de Mussolini (et en vain !) un prêt de deux millions de lires en échange du soutien par les nazis des revendications italiennes sur le Tyrol du Sud. La vérité est dans ces lignes de H.A. Turner (« Fritz Thyssen and «I paid Hitler» » dans *Faschismus und Kapitalismus in Deutschland) : «* Tout bien pesé, nous devons admettre que les subsides financiers de l'industrie étaient dirigés dans des proportions écrasantes *contre* les nazis. » L'essentiel des fonds de la trésorerie du Parti provenait des cotisations des adhérents. Et les capitalistes, loin de manipuler

et de financer Hitler, prirent le train en marche, tout simplement parce que les réformes du nouveau chancelier avaient remis sur pied l'économie allemande, grâce à d'incontestables qualités évoquées par le ministre des Finances, le comte Lutz Schwerin von Krosigk, séduit parce nouveau venu dans un monde qui n'était pas le sien :

« Aux réunions du cabinet, on ne pouvait que reconnaître et admirer les qualités qui lui donnaient la suprématie dans toutes les discussions : Sa mémoire infaillible, qui lui permettait de répondre avec la plus grande précision aux questions les plus étrangères au débat ; sa présence d'esprit dans les discussions ; La clarté avec laquelle il pouvait réduire l'affaire la plus embrouillée à une formule simple — parfois trop simple ; son adresse à résumer de façon concise les résultats d'un long débat ; enfin son aptitude à aborder sous un angle neuf un problème depuis longtemps connu et discuté. » De fait il innovait, comme l'écrivait J. Kenneth Galbraith en 1973 : « Hitler anticipa également sur les méthodes modernes d'économie... en prenant conscience que l'accession rapide au plein emploi n'était possible que combinée au contrôle des salaires et des prix. Rien d'étonnant à ce qu'un pays en proie aux menaces économiques ait répondu favorablement à Hitler, comme l'Amérique à Roosevelt. » (Nous laissons tout de même à M. Galbraith la responsabilité de ce parallèle — l'arrivée d'Hitler au pouvoir étant loin, pour nous, d'être aussi facilement explicable !)

Quoi qu'il en soit, les étrangers qui voyageaient en Allemagne étaient séduits, tel le parlementaire anglais Sir Arnold Wilson : « On a fortement réduit la mortalité infantile ; elle est bien inférieure à celle de Grande-Bretagne. La tuberculose et les autres maladies ont nettement diminué. Les tribunaux n'ont jamais eu aussi peu de travail, les prisons aussi peu d'occupants. C'est un plaisir que d'observer les capacités physiques de la jeunesse allemande. Même les gens les plus pauvres sont mieux vêtus qu'auparavant, et leurs visages épanouis témoignent de l'amélioration psychologique dont ils bénéficient. » *(In* Cesare Santoro. *Hitler Germany.* Berlin. Internationaler Verlag, 1938.)

Cette Allemagne peinte — et par un Lord britannique ! — aux couleurs d'une imagerie pieuse, vient en effet d'échapper, par la grâce d'Hitler, à un effondrement quasi métaphysique, dont les échos parvinrent en 1923 au jeune von Salomon, enfermé dans la cellule où il purgeait sa peine pour complicité dans l'assassinat de Rathenau : « Lorsque nous arrivaient les lettres où l'on racontait entre les lignes tout ce qui valait d'être raconté, je regardais les timbres, qui chaque fois portaient un chiffre différent. Quand la valeur nominale des timbres sauta de 100 000 marks aux millions puis des millions aux milliards, mon plaisir se doubla de celui que je ressentais à observer les surveillants effarés qui bien souvent, avec leurs trousseaux de clefs brimbalantes, stationnaient dans les cours et dans les couloirs et regardaient leurs gros portefeuilles bourrés de billets de banque chiffonnés, avec une expression où se reflétaient l'ivresse, le désespoir et la plus totale incompréhension. Lorsqu'ils abordaient un sujet qui ne concernait pas le service, c'était invariablement de l'inflation qu'il s'agissait ; l'inflation, un mot et une notion qui, certes, n'étaient pas beaucoup plus intelligibles pour moi que pour eux. Je n'avais vu de l'inflation que ses débuts anodins et techniquement compréhensibles ; maintenant elle paraissait

être une puissance magique et indépendante. L'argent n'avait plus de valeur ? Fort bien ! La dictature du chiffre dévoilait l'abîme de son non-sens absolu ? De mieux en mieux ! Si les puissances de ce temps, après avoir conquis tout ce qu'elles pouvaient conquérir, se trouvaient entraînées maintenant par leur folle volonté d'expansion, dans le vide, où il ne leur restait qu'à se combattre entre elles et à s'entredévorer, comment ce phénomène fantastique, cet indice plein d'espoir, ne réjouirait-il pas ceux qui avaient constamment refusé de se soumettre à ces puissances ? »

In illo tempore, « une femme qui avait laissé dans la rue un panier rempli d'argent revint quelques instants plus tard ; on avait jeté l'argent dans le caniveau pour voler le panier. » (Cf. Toland, *op. cit.)*

Cet effondrement de la monnaie, symbole par excellence du « Règne de la Quantité », préfigurait le jour où » nul ne pourra acheter ou vendre s'il n'est marqué du signe de la Bête ». Autrement dit, qui d'autre qu'une « figure » de l'Antéchrist — le *Widerchrist —* pouvait ressusciter le cadavre en décomposition de l'Allemagne, devant qui l'Occident reculait, frappé par sa puanteur pestilentielle.

*

* *

Tout le monde connaît la vision de Daniel, dans la Bible : sur la dernière bête qui monte de la nier — et dont les 10 cornes symbolisent les principaux royaumes nés de la dissolution de l'empire romain — pousse une petite corne nouvelle, qui croît subitement. Daniel est frappé d'étonnement quand il voit apparaître dans cette petite corne non point un homme d'abord, mais des yeux, un regard qui vient de traverser la nuit des temps. Le prophète considère attentivement ce regard glacial, « comme les eaux du lac de Königssee », qui hypnotisa littéralement le si catholique Alphonse de Chateaubriant. Il veut évoquer l'homme. Alors apparaît non pas encore un visage mais une » bouche grandiloquente », Il ne s'agit pas de celle d'Antiochus Épiphane, le *persécuteur des Juifs* qui n'en est que la préfiguration, car la vision de Daniel « se rapporte à un temps lointain », quand s'élèvera « un Chef au dur visage, prospecteur des choses occultes ».

Son apparition dans l'Histoire est entourée de signes et facilitée par des mages. Les astrologues hantent le château où il s'isole, sur la montagne, dans une enceinte d'arbres noirs. Ces sortes d'accès qui portent cet antéchrist-là à se retirer soudain du monde ne sont pas prophétisés mais ils appartiennent à la tradition, comme le rappelle opportunément Marcel Hamon *(les Prophéties de la Fin des Temps.* La Nouvelle Édition, 1945) ; sans doute parce qu'ils correspondent en mode inversé et parodique aux fuites de Jésus qui s'éloignait subitement des foules pour se recueillir et prier à l'écart même des apôtres. Quant à l'utilisation de la magie, elle se déduit indiscutablement de tout ce qu'annoncent Jésus et ses disciples au sujet des prodiges et des faux miracles. En fait, on a vu comment des foules immenses pouvaient être soumises, à leur insu, à des forces non pas certes spirituelles, mais psychiques, magnétiques. Tel était le pouvoir d'Adolf Hitler. Et pas seulement sur les foules réunies, bien sûr, mais sur les individus même les plus cyniques. Écoutons Goebbels, relatant sur le mode mystique sa visite à Hitler, à Berchtesgaden, en juillet 1926 : « Ces

journées m'ont indiqué la voie ! Une étoile luit, qui me conduit hors de l'abîme ! Je suis à lui jusqu'à la mort. Mes derniers doutes se sont évanouis. L'Allemagne vivra. Heil Hitler ! » C'est à dessein que nous avons utilisé le mot « mystique », Tous les théologiens savent en effet qu'il existe une « mystique diabolique » s'opposant à la « mystique divine » — les apparences extérieures pouvant être les mêmes dans les deux cas.

Mais surtout, comme le préfigurait, donc. Antiochus Épiphane. Hitler se distingue par sa haine du sang de l'Incarnation. Toute son action tend à l'extermination du Juif. Il ne peut en être autrement. La Parodie doit produire ce signe horriblement concret puisque la Bête dont il est le serviteur transpose tout sur le plan matériel. Et son opposition fondamentale (quoique masquée) au Verbe incarné doit nécessairement déterminer la persécution du sang humain que le Christ reçut de sa mère.

Mais, ainsi que l'écrit Raoul Auclair *(le Jour de Yahvé,* éd. Téqui), « (...) une fois de plus. Satan fut vaincu par sa victoire. Satan hait les Juifs qu'il sait fort bien, lui, être demeurés le peuple de Yahvé. Inspirant à ses féaux de les exterminer, ce fut l'excès du CARNAGE qui permit aux Juifs de «remonter» à Jérusalem. »

Comme le rappelle encore Marcel Hamon, un autre trait distinctif de l'Antéchrist — ou de sa préfiguration — c'est qu'il naît chrétien *catholique.* Non pas juif, ni schismatique, ni hérétique, ni à plus forte raison païen. Son pays est un *saint empire. Il* a été instruit dans la foi. Enfant, il s'est approché de l'autel et il a joué dans l'ombre d'un cloître. Car les antéchrists « sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres, car, s'ils eussent été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous », (I Ep., II, 19.) « J'ai été, je reste catholique, proclame Adolf Hitler, et je le serai toujours... » Ce qui ne l'empêche évidemment pas de professer sur le Christ — même en public — des opinions singulières qui, pour autant, ne sont pas totalement originales : « La Galilée était une colonie où les Romains avaient vraisemblablement installé des légionnaires gaulois, et il est certain que Jésus n'était pas juif. Les Juifs d'ailleurs le traitaient de fils de putain — le fils d'une putain et d'un soldat romain.

La falsification décisive de la doctrine de Jésus fut l'œuvre de saint Paul. [On comprend un peu les raisons de cette hostilité...] C'est avec raffinement qu'il s'est adonné à cette œuvre, et pour des fins d'exploitation personnelle.

Car le but du Galiléen était de libérer sa patrie de l'oppression juive. Il s'en prit au capitalisme juif, et cela explique que les Juifs l'aient liquidé. »

Selon le docteur Hans Kerrl, ministre des Affaires de l'Église, « le vrai Christianisme est représenté par le parti [nazi], et le peuple allemand est aujourd'hui appelé par le parti et spécialement par le Führer à pratiquer un Christianisme réel... Le Führer est le héraut d'une nouvelle Révélation ».

Héraut du véritable christianisme, fils de la Providence, ce sont là en effet des qualités qu'Hitler revendique hautement, (Après tout, un prêtre catholique, le père Bernhard Stempfle, ne l'a-t-il pas aidé à mettre au point le texte de *Mein Kampf ?...)* Souvenons-nous : « Je suis la voie que m'indique la Providence avec une assurance de somnambule. » Quant au reste... Voici le *benedicite* que récitaient les enfants de Cologne, avant le déjeuner :

« Führer, mon Führer, toi que m'a envoyé le Seigneur.,
Protège-moi, veille sur moi tant que je vivrai !
Tu as sauvé l'Allemagne de la plus profonde détresse.
Je te remercie aujourd'hui de mon pain quotidien.
Demeure avec moi longtemps, ne m'abandonne pas,
Führer, mon Führer, ma foi et ma lumière !
Heil, mon Führer ! »

Un autre chant non moins sacrilège est enseigné aux enfants des écoles :

« Adolf Hitler est notre sauveur, notre héros.
L'être le plus noble de la terre entière.
Pour Hitler nous vivons.
Pour Hitler nous mourons.
Notre Hitler est notre Seigneur.
Qui gouverne un merveilleux monde neuf. »

A l'Homme de Péché dont il prédit la venue, saint Paul a donné le nom *d'Anomos,* celui pour qui il n'y a point de loi. Le trait qui distingue l'Antéchrist — ou plutôt, en l'occurrence, sa préfiguration — c'est avant tout le Mensonge. Mensonges, ses traités avec les étrangers ; Mensonges, ses motifs de guerre ; Mensonges, ses promesses de paix. L'Antéchrist — ou sa préfiguration — ment au-delà de toute vraisemblance pour se placer au-delà de toute discussion. Daniel dit : « Il prospérera par sa ruse. » Il faut que celle-ci atteigne au monstrueux pour avoir valeur de Signe.

La dernière caractéristique de l'Antéchrist — ou de sa préfiguration... — c'est que, nonobstant l'énormité de son mensonge, il séduit les « élus » eux-mêmes. Les princes de l'Église lui font une cour empressée et le couvrent d'éloges : « Hitler sait mener sa barque », déclare Mgr Ludwig Kaas (leader du parti catholique qui vient pourtant d'être déclaré hors la loi !), après une entrevue avec le Pape. « Avant même qu'il soit devenu chancelier je l'ai souvent rencontré et j'ai été fort impressionné par sa clarté de pensée, sa façon de faire face aux réalités tout en défendant ses idéaux, qui sont nobles... Aussi longtemps que l'ordre se trouve respecté, peu importe qui gouverne. » Pie XI fait sienne cette attitude, si l'on en juge d'après la signature, le 20 juillet 1933, d'un concordat entre le Vatican et Hitler. (C'est d'ailleurs ce qui nous fait considérer avec un certain scepticisme ces lignes de Nicolas de Corte *[Satan, l'adversaire.* Encyclopédie du Catholique au XXe s., Fayard, 1956] : « Selon des rumeurs qu'il nous a été impossible de contrôler, le pape Pie XI aurait eu en main des preuves certaines de l'affiliation de Hitler à une secte satanique. »)

Eugenio Pacelli, le futur Pie XII, joue un rôle déterminant dans la négociation, en sa qualité de secrétaire d'État du Vatican. (Pendant la guerre. Pie XII et son secrétaire d'État. Mgr Maglione, scandaliseraient Myron Taylor, l'émissaire de Roosevelt au Vatican, en lui proposant un véritable renversement des alliances : convaincu que l'ennemi principal était le communisme athée, le Pape avait en effet imaginé de rapprocher les démocraties occidentales des puissances de l'Axe pour une lutte commune contre le bolchevisme. N'oublions pas que Mgr Mayol de Lupé, l'aumônier en chef de la L.V.F, puis de la division S.S, « Charlemagne », était son ami intime ; ce qui l'autorisait à déclarer : « L'Église n'a jamais condamné le national-socialisme », et à associer « notre saint père le Pape et notre vénéré Führer »,

[Cf Saint-Loup, *les Hérétiques,* éd. du Trident, p. 135 et 151.] Enfin, bien plus que les organisations secrètes nazies, telles que *l'Araignée* ou *Odessa,* ce fut le Vatican qui aida les dignitaires du nazisme dans leur fuite. Selon Ladislas Farago [*Le IV*e *Reich,* éd. Belfond] : « En 1945, sur proposition de l'évêque Hudal et avec l'assentiment ouvert du pape Pie XII. Monsignor Montini [futur Paul VI] apporta un changement radical dans la routine de ces deux services [le Secrétariat d'État du Vatican et le Bureau des Réfugiés], Des passeports réguliers du Vatican furent délivrés à une poignée de «grands nazis» qui revêtirent la soutane... ») Comme l'a écrit David Yallop dans *Au nom de Dieu* (éd. Christian Bourgois, 1984), pour le Vatican, « l'un des principaux avantages qui devaient sortir du très lucratif accord avec Hitler était la confirmation de l'impôt ecclésiastique dit «Kirchensteuer». Il s'agit d'un impôt d'État toujours retenu à la source chez tous les salariés en Allemagne. (...) Cet impôt représente entre 8 et 10% de l'impôt sur le revenu levé par les autorités allemandes. L'argent est remis aux Églises protestantes et catholiques. Des sommes considérables issues du Kirchensteuer commencèrent à affluer au Vatican dans les années de l'immédiat avant-guerre. » Et voilà comment Esaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles !

De fait. Sa Sainteté accueillit le représentant d'Hitler. Franz von Papen, « avec beaucoup de bonne grâce, et témoigna sa satisfaction que le gouvernement allemand eût maintenant à sa tête un homme aussi nettement opposé au communisme et au nihilisme russe sous toutes ses formes ». (F. von Papen. *Memoirs*. Londres. Deutsch, 1952.) Et de prier Dieu pour qu'il bénisse le Reich...

Certes, l'Église tenta bien de se dédouaner, a posteriori, en excipant de l'encyclique *Mit Brennender Sorge* (« Avec une brûlante douleur ») publiée par Pie XI le 14 mars 1937, Mais on passe pudiquement sous silence le fait qu'elle reprochait essentiellement au gouvernement nazi d'avoir « éludé » et « violé » le concordat... Ce qui n'empêcha d'ailleurs pas, en 1939, le Pape d'envoyer ses félicitations à Hitler pour son cinquantième anniversaire, et alors que l'on célébrait dans toutes les églises allemandes des messes votives spéciales « pour implorer la bénédiction de Dieu sur le Führer et son peuple », L'évêque de Mayence, quant à lui, appela les catholiques de son diocèse à prier spécialement pour le « Führer et Chancelier. l'inspirateur, protecteur et bienfaiteur du Reich », (*Amtsblatt Mainz*, n° 7, 17 avril 1939.)

A propos de cette « démission » de l'Église catholique, incarnant peut-être le premier reniement de Pierre, il est intéressant de savoir que pendant la Seconde Guerre mondiale, un prêtre roumain, le père Michel Avramesco (mort en 1984), travailla à Bucarest au ministère de la Défense, et plus précisément à l'Institut de Statistique, où il dirigeait la « section spéciale » chargée des recherches sur l'« astrologie avancée et la cosmobiologie occulte ». Or, écrit Jean Parvulesco dans *l'Autre Monde* (mai 1986), il est établi avec certitude que l'Institut de Statistique entretenait des relations intensives et tout à fait suivies non seulement avec le général de la Société de Jésus. Walter von Ledokowski, mais aussi, avec Pie XII en personne, (...) Des relations fort avancées étaient également en cours, à travers l'Institut de Statistique, entre certaines instances « guénoniennes » de Bucarest [sur lesquelles nous formulons les plus expresses réserves] et des groupements tibétains résidant, à des fins d'action spirituelle, à Berlin, à Budapest et à Prague. »

Nous ajouterons encore que lorsque Hitler avait organisé un plébiscite pour faire approuver le retrait allemand de la Société des Nations, le cardinal Faulhaber avait exhorté en ces termes à voter oui : « Ainsi les catholiques proclameront-ils une fois de plus leur loyalisme envers le peuple et la patrie, de même que leur accord avec les efforts énergiques et prévoyants du Führer en vue d'épargner au peuple allemand la terreur de la guerre et les horreurs du bolchevisme, d'assurer l'ordre public, et de créer du travail pour les chômeurs. » Et pourtant, en 1903, dans son encyclique prophétique *E Supremi,* saint Pie X ne craignait-il pas que « le Fils de Perdition » ne se trouvât déjà sur la terre ? Peut-être est-ce d'ailleurs cette lucidité qui lui coûta la vie, en un temps où l'« Abomination de la Désolation » s'efforçait de régner sur le lieu saint... Que voulons-nous dire ? Simplement ceci : une société secrète infiltrée dans l'Église et toute dévouée au plan pangermaniste fit assassiner saint Pie X. Et nous ne l'affirmons pas gratuitement. Nous le prouvons.

La société en question avait nom *Sodalitium Pianum* — littéralement « Ligue de Pie » (saint Pie V) — mais on l'appela plus familièrement la « Sapinière », Son fondateur était un singulier prélat italien. Mgr Umberto Benigni (1862-1934), forte personnalité aux activités multiples, qui occupa de 1906 à 1911 le poste important de sous-secrétaire de la congrégation des Affaires ecclésiastiques extraordinaires, où Eugenio Pacelli lui succéda. Auteur prolifique, notamment d'une immense *Histoire sociale de l'Église.* Mgr Benigni fut l'un des plus fervents partisans ecclésiastiques de Mussolini, et son antisémitisme l'amena à disserter longuement sur les « crimes rituels » des Juifs... La Sapinière, officiellement, devait être un institut séculier dépendant du Saint-Siège et qui se proposait « d'appuyer énergiquement l'œuvre de Pie X, non seulement contre le Modernisme au sens strict, mais encore contre toutes ses manifestations dans tous les secteurs de la vie catholique ».

Vaste programme... qui aboutit à un fâcheux résultat, constaté par Mgr Irénée Mignot, archevêque d'Albi, qui écrivait en 1914 au cardinal Ferrata, secrétaire d'État de Benoît XV :

« Ces derniers temps s'était créé un peu partout dans les nations catholiques de l'Europe, en marge de la hiérarchie légitime, un pouvoir s'abritant sous l'égide de quelques personnalités, et qui prétendait imposer ses idées et ses volontés aux évêques, aux généraux d'ordres, au clergé régulier et séculier. Ce pouvoir, irresponsable, anonyme et occulte, disposait de deux moyens pour réduire ceux qui refusaient de s'incliner devant ses capricieuses exigences la presse et la délation. » (Cf. Émile Poulat. *Intégrisme et Catholicisme intégral,* éd. Casterman, 1969.) On verra hélas qu'il existait un troisième moyen encore plus radical, dont le cardinal Ferrata lui-même, le destinataire de cette lettre, devait être la victime...

La presse, c'était d'abord *la Correspondance de Rome,* dont Mgr Benigni était le grand artisan, mais qui devait en fait son existence et son inspiration au cardinal Merry del Val, le secrétaire d'État de Pie X, à qui ce dernier, modèle de sainte humilité, se fiait aveuglément, conscient qu'il était de ses carences en matière de grande politique. La francophobie de Merry del Val l'avait en effet amené à fonder un organe qui n'était ni officiel ni officieux, mais dont la rédaction, l'administration et l'imprimerie étaient au Vatican même, dans les bureaux du ministère... Il s'agissait de diffuser ses idées en dehors de la presse du Saint-Siège, qui se réduisait à trois

feuilles : *l'Osservatore Romano, l'Unita Cattolica* de Florence et la *Riscossa,* dans lesquelles il n'était pas facile de vider son cœur sans « se compromettre », selon la formule même du cardinal. C'était beaucoup plus aisé dans *la Corrispondenza Romana* qui allait devenir, donc, *la Correspondance de Rome,* en se définissant elle-même comme : « Une publication d'informations et de notes démonstratives, dont le genre tient le milieu entre le journal et l'agence de simples nouvelles. Elle n'est pas périodique, mais paraît presque quotidiennement, sans compter les suppléments extraordinaires. *La Correspondance de Rome* est publiée en langue française, elle publiera cependant, en d'autres langues et selon les cas, des notes et même des suppléments d'une importance spéciale. »

Si la *Correspondance* était publiée en français, c'était, comme n'eût pas manqué de le relever M. de La Palice, parce qu'elle était destinée à la France... Et il n'en est que plus intéressant de savoir que la susdite *Correspondance* se contentait de reprendre mot pour mot, en les faisant siennes, les informations qui lui venaient d'une source allemande, grâce à un contrat passé avec la *Central Auskunftsstelle der Katholischen Presse,* dont le centre télégraphiste était à Coblence. L'intermédiaire était l'abbé Brunner, un jeune prêtre bavarois. Ce qui amena le très modéré *Journal des Débats* à juger l'œuvre de *la Correspondance* comme « une vaste entreprise de diffamation nationale, non seulement contre l'Église de France et ses évêques, mais encore contre la nation française ». Quelques références prouveront que l'accusation n'était pas exagérée

10 juillet 1908 : *Byzance agonisante.* La France est tellement pervertie qu'on évoque à son sujet le Bas-Empire.

4 septembre 1908 : *Paris vieux Turc.* Nous sommes cette fois en plein Stamboul, et le prélat qui tient la plume avec une verve dévergondée se complaît dans les tableaux les plus scabreux.

— 25 novembre 1908 et 1er décembre 1908 : le gouvernement français est accusé d'avoir organisé un service international d'espionnage parmi les catholiques du monde entier, ce qui, on en conviendra, ne manquait pas d'un certain piquant !

Enfin, tout au long des années 1908 et 1909 abondent les excitations à la révolte et au mépris des lois républicaines. Les prélats rédacteurs s'appliquent à semer en France la division et la suspicion. En ces jours difficiles qui suivent la séparation de l'Église et de l'État (décembre 1905), les catholiques modérés, qui cherchent un terrain de conciliation et de paix religieuse, sont traités avec mépris de « soumissionnistes » et de « pacifistes » — injure inattendue dans un journal religieux. Les évêques et les prêtres qui veulent se cantonner à leur mission évangélique et pastorale sans s'occuper de politique sont appelés « traîtres », « vendus », « schismatiques », « francs-maçons déguisés ».

Seulement, c'était une mauvaise plaisanterie que de faire passer Mgr Benigni et le cardinal Merry del Val pour des catholiques zélés désireux de soutenir l'action de Pie X. En fait, ce dernier était prisonnier de la Curie, à qui le cardinal-vicaire avait fait conférer les quelques pouvoirs qui lui manquaient encore. Le secrétaire d'État était le maître absolu, le Pape se contentant de signer les décrets qu'il lui présentait. Car Pie X n'avait rien du dogmaticien étroit qu'on a voulu en faire, du Torquemada incapable de s'élever au-dessus des préjugés d'un campagnard tonsuré. C'était en

privé un esprit large et conciliant, fort libéral dans les questions théologiques, et qui renversait les subtilités des ergoteurs en leur opposant cet axiome : « La théologie est faite pour les hommes et non les hommes pour la théologie. » En outre, il est un point que l'on n'a pas assez relevé et qui pourrait être hautement significatif : Si de Clément XII à Léon XIII, l'Église n'a cessé de renouveler sa condamnation de la Maçonnerie, on n'en trouve, très curieusement, nulle trace sous le règne de Pie X ...

C'est peut-être aussi pourquoi le Pape finit par trouver fort pesante la sujétion où le tenait Merry del Val. Le jour de la mobilisation, en recevant des prêtres et des moines français appelés sous les drapeaux, il leur adressa ces paroles : « Je sais, mes enfants, que votre pays ne voulait pas la guerre et qu'il se lève, comme au temps de Jeanne d'Arc, pour défendre son territoire. » Une heure après. Merry del Val lui fit une scène des plus violentes, voulant imposer un démenti à la presse, que Pie X refusa. Il récidiva même le lendemain. Désormais, il était Pape. Pas pour longtemps hélas.

Il s'adjoignit la collaboration du cardinal Ferrata, celui-là même à qui Mgr Mignot, l'archevêque d'Albi, devait envoyer son mémoire sur les agissements de la Sapinière, et que le cardinal n'eut jamais l'occasion de lire... Trois jours avant sa mort. Pie X était dans sa chambre, assis devant une table de travail, le cardinal Ferrata à sa droite, dans un fauteuil, et ils délibéraient sous le regard d'un Christ en ivoire. Soudain. Merry del Val entre, selon son habitude, sans se faire annoncer. Aussitôt Ferrata se lève comme pour s'effacer, mais d'un geste impérieux. Pie X l'arrête et l'invite à reprendre sa place. Merry del Val pâlit et s'incline tout en murmurant : « Alors c'est moi qui dois me retirer. » Il dépose sur la table quelques papiers et sort. Pie X, impassible, n'a pas prononcé un mot au cours de cette scène très brève. Mais lorsque la porte fut refermée, il lança par deux fois son juron favori, qui scandalisait tant son entourage : « *Per Bacco !* » Et il accompagna cette exclamation d'un geste qui exprimait le soulagement et la satisfaction de quelqu'un qui vient de prendre une décision capitale.

Dans la nuit qui suivit la révocation *in petto* du secrétaire d'État. Pie X ne dormit pas. Il suffoquait. Le 19 août, la rumeur se répandit soudain que tout espoir était perdu. A 8 heures du soir, on annonça que l'agonie était commencée. Les médecins déclarèrent qu'on les avait appelés trop tard. A 1^{h}20, le Pape rendait le dernier soupir. Parmi les quelques paroles incohérentes qu'on avait pu recueillir, et où il était question de guerre et de paix, revenait nettement : « Trop tard, trop tard ! »

Celui en qui il avait mis sa confiance ne devait pas lui survivre longtemps. Le 20 octobre 1914, le nouveau secrétaire d'État — qui a refusé de résider au Vatican... — se fait servir dans son bureau une légère collation. Soudain pris de vomissements, il s'effondre, comme foudroyé. On s'empresse, Ferrata, qui a tout compris, déclare qu'il ne veut pas mourir au Vatican et demande qu'on le transporte à son hôtel. Quant aux six médecins réunis en consultation, ils refusent de rédiger un bulletin médical. De fait, celui qui fut publié ne porte pas de signature. Entouré de ses intimes, le cardinal Ferrata expira le 21 octobre, à l'âge de soixante-sept ans. On ne lui connaissait ni maladie ni infirmité. Le scandale fut tel qu'on ne put éviter d'ordonner une enquête, pour la forme. Elle conclut qu'un bocal avait été brisé à

l'office, ce qui expliquait « tout naturellement » la présence de verre pilé dans le sucrier dont le malheureux cardinal s'était servi... On n'alla pas plus loin ! Il fallut attendre 1921 pour qu'un autre cardinal. Donato Sbaretti, préfet de la Congrégation du Concile, s'inquiète de la « Sapinière », ce pseudo-« institut séculier » qui usait pour sa correspondance d'un code de plus de 400 mots, le Pape devenant Michel. Michaelis, ou encore la baronne Micheline. « Pourquoi, demanda le cardinal à Mgr Benigni, ce secret rigoureux même à l'égard des autorités ecclésiastiques ? » La longue réponse d'Umberto Benigni fut jugée si peu satisfaisante que, le 25 novembre 1921, on lui enjoignit de dissoudre le *Sodalitium Pianum,* ce qu'il fit le 8 décembre.

Mais la Sapinière avait bien travaillé pour le plan pangermaniste, et ainsi qu'on l'a vu. Rome n'allait apparemment pas se remettre de son travail de sape. Le *Widerchrist* et sa cour, dont on avait aplani les voies, pouvaient entrer en scène.

VIII

Le Dragon vert et la Femme écarlate

Depuis la fin de la Grande Guerre, les « sorciers à 25 marks » pullulaient en Allemagne, et à Berlin en particulier, aussi bien aux abords d'Unter-den-Linden que dans les faubourgs lépreux de Moabit. Le plus notoire des « mages » en vue était un moine tibétain (l'un de ceux évoqués par Jean Parvulesco ?) qu'un reporter de la *Berliner Zeitung* avait surnommé à la suite d'une interview retentissante, « Der Mensch mit den grünen Handschuen », autrement dit l'Homme aux gants verts. Il avait prédit à plusieurs reprises, avec une exactitude stupéfiante, le nombre de députés que les nazis enverraient au Reichstag. L'agent secret français qui signait « Teddy Legrand » et mourut (lui aussi !) empoisonné, a rapporté dans *les Sept Têtes du Dragon Vert* (éd. Berger-Levrault, 1933), sa visite au Mage, en compagnie d'un de ses collègues de l'Intelligence Service.

Précisons, pour expliquer la forme quelque peu romancée du passage que nous allons citer, que Berger-Levrault éditait des ouvrages de l'armée et que, comme le rappelle Élisabeth Antebi *(Ave Lucifer,* éd. Calmann-Lévy, 1970), en 1933, les services secrets, effrayés par la montée du péril nazi, firent récrire par des spécialistes certains dossiers « brûlants », afin de leur donner une forme littéraire facilitant leur divulgation. Ajoutons d'ailleurs que cette pratique n'a peut-être pas disparu... Mais écoutons « Teddy Legrand » :

« Le salon d'attente tout ouaté, tout capitonné de soieries, de l'espèce de petit hôtel particulier, en cette impasse où mouraient les bruits de Berlin, contenait d'authentiques merveilles.

« Les bas-reliefs noir et or de la deuxième dynastie Han — représentant les enlacements successifs de Nieu-Kouai et de Fou-Hi, ... les avatars fort singuliers de Houang-Ti, ... le cortège du Tigre blanc, rendant visite à Lao Tseu, ... les bronzes de l'époque des Wei, ... les porcelaines du règne de Wou, n'eussent point déparé les trésors de la collection Segalen.

« Le parfum âcre et doux, sucré, de tubéreuses, qui régnait, la lumière de grotte ou de temple, contribuèrent, très vite, à nous mettre, en quelque sorte, hors du temps ; hors de notre monde occidental.

Il me sembla que, peu à peu, ma volonté se diluait, se dissolvait (...).

« Il me fallut toute l'énergie dont j'étais capable pour tenir, pour résister à cette emprise sournoise, insidieuse, déprimante (...).

« L'apparition du majordome asiatique, qui, sans un mot, nous tendait un plateau d'argent, afin d'y recevoir nos cartes, acheva de me galvaniser.

« Et je souris de l'effarement qui parut sur sa face camuse (...) lorsque, sur son plateau tendu, nous jetâmes, en guise de cartes, nos *theu-threngs* aux cent dix rondelles !

[Il s'agissait de chapelets tibétains constitués ordinairement d'une enfilade de cent huit rondelles plates, découpées chacune dans un crâne humain différent. Le chapelet en usage dans la confrérie à laquelle appartenait l'Homme aux gants verts, de même, on le verra, qu'Hanussen et Trebitsch-Lincoln entre autres, en comprenait cent dix, assimilées aux « cent dix clés du Royaume secret d'Agartthi ».]

« L'attente ne fut, d'ailleurs, pas longue... Le temps qu'il fallait, au plus juste, à un homme vif et entraîné pour compter les fragments de crâne et s'assurer, à deux reprises, de leur nombre inusité !

D'un pas tranquille nous suivîmes le domestique sous une voûte, gravîmes cinq marches, puis cinq encore.

« Une tenture se souleva.

« Nous étions, enfin, en présence d'un de ceux que nous recherchions, avec l'acharnement que l'on sait, depuis un peu plus de six mois ! (...)

« Non, le Bouddha Vivant d'Ourga ne peut avoir une attitude plus hiératique, plus majestueuse, ... regard plus cruel, plus perçant et plus astucieux à la fois que l'espèce d'idole que nous vîmes, assise sur une sorte de trône, au fond d'une niche surélevée.

« Dans la pénombre, ses ornements sacerdotaux lançaient des feux et scintillaient comme une «châsse», « Mais je ne vis, dans cet ensemble, tout d'abord, qu'un détail, un seul, les gants verts, montant jusqu'aux coudes, et phosphorescents, d'une clarté semblable à celle des lucioles.

L»`Homme aux gants verts» devait avoir — au prix de quel prodigieux, de quel pénible entraînement — conquis une absolue maîtrise sur le moindre de ses réflexes.

Quand il nous parla, pas un muscle de son visage ne frémit, ses lèvres ne s'entrouvrirent même point.

J'eus l'impression désagréable qu'une voix humaine sortait de l'intérieur d'une statue peinte.

« Et les yeux d'émail, immobiles, ne s'étaient même pas abaissés. Ils regardaient toujours au loin.

Les paroles, pourtant, furent nettes et prononcées, on peut m'en croire, en excellent anglais d'Oxford.

« Quoique vous ne soyez. Messieurs, ni l'un ni l'autre de ma race, la main verte

vous est tendue, puisque vous apportez les clefs qui ouvrent les cent dix serrures du Royaume secret d'Agartthi, (...)

Ainsi, nous étions bien en face d'un de ceux dont l'action occulte entraîne l'Europe vers le chaos. En face d'un de ces fameux *Verts,* dont nous affirmons l'existence ; En dépit des plaisanteries incrédules de ceux qui dirigent officiellement les nations.

« Il nous restait à soutenir le rôle écrasant, formidable, dont nous venions de nous charger, sous le prétexte de négocier une entente entre la Grande Banque anglo-saxonne — cet ensemble d'intérêts complexes qu'on désigne d'un mot symbolique : la « City » — et ceux qui avaient animé ou bien supprimé, tour à tour, l'archiduc François-Ferdinand, le fameux staretz Raspoutine, le dernier tsar Nicolas II, l'Israélite Rathenau, le patriarche œcuménique Basil III, le général Koutiépoff, le financier Ivar Kreuger... combien d'autres, de moindre importance. »

Ces lignes prophétiques de « Teddy Legrand » (rappelons que ces souvenirs furent publiés en 1933) ne pèchent que par leur incertitude, quant à la véritable identité de l'organisation à laquelle appartenait l'a Homme aux gants verts », Et le plus curieux, comme nous l'avons vu, est que la *véritable* confrérie à l'œuvre derrière ces ténébreux mystères — et qui « actionnait » une quantité de filiales plus ou moins subalternes — avait pourtant été explicitement dénoncée par Walther Rathenau, durant sa courte agonie, après l'attentat perpétré contre lui : « **Les soixante-douze qui mènent le monde...** » Phrase inachevée que les amateurs de complot ressassent sans comprendre sa signification réelle. Car enfin, pourquoi précisément 72 ? Rathenau aurait pu parler d'une oligarchie, d'un groupe, de tout ce que l'on voudra. Mais *72...* Pas un de plus, pas un de moins !

« Il est, quand même, assez curieux — écrivait Teddy Legrand, qui «brûlait» — que ce nombre de 72 revienne à chaque instant... sitôt qu'il s'agit de ces fameux Verts. « ...Réalité ou bien symbole ?

« (...) N'est-il pas, pourtant, significatif que ce nombre joue un rôle fort important en occultisme et en Kabbale et qu'il accompagne dans la Bible les idées de destruction, de domination absolue ? »

Nous sommes le premier, avons-nous la faiblesse de penser, à avoir révélé quelle réalité se dissimulait derrière ce vocable des « 72 » — le nombre légendaire des compagnons du dieu Seth. Le fait que nous en ayons développé, dans *Seth, le dieu maudit,* la justification métaphysique, ne nous empêchera pas, ici, de mettre en lumière l'aspect terrible et destructeur des mystères séthiens dans le domaine temporel. Et cette apparente contradiction n'étonnera que ceux qui ignorent ou négligent la théorie traditionnelle de l'ambivalence des symboles. Il s'agira donc ici, en somme, de *l'ombre* de Seth, de son « double de ténèbres ».

Comme l'a fort justement écrit Jean Parvulesco dans *la Spirale prophétique :* « Chaque fois qu'un Ordre Secret apparaît (...) ou se donne à soupçonner comme le centre de gravité de la marche de l'histoire, celle-ci s'entrouvre à l'irrationalité active, au jour approfondi de la vision exclusivement métahistorique dont relève l'intelligence de sociétés d'influence qui en prédéterminent le cours. Cela n'empêchera pourtant pas que l'Ordre Secret par l'intermédiaire duquel le concept de métahistoire parviendrait à s'investir dans le développement visible de l'histoire mondiale, et à y intervenir en tant que Présence Réelle, en tant que substantification

ou, si l'on veut, en tant qu'incarnation à chaque fois renouvelée, se dût de subir lui-même la loi fondamentale du devenir intérieur de la vie, qui est la loi du *dédoublement antagoniste de soi* [c'est nous qui soulignons] et du dépassement final de cet antagonisme par le troisième terme impérial et assomptionnel qui en assure la continuité. »

Nous reviendrons bien sûr tout à l'heure sur cette ombre portée de la confrérie séthienne, mais disons sans plus attendre que les 72 qui la représentaient inspirèrent tous ceux qui, dans la coulisse, jouèrent véritablement un rôle dans l'ascension d'Hitler. A commencer par Hanussen, autre mage en renom.

C'est le célèbre écrivain fantastique Hanns Einz Ewers — appartenant à la frange « occultisante » des milieux nationaux-socialistes — qui présenta Hanussen à Hitler. L'auteur de *Mandragore* (traduit aux éditions Christian Bourgois) ignorait encore que par la grâce de son « protégé », la réalité allait dépasser *cette* fiction... Il est vrai qu'il avait écrit : « Les rêves sont la seule réalité »... Quoi qu'il en soit. Hanussen, dont la rumeur voulait qu'il fût juif, fils d'un gardien de synagogue et descendant d'un maître du Hassidisme, fit fortune à Berlin. Il est vrai qu'en dehors d'Ewers, il s'honorait de l'amitié du comte Helldorf, préfet de police de Potsdam et chef des sections d'assaut de la capitale allemande. Ainsi put-il aménager, au 16, Lietzenburgerstrasse, un somptueux « Palais de l'Occultisme ». Et c'est en y pendant la crémaillère, le soir du 26 février 1933, qu'il se livra — devant plusieurs chefs des S.A., parait lesquels Helldorf, et la haute société berlinoise — à une très troublante « prophétie ». Faisant étalage comme à l'accoutumée, devant ses invités, de ses pouvoirs supranormaux, il tomba dans un état second et décrivit très exactement l'incendie qui allait en effet ravager le Reichstag dans la nuit du 27 au 28 février. Avait-il été trop loin ? Le 7 avril 1933, on devait découvrir son corps criblé de balles dans un hangar, sur la route menant de Baruth à Neuhof.

Le mystère demeure, quant à son identité véritable, *mais* il faut tenir compte du témoignage, passé relativement inaperçu, de l'astrologue Wilhelm T. Wulff, de Hambourg, qui devait jouer un certain rôle à la fin de la Deuxième Guerre. René Alleau rapporte en effet qu'il fut utilisé par Schallenberg, le chef du service secret allemand, afin de conseiller à Himmler de jouer sa propre carte. Voici en tout cas ce qu'il disait de notre mage :

« Eric Jan Hanussen, qui s'appelait en réalité Hermann Steinschneider, ne s'était pas encore fait une réputation de voyant. Avec son père, il s'occupait de l'ouverture des sépultures militaires pour ramener en Allemagne les restes des soldats tués à l'ennemi. C'est en exerçant cette activité que Steinschneider découvrit son pseudonyme ; il prit le nom d'Eric Jan Hanussen sur la croix de bois de la tombe d'un soldat. » (Cf. Élisabeth Antebi, *op. cit.)*

C'est auprès de ce ténébreux personnage qu'Hitler, en proie à une phase dépressive, chercha secours en décembre 1932, Erik-Jan Hanussen dressa un horoscope qui concluait au succès pour un avenir proche, mais évoquait quelques obstacles préalables. Il confia au futur Führer qu'une seule chose était en mesure d'écarter ces obstacles : une mandragore trouvée dans la cour d'un boucher de la ville natale d'Hitler, à la clarté de la pleine lune... Il se proposa lui-même pour cette ahurissante mission, qui nous ramenait en plein Moyen Age, et revint à

l'Obersalzberg le 1er janvier 1933 en possession du précieux talisman — dont nul ne sut au juste d'où il l'avait tiré... Après avoir effectué les rites requis, il présenta la mandragore à Hitler, accompagnée d'une prédiction en vers annonçant que son élévation au pouvoir commencerait le 30 janvier :

« Le chemin qui mène au but reste bloqué.
Les aides nécessaires n'étant pas réunies encore ;
Mais *dans trois jours* — de trois pays.
Grâce à la banque, tout changera !
Alors, l'avant-dernier jour du mois.
Vous toucherez au but et à un tournant !
Nul aigle ne vous pouvait transporter ;
Les termites devaient vous frayer la voie !
Au sol tombe ce qui était pourri, flétri.
Déjà craquent les poutres ! »

Cette prophétie exalta son « destinataire » — qui venait justement d'accepter une invitation à rencontrer en secret *chez un banquier, trois jours plus tard,* avec l'ex-chancelier von Papen, le baron Kurt von Schröder, l'un des grands hommes d'affaires qui avaient présenté une pétition à Hindenburg pour faire nommer Hitler chancelier.

Le soir même de ce 1er janvier où Hanussen lui avait dévoilé son destin. Hitler assistait à Munich à une représentation des *Maîtres Chanteurs.* Il signa le « livre d'or » en ajoutant à dessein la date, puis, levant les yeux vers un de ses fidèles. Ernst Hanfstaengl, il lui annonça avec une exaltation contenue : « Cette année sera la nôtre. Je vous le garantis par écrit. » (Cf. Ernst Hanfstaengl. *The Missing Years.* Londres. Eyre et Spottiswoode, 1957.)

Mais il y eut aussi, à l'origine de l'hitlérisme, un personnage beaucoup plus puissant et inquiétant encore qu'Hanussen : le Hongrois Trebitsch-Lincoln, né à Paks, au bord du Danube, en 1879.

Nous ne pouvons ici éluder une délicate question : Les témoins et les historiens, nous l'avons dit, se sont interrogés sur l'identité réelle d'Hanussen, et beaucoup ont envisagé qu'il pût être juif. Pour Trebitsch-Lincoln, il s'agit d'une certitude. Par quelle aberration a-t-il ou ont-ils joué un rôle non négligeable dans l'ascension d'Hitler ? Nous nous contenterons à cet égard de citer un passage de René Guénon qui nous semble particulièrement suggestif. (Cf. *Études sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage,* éd. Traditionnelles, t. 1), Rendant compte d'un livre de Léon de Poncins, il écrivait en effet en 1936 : « Il y aurait du reste, pensons-nous, une étude bien curieuse à faire sur les raisons pour lesquelles le Juif, quand il est infidèle à sa tradition, devient plus facilement qu'un autre l'instrument des «influences» qui président à la déviation moderne ; ce serait là, en quelque sorte, l'envers de la «mission des Juifs», et cela pourrait peut-être mener assez loin... » Il s'agirait en somme d'une nouvelle application de l'adage latin : *Corruptio optimi pessima.*

Cette utilisation de quelques renégats par les forces des ténèbres permit d'ailleurs certaines manifestations de délire interprétatif. Ainsi. Julius Evola, dans *Les hommes au milieu des ruines* (Guy Trédaniel-Pardès, 1984) cite un « curieux opuscule publié quasi clandestinement en 1937 » et qui lui tomba entre les mains, à Paris :

La dernière perfidie de la race perfide : Hitler instrument d'Israël. On y lisait que « les véritables "Sages de Sion" occultes étaient en train de se servir de l'antisémite Hitler pour déclencher un bouleversement mondial, qui, par ses conséquences, devait favoriser leur ultime but en portant le coup de grâce aux derniers vestiges des valeurs de la personnalité et de la liberté. »

Pour en revenir à Trebitsch-Lincoln. René Guénon le tenait très explicitement pour un agent de la Contre-Initiation — dont les centres sont constitués par les « tours du diable » évoquées tout à l'heure, et qui incarne, pour notre monde, cette force centrifuge par quoi toutes choses s'éloignent progressivement de leur Principe, jusqu'au « plus bas de l'abîme »...

Nous sommes en mars 1920 le putsch nationaliste de Kapp, à Berlin, auquel Trebitsch a activement participé en qualité de « ministre de la Propagande », vient d'échouer. Les vaincus ont échappé à la police et se réunissent le soir dans l'appartement du capitaine Rœhm, qui rentre d'un voyage en Amérique du Sud. Le but de la réunion : faire la critique du putsch, étudier la situation, préparer l'avenir. Ludendorff — dont Trebitsch est le conseiller officieux — doit être présent. Hitler aussi. Quand ce dernier entre, les chefs des partis nationaux entourent Trebitsch-Lincoln, qui pérore avec une extrême volubilité. Que dit-il ?

« L'avenir de l'Allemagne est à l'est. L'Allemagne est la grande puissance orientale de demain, le cerveau d'un immense continent qui souffre, (...) Le diktat de Versailles ne peut rien contre les politiques intérieures. Chaque pays dispose de lui-même. La Russie restaurée, revenue à l'ordre, sera notre alliée. Pouvoir entre nos mains à Berlin, pouvoir entre nos mains par influence à Moscou, pouvoir entre nos mains à Vienne par une occupation brusquée, tel doit être notre but. L'Angleterre ne peut faire la guerre à la moitié du continent. La Russie nous ouvrira les portes de la Chine et de l'Extrême-Orient où un immense marché s'ouvrira à nos industries nationales. De plus, ces territoires constitueront pour nous une réserve d'hommes inépuisable qui nous permettra de contrebalancer le poids des armées coloniale de l'Angleterre et de la France.

Au premier signal, à la première preuve éclatante de notre vitalité, de la renaissance de notre force, 7 millions d'Autrichiens et 4 millions d'Allemands en Tchécoslovaquie se joindront à nous. Que craignez-vous ? Les petits pays danubiens ont trop de soucis intérieurs et sont composés de trop de minorités pour oser nous braver. Quant à l'Italie, elle pourra être facilement satisfaite si nous lui promettons certaines provinces de la Yougoslavie et de la France, (...) Rien ne peut entraver l'ascension de la plus grande Allemagne, protectrice des peuples ; Rien ne peut arrêter le destin de la culture allemande, pas même la défaite par les armes, pas même l'infâme traité de Versailles. La voie glorieuse du Reich n'est plus vers Bagdad (...) ; Elle passe par Vienne. Moscou. Pékin. » (Cf. Imré Gyomaï. *Trebitsch-Lincoln, le plus grand aventurier du siècle.* Les Éditions de France, 1939.)

Tout comme son ami Haushofer. Trebitsch, « éminent représentant des 72 ou des « Verts », n'ignorait rien du plan pangermaniste, dont il soulignait ainsi les modifications conjoncturelles, (Il se pourrait bien d'ailleurs, disons-le en passant, que Bagdad, représentant en l'occurrence un certain monde arabe, ait retrouvé tout son intérêt aux yeux des concepteurs du « plan de 1945 », Le testament d'Hitler le

laissait déjà prévoir.)

Adolf Hitler, dont les témoins rapportent qu'il serra chaleureusement la main de l'émigré hongrois, devait faire son profit des grands axes géopolitiques déterminés par Trebitsch. Quant à ce dernier, il faut savoir qu'en dehors bien sûr de son rattachement « majeur » à la lignée des 72 (nous allons y revenir abondamment), il fut initié au Tibet en juin 1930. Il devint ainsi le vénérable Chao Kung, après l'ultime épreuve du feu : Un moine allume sur le crâne du récipiendaire 12 bougies de résine qui brûleront jusqu'au bout, creusant 12 plaies dans la chair de Trebitsch sans lui arracher une plainte... Son prestige est considérable et, en Chine, il lui arrive de haranguer en ces termes les foules de Shanghai :

« Mes mains répandront le pain de la vie et mon âme, aussi légère que la buée, monte vers le Solitaire. Mais le règne du Nirvana approche. Gautama s'est enfin ému au spectacle des misères endurées par ses enfants. Moi. Chao Kung, je viens vous annoncer le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'Humanité. Trop longtemps, les parias ont subi l'horrible contrainte, 500 millions de fidèles doivent agir en vue d'un seul et même dessein : Rejeter les Anglais à la mer ! »

Mais c'est surtout dans le Japon qu'il place ses espérances : Il joue un rôle discret niais non négligeable dans la formation du Mandchoukouo et dans le déclenchement de la guerre sino-japonaise, car il est convaincu qu'il est préférable pour la Chine de devenir une colonie japonaise plutôt que de rester aux mains des Européens, des Anglais surtout. D'ailleurs, en 1938, dès la prise de Tien-Tsin par les Japonais. Trebitsch publia deux manifestes retentissants. L'un était adressé au peuple chinois à qui il conseillait, au nom de Bouddha, de conclure une alliance défensive avec le Japon, pour secouer le joug des Européens ; L'autre était écrit sous forme d'une lettre ouverte au maréchal Tchang Kaï-chek, qu'il accusait d'avoir trahi la civilisation et la « suprématie morale asiatique, en acceptant l'aide des Européens et en combattant les Japonais, seuls amis véritables de la Chine...

« Dans tous les cas », écrivait Imré Gyomaï (op. rit.) avant la Seconde Guerre mondiale, « un fait ressort clairement de toute l'activité de Trebitsch-Lincoln : C'est que par hasard ou autrement, lorsque l'ex-député a choisi un point quelconque du globe, comme terrain d'opération, sa présence coïncide toujours avec l'approche de graves événements dans le pays ou sur le continent où il se trouve. En 1914, il parcourt les points les plus névralgiques de l'Europe ; En 1920, il va en Allemagne, assiste ensuite aux premières guerres de Chine, revient en Europe pour le putsch Hitler, rentre en Asie pour la guerre du Mandchoukouo et assiste encore aux préparatifs de celle de 1937. » En 1939, il prophétise en ces termes, dans une brochure rédigée en français, en allemand et en anglais : « Le Roi du Monde, qui vit au Tibet, déclenchera contre vous, sans préjugé, prédilection ou faveur quelconque, des forces et des puissances dont l'existence même vous est inconnue et contre lesquelles vous serez sans recours... Les chefs d'État ne sont que des êtres humains, donc sujets à toutes les imperfections de la nature. Seuls les maîtres suprêmes bouddhistes, par leur connaissance infinie et illimitée des secrets de la nature, par leur aptitude à utiliser certains pouvoirs, échappent à ces limitations et peuvent décider du sort de la terre... »

On ne s'en intéressera que plus au séjour que fit Trebitsch en 1929 à la célèbre

« Villa Bleue » de Nice, rendez-vous de tous les occultistes et pêcheurs de lune de France et d'Europe, accueillis par une richissime Suédoise, la comtesse P... On y retrouvait de « grands adeptes » qui ne vivaient pas seulement aux crochets de son compte en banque, s'il est permis de s'exprimer ainsi, mais qui émargeaient également aux fonds secrets de dix pays, les servant ou les trahissant, tour à tour, suivant leurs lubies ou leur intérêt immédiat.

Parmi ces fantoches, un individu de grande envergure se détachait : Trebitsch. Au cours du séjour de six mois qu'il fit chez la comtesse P.... il édifia ou stupéfia le cercle habituel, par l'étalage de ses dons magnétiques extraordinaires. L'un de nos amis — d'ailleurs bouddhiste — qui a connu Trebitsch, nous a raconté que ce dernier était capable de faire changer d'avis le contradicteur le plus obstiné, simplement en le fixant de son regard inquiétant, (Ce don ne rappelle-t-il pas étrangement le pouvoir qu'avait Hitler de « retourner » sans mot dire une assemblée hostile ?...)

Trebitsch avait nom à l'époque Dordji-Den et affirmait avoir reçu l'initiation lamaïque supérieure au monastère de Séra, à proximité de Lhassa. Ce qui, compte tenu de ce que nous savons déjà, laisse entendre qu'il avait reçu *deux* initiations au Tibet. Quoi qu'il en soit, il affichait le pieux désir de fonder un temple bouddhiste dans les Alpes et se répandait en propos et aphorismes d'une haute spiritualité... On comprend combien un tel « agent d'influence » (disparu en octobre 1943 dans des circonstances aussi mystérieuses que Sebottendorf) pouvait être précieux à Hitler, au début de sa mission, de sa quête inversée du Graal.

De même que le Mahdi islamique, nous l'avons dit, n'est pas le « Guide » (...le Führer) comme on le croit communément, mais le « Bien Dirigé », de même cette évidente préfiguration de l'Antéchrist qui eut nom Adolf Hitler n'était pas un mage dictant les règles du jeu occulte, mais avant tout un instrument. Tout démontre qu'il n'était qu'un pion sur l'« échiquier des forces de l'ombre », comme l'a si bien dit l'historien américain Michael Edwards dans son *Dark Side of History*. Et ceci, encore, est dans l'ordre... ou dans le désordre des choses. Guénon n'a-t-il pas écrit dans un livre prophétique, *le Règne de la Quantité et les Signes des Temps*, que l'Antéchrist serait le plus illusionné de tous les êtres. Comment donc son précurseur pourrait-il être autre chose qu'un pion ? Encore fallait-il que son individualité fût particulièrement adéquate à sa fonction. Et il convient ici de scruter le milieu où naquit Hitler.

Le futur Führer du IIIe Reich vit le jour dans une petite ville autrichienne proche de la frontière bavaroise : Braunau-sur-Inn, dont la plupart des historiens ont négligé une caractéristique essentielle : Cette insignifiante localité a en effet la réputation justifiée d'être par excellence la ville des médiums, des voyants en tous genres et des occultistes. Louable exception à la règle évoquée à l'instant. Joachim Fest ne s'y est pas trompé : « Braunau, ville magique, a été vouée de toute éternité à engendrer un jour, cette incarnation moderne de Satan que fut Hitler. » C'est à Braunau que naquit Mme Stokhammes, qui, au début du siècle, fut le plus célèbre médium de Vienne et dont le renom s'étendit à toute l'Europe jusqu'à ce qu'elle épouse, en 1920, le prince Joachim de Prusse. C'est à Braunau que le grand métapsychiste des années 1890-1910, le baron de Schrenk-Nozing, recrutait tous les sujets *psi* qu'il étudiait, et dont l'un, en particulier, dérouta la science de l'époque par ses extraordinaires

pouvoirs. Il fut d'ailleurs testé longuement à Paris par le docteur Eugène Osty, l'un des premiers parapsychologues que l'on puisse qualifier de « scientifique ». Or, non seulement ce Willy Schneider naquit dans la même localité qu'Adolf Hitler, mais il eut la même nourrice !

On n'en finirait pas de relever d'étranges phénomènes dans ce petit coin de Bavière autrichienne. Et cela depuis que l'on en tient chronique, c'est-à-dire depuis sept à huit siècles. Alors, comment ne pas suggérer, s'agissant d'Hitler, l'hypothèse selon laquelle Braunau serait un catalyseur de forces psycho-telluriques, rendant les « indigènes » particulièrement aptes à en devenir les réceptacles, les véhicules, et à servir de vecteur à l'utilisation systématique de ces forces sur une grande échelle. Souvenons-nous de l'intuition de D. de Rougemont : « Il fut le lieu de passage des forces de l'histoire, le catalyseur de ces forces qui se sont déjà dressées devant vous (...). »

C'est peut-être aussi ce qui explique une autre forme de « passivité » chez Hitler. Que voulons-nous dire ? Selon Gregor Strasser, il répandait autour de lui une atmosphère de sexualité malsaine. De fait, comme l'ont bien compris Otto Strasser. Konrad Heiden (cf. *Der Führer*) et le docteur Walter-Johannes Stein. Hitler était masochiste, (On lira à ce sujet le livre décisif de David Lewis. *La vie secrète d'Adolf Hitler*, éd. Pygmalion, 1979.) Ce tyran brutal en politique « avait besoin d'être l'esclave de la femme qu'il aimait, penchant que l'on trouve fréquemment chez ce genre d'homme, s'il faut en croire les sexologues ». (Cf. William L. Shirer [*op. cit.*].)

Cet anti-Parsifal, au lieu de voir dans la femme, comme les chevaliers du Graal, tin symbole de la Queste et une hypostase de la Sagesse destinée à exalter l'homme intérieur par *l'incendium Amoris*, avait perverti le sens de l'amour chevaleresque. Il obligeait la femme, non plus salvatrice mais dominatrice, à trahir sa vocation en régnant sur la fange de son âme ténébreuse, et ce faisant, à participer à cet abaissement, ou plutôt à cette quête inversée dans les abîmes sans fond d'où montait le souffle infernal qui l'inspirait.

Reines dérisoires que ces prostituées gainées de cuir, le fouet à la main, dont il réclamait les services... et les sévices pour quelques hellers. Quant à sa nièce Geli Raubal, comme l'écrit Trevor Ravenscroft (*op. cit.*) : « D'un côté il la tyrannisait, et allait même jusqu'à lui interdire de parler à qui que ce fût ; D'un autre, il n'aspirait qu'à être son esclave au cours de leurs jeux amoureux, la suppliant de le maltraiter physiquement et d'user de lui à sa guise. Une fois [c'était en 1929], il fut même assez imprudent pour écrire une lettre dans ce sens, lettre qui par la suite circula dans diverses mains et qui apporta une fin affreuse à ceux qui eurent le malheur de la lire. »

Cette tendance existait depuis toujours chez Hitler, comme en témoigne ce poème (cf. Toland, *op. cit.*) qu'il écrivit sur un livre d'or, alors qu'il avait à peine seize ans et qu'il visitait une ville proche de Steyr, en Autriche. (Quatre mots sont indéchiffrables.)

« 1. Là, les gens assis en plein vent
Consomment du vin et de la bière
Mangent et boivent bruyamment
( ) puis s'en vont à quatre pattes.
2. Là, ils grimpent de hautes montagnes
( ) le visage fier
Font la culbute
Et ne peuvent trouver leur équilibre.
3. Puis, tout tristes, ils rentrent chez eux
Alors sont oubliées les heures
Alors arrive ( ) sa femme (pauvre ?) homme
Qui le guérit à coups de bâton. »

Surtout, ces vers étaient illustrés « d'un croquis représentant un petit bonhomme battu avec un gros gourdin par une femme aux seins énormes. Dessin et poème sont remarquables pour un adolescent de seize ans à peine ; Non moins remarquable qu'il ait pu faire une aussi bizarre inscription dans un livre d'or.

Beaucoup plus tard, en 1923, Hitler, de passage au Luna Park de Berlin, tint à voir plusieurs matches de boxe féminine, en déclarant — chose assez extraordinaire de sa part et ô combien révélatrice — que « cela valait mieux que les duels au sabre qui ont lieu en Allemagne » (Hanfstaengl, *op. cit.).*

Comme rien n'est laissé au hasard, dans le drame cosmico-humain qui se déroule sous nos yeux, le masochisme d'Hitler — bien au-delà d'une simple curiosité « psychologique » — répondait à une obscure nécessité métaphysique : C'est que la caverne agartthique où réside l'archétype du « Roi du Monde » ou du « Prince de ce Monde » est essentiellement régie par le principe féminin, comme l'a bien vu Bulwer-Lytton dans *La race qui nous exterminera.* L'importance du rôle eschatologique de la femme y est traduite d'une façon pittoresque... et qui, peut-être, enflamma l'imagination d'Hitler : « Les Gy-ei [les femmes du royaume souterrain] sont supérieures aux Ana [les hommes] en force physique (...), Par-dessus tout, les Gy-ei ont un pouvoir plus prompt et plus énergique sur ce fluide ou agent mystérieux [le vril] qui contient un si puissant élément de destruction (...). » (Comme le rapporta le docteur Willy Ley, spécialiste des fusées, après sa fuite en 1933, Haushofer appartint, à Berlin, à une « Société du Vril » dont l'idée était née très précisément du roman de Bulwer-Lytton.)

Par une inversion symbolique assez frappante, alors qu'Eve tut tirée d'une côte d'Adam endormi, aux origines de la Création, c'est la « Femme Écarlate » évoquée dans l'Apocalypse qui éveillera le Roi qui dort « comme en un sépulcre » en attendant l'Heure. Alors qu'elle était au début du cycle dans un rapport de sujétion à son égard, c'est elle, selon la loi de l'analogie inverse, qui le dominera à la fin de ce même cycle. C'est pourquoi la Femme Écarlate est représentée chevauchant, dominant la Bête de la Terre, c'est-à-dire, selon le symbolisme hindou, le Mahachoan, le Seigneur du Feu (souterrain) de la Création. En effet, la Femme Écarlate, qui est encore la Bête — à *sept têtes* — qui monte de la Mer, la « Grande Prostituée qui est assise sur les grandes eaux » (Apoc. 17, I), est le personnage clef de l'Apocalypse. La Bête de la Terre qui se manifeste après elle et s'identifie au « Faux Prophète », c'est-à-dire à

l'Antéchrist, lui est explicitement subordonnée, on vient de le voir, et son rôle est de susciter l'adoration à son égard.

Il n'est pas sans intérêt de noter à ce propos, qu'Astarté. Ishtar — que les Babyloniens appelaient « la Prostituée » — Atergatis ou Derceto, sont autant de spécifications de la Femme Écarlate. Or Ishtar, comme Esther en hébreu, signifie « lotus » et aussi « lis » — ce qui les relie directement à la « Dame du Lotus », la Kouan-Yn extrême-orientale, qui est d'ailleurs également la « Déesse du fond des mers », Nous ajouterons que, en hébreu. Esther (Ishtar) a pour nombre 661, et, si l'on fait précéder son nom de la lettre *he,* signe de l'article défini, dont la valeur est 5, on obtient 666... Ce qui tendrait à prouver que le 666 apocalyptique n'est pas un nombre d'homme, comme le prétend saint Jean, mais un nombre de femme !

Ce contexte symbolique permet de mieux apprécier le discernement de Rauschning lorsqu'il écrit : « Au lieu de voir un homme [Hitler] émerger peu à peu de l'obscurité de la jeunesse, et se libérer de ses impuretés dans une course ascendante, nous assistions au développement d'un être possédé — proie rêvée pour les Puissances des Ténèbres... » On ne s'étonnera donc pas que la femme qui satisfit sans doute le plus pleinement sa perversion fût, selon David Lewis *(op. cit.),* une « religieuse bien bâtie, sœur Pia [Éléonora Bauer], qui avait renoncé à sa vocation après l'avoir entendu parler dans une réunion et s'était éprise de lui. » Sous les coups administrés avec ardeur par les bras robustes de cette amazone de vingt-cinq ans. Hitler connut sans doute certains des moments les plus délicieusement cruels et humiliants de toute son existence. (...) Plusieurs fois, elle porta son habit de religieuse pendant qu'elle le frappait, ce qui semble avoir provoqué chez lui une prodigieuse excitation, »

Tel était, en son intimité, l'instrument des « 72 »...

IX

Les « Soixante-Douze »

Depuis la révélation de Rathenau — le ministre allemand des Affaires étrangères assassiné en 1922 — les mystérieux « 72 » censés diriger le monde ont tenu en échec la sagacité des commentateurs.

Mais précisément, puisque c'est de la bouche de Walther Rathenau que sortit la vérité, disons de lui ce qu'il convient de savoir. C'est grâce à sa compagne, l'Autrichienne Irma Staub (née en effet à Vienne et non pas à Potsdam comme beaucoup l'ont affirmé) que nous connaissons ceux qui armèrent ses assassins. Irma Staub avait été un redoutable agent secret pendant la Première Guerre mondiale, et ses exploits lui avaient valu le surnom de « Fräulein Doktor », Elle était devenue, sur ordre du Kaiser, la maîtresse du Juif Walther Rathenau, en septembre 1918.

Mais au contact de ce « grand monsieur », dirigeant de l'un des plus importants trusts allemands — la Société Générale d'Électricité — et dont l'influence était prépondérante en Allemagne à la fin des hostilités, l'espionne de Guillaume avait rapidement fait place à la collaboratrice ardente, passionnée, fanatique de l'œuvre entreprise par le fils du petit courtier Ephraïm, alias Émile Rathenow, sorti des ghettos polonais. Cette œuvre, l'opinion publique ne l'a pas soupçonnée, et ceux-là mêmes qui en furent informés ou la devinèrent, se méprirent généralement sur ses objectifs.

En bref, selon Irma Staub, Walther Rathenau — fixé sur les causes secrètes et profondes de l'immense malaise mondial — s'était voué au redressement économique de l'Europe, à une tâche d'apaisement, de reconstruction, susceptible d'éviter d'autres catastrophes. Immédiatement après l'armistice, il avait pris la direction du très petit groupe clairvoyant qui s'opposait à l'action des 72, ou des *Verts,* ainsi qu'il n'hésitait pas à les nommer, en particulier dans son discours de Washington du 4 mars 1919, et dans son livre : *Écoute Israël.*

A l'espèce de conspiration permanente ourdie par les 72, tendant à saper,

crevasser, ébranler l'édifice, déjà si instable, de l'Europe de l'après-guerre, pour en appeler finalement à un « contre-renversement » dialectique, il prétendait substituer la réconciliation et l'union. Dénonçant, attaquant ceux qu'il appelait aussi les « mauvais bergers », assignant au peuple d'Israël le rôle de rassembler les bonnes volontés pour préparer les Temps Nouveaux, il avait su gagner très vite, par la noblesse indéniable de ses conceptions prophétiques, l'opportunité clairvoyante des solutions qu'il proposait aux graves problèmes de l'époque, des sympathies et des alliances, des concours précieux en France, en Angleterre, en Amérique et ailleurs.

Le 24 juin 1922, le grand Israélite tombait sous les coups de fous pangermanistes « appartenant à la Sainte Vehme » ! C'est du moins ce qu'on conclut officiellement... Lui, dans son agonie, avait bien désigné ses véritables meurtriers, et s'agissant des jeunes fanatiques qui avaient tiré sur lui, il eût pu dire : « Pardonnez-leur. Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Par une cruelle ironie du destin. Ernst von Salomon, complice de l'assassinat de Rathenau — et qui savait parfaitement à quoi s'en tenir sur le caractère « mythique » de la Sainte Vehme... — avait d'abord été fasciné par un livre de sa victime (*Des choses futures*) paru en 1917, et dont il raconta dans les Réprouvés, l'impression qu'il lui fit :

« Les premières phrases du livre où il était souligné qu'il s'agissait ici de choses matérielles mais traitées du point de vue spirituel, me remplirent d'un bizarre contentement ; C'était justement cela qu'il me semblait bon et utile de lire à l'heure présente.

« Il régnait dans cet ouvrage un ton de discrète insistance, il était écrit sans la moindre recherche plastique et sans la moindre emphase ; Les rares passages où brillait la chaude lumière d'un optimisme rayonnant restaient encore voilés d'une mélancolie qui, très vite, éveilla un écho en moi. Je désirai entendre cette voix lointaine, passionnée, soutenue, me parler des choses futures (...). » Sans doute est-ce cet espoir que les 72 avaient décidé de tuer...

Quant à Irma Staub, ayant pu recueillir et le dernier souffle et les dernières paroles de l'homme auquel elle s'était dévouée — corps et âme, cœur, chair et cerveau — elle s'était enfuie d'Allemagne, se sachant elle aussi visée par les initiés noirs de Seth, le dieu égyptien à la tête d'âne... Car c'était bien de cela qu'il s'agissait !

*

* *

Cette étrange et paradoxale homonymie entre le Seth égyptien et le Seth biblique — dont nous avons vu plus haut qu'il avait pu emporter le Graal du Paradis — n'est pas due au hasard, comme l'auront fait pressentir nos considérations sur l'ambivalence des symboles. Il s'agit en fait de la clef métaphysique du drame dont nous nous occupons ici. Et, une fois encore, c'est à René Guénon que nous nous adresserons. Le nom de Set ou Sheth, écrit-il dans les *Symboles fondamentaux de la Science sacrée* (éd. Gallimard) « (...) en tant qu'il désigne le fils d'Adam, loin de signifier la destruction, évoque au contraire l'idée de stabilité et de restauration de l'ordre », Il y a là, à première vue, une insurmontable difficulté puisque, « si l'on veut établir des

rapprochements bibliques, le rôle de Set vis-à-vis d'Osiris rappellera celui de Caïn vis-à-vis d'Abel (...), Mais le Sheth de la Genèse est opposé à Caïn, loin de pouvoir lui être assimilé ; Comment donc son nom se retrouve-t-il ici ? »

C'est que, comme l'explique Guénon, le mot *Sheth a* en hébreu les deux sens antagoniques de « fondement » et de « tumulte » ou de « ruine », et » les deux *Sheth* ne sont pas autre chose, au fond, que les deux serpents du caducée hermétique : C'est, si l'on veut, la vie et la mort, produites l'une et l'autre par un pouvoir unique en son essence, mais double dans sa manifestation. »

Les 72 compagnons du Seth égyptien — que les Grecs appelèrent Typhon — sont les héros éponymes de cette lignée que Guénon désigna comme la Contre-Initiation, et dont nous avons déjà évoqué certains moyens d'action. Fruit de la perversion de la civilisation atlantéenne (cette Atlantide où selon Rauschning « tout Allemand a un pied ») qui avait elle-même contaminé l'Égypte, l'origine de la Contre-Initiation est décrite symboliquement dans la Bible par l'union des « fils de Dieu » — représentants d'une lignée spirituelle déviée — et des « filles des hommes », Et selon la Genèse, les crimes des géants nés de cette union — qui s'accompagna, à en croire le *Livre d'Hénoch,* de la divulgation illégitime de certains « secrets » — provoquèrent précisément le cataclysme qui engloutit l'Atlantide. Ce qui est confirmé par Platon dans le *Critias : «* Mais quand vint à se ternir en eux [les Atlantes], pour avoir été *mélangé, et maintes fois, avec maint élément mortel, le lot qu'ils tenaient du Dieu (...),* le Dieu des Dieux, lui qui règne au moyen des lois et dont la qualité est d'être capable d'observer ce genre de choses, songeant à quel point de dépravation en était venue une race excellente, prit le parti de lui imposer un châtiment (...). »

Mais avant que l'Atlantide ne fût engloutie, la « lignée » contre-initiatique, nous l'avons dit, avait fait souche en Égypte, où elle était « animée » et inspirée par les mystères de l'Ane rouge (forme sous laquelle le dieu Seth était le plus souvent représenté), dont Guénon nous dit encore qu'il s'agissait d'« une des entités les plus redoutables parmi toutes celles que devait rencontrer le mort au cours de son voyage d'outre-tombe, ou, ce qui ésotériquement revient au même, l'initié au cours de ses épreuves ; ne serait-ce pas là, plus encore que l'hippopotame, la « bête écarlate » de l'Apocalypse ? En tout cas, un des aspects les plus ténébreux des mystères « typhoniens » était le culte du « dieu à la tête d'âne » (...) ; Nous avons quelques raisons de penser que, sous une forme ou sous une autre, il s'est continué jusqu'à nos jours, et certains affirment même qu'il doit durer jusqu'à la fin du cycle actuel. » *(Symboles fondamentaux de la Science sacrée.*)

Or, 72 resta le nombre des initiés — ou plutôt des « contre-initiés » séthiens — qui maintinrent au cours des âges leur redoutable tradition. C'est ainsi que selon Werner Gerson *(le Nazisme, société secrète),* l'initiateur « occidental » de Trebitsch-Lincoln. Harold Beckett, déclara au futur lama qu'il y avait « seulement soixante-douze Hommes Véritables par génération ». Mais justement, quelle est l'origine de ce nombre ?

Seth, on ne l'ignore pas, était le frère d'Osiris, et, comme il advient parfois, il s'éprit de la femme de ce dernier, Isis. Il se mit dès lors à conspirer pour assassiner Osiris, qui régnait sur l'Égypte, et se rendre ainsi maître d'Isis et du pouvoir.

Entreprise d'une insigne difficulté puisque Osiris était toujours entouré d'une cour de nobles prêts à le défendre. Seth imagina donc une ruse diabolique. Les Égyptiens ont toujours été fascinés par la mort. Rien de morbide dans cette fascination, qui était commandée tout au contraire par la volonté sans cesse réaffirmée de maîtriser la destinée posthume pour vivre à jamais. En conséquence, ils ne considéraient l'existence terrestre que comme un intermède et leurs pensées étaient concentrées sur la vie future. Et à chaque banquet (pour le cas où leur attention se fût relâchée !), lorsque les esclaves servaient les desserts, le grand échanson faisait circuler parmi les convives un cercueil miniature contenant un squelette, et signifiant qu'au-delà des jouissances éphémères, la mort était au terme du chemin.

Or donc, Seth se servit de ces coutumes pour prendre son frère au piège. Tout d'abord, grâce à un habile stratagème, il réussit à connaître les mensurations exactes d'Osiris. Muni de ces précieux éléments, il fit construire, en bois de cèdre, le plus beau cercueil qu'on eût jamais vu, orné de figurines en lapis-lazuli représentant les 42 assesseurs du mort, qui constituent le jury des dieux. Les hiéroglyphes, noirs et rouges, peints dans la perfection, transcrivaient les plus efficaces protections contre la magie noire, et les éléments indispensables du rituel.

Sitôt cette merveille achevée. Seth organisa un grand banquet auquel il convia Osiris et *72* nobles de ses amis, qu'il avait mis dans la confidence. Le soir du festin, il fit installer le sarcophage dans une petite antichambre par laquelle chaque invité devait nécessairement passer pour se rendre dans la salle du banquet. Ceux qui n'étaient pas dans le secret regardèrent le cercueil avec envie — Osiris tout le premier — et commentèrent la beauté et la richesse de son ornementation.

On dîna, on fit honneur aux vins et l'on admira, l'œil allumé, les jeunes danseuses vêtues de transparence qui exhibaient leurs charmes sur fond de musique à cordes. Puis, pour couronner dignement son hospitalité. Seth se leva de sa couche, et après avoir donné congé aux musiciens et aux danseuses, il prit la parole : « Vous avez tous vu le sarcophage qui se trouve dans la petite antichambre. Mon vœu le plus cher est que l'un d'entre vous l'emporte en cadeau, avec ma bénédiction. Il suffira qu'il soit à ses mesures. »

Les convives, titubant parfois au sortir de trop généreuses libations, se ruèrent vers l'antichambre, l'espoir au cœur. L'un après l'autre, ils s'allongèrent dans le cercueil, mais durent se résigner : le merveilleux objet n'était pas pour eux. Alors. Seth se dirigea vers Osiris, qui, avec dignité, s'était tenu à l'écart de la bousculade : « Pourquoi ne pas l'essayer, frère ? N'est-il pas digne du seigneur de haute et basse Égypte ? »

Osiris, à son tour, s'introduisit donc dans le cercueil. Miracle ! Il était exactement à ses dimensions. Un sourire flotta sur ses lèvres royales mais aussitôt, les 72 conspirateurs se précipitèrent pour refermer le couvercle, qu'ils clouèrent et enduisirent de plomb fondu, provoquant la mort d'Osiris par asphyxie.

Dès que ce forfait fut accompli. Seth et ses partisans montèrent sur leurs chars et partirent au grand galop à la conquête du royaume. Mais Isis, la sœur et l'épouse d'Osiris, prévenue à temps, parvint à s'enfuir.

Ce n'était pas tout que d'avoir tué Osiris : il fallait au plus vite faire disparaître son corps, faute de quoi les prêtres eussent pu l'enterrer en grande cérémonie et

dresser un immense tombeau à la mémoire du défunt, qui constituerait bientôt un point de ralliement pour tous ses fidèles. En conséquence, dès qu'il fut de retour. Seth fit jeter le cercueil dans le Nil. Mais Isis parvint à le retrouver, le retira des eaux et, après avoir procédé à des rites nécromantiques, se fit féconder par le dieu mort. Puis elle prit la fuite vers les marécages de papyrus du Delta, emmenant avec elle le corps d'Osiris dans le sarcophage, car elle n'avait pas eu le temps de lui procurer une sépulture décente.

Lorsque Seth apprit ce qui s'était passé, il fit le serment de poursuivre Isis et de la tuer, et, après avoir retrouvé le corps d'Osiris, de le détruire définitivement. Il parcourut l'Égypte en tous sens pendant de longs mois, en vain. Mais une nuit. Isis, enceinte, exilée, seule et sans ressources, a trouvé refuge près d'un groupe de palmiers, dans le désert. Le corps de son frère et époux, grossièrement embaumé, est à ses côtés, et elle sent l'enfant remuer dans son ventre.

Soudain, un grondement sourd, dans le lointain, la tire de ses mélancoliques rêveries. Le grondement devient tonnerre et la masse mouvante d'une troupe de cavaliers se détache sur la nuit claire, où la pleine lune donne aux dunes de sable des reflets d'argent. Ce sont Seth et ses 72 compagnons qui passent près de la palmeraie. Isis court se cacher dans un marécage de papyrus tout proche, entrant dans l'eau jusqu'à la taille. Mais l'un des 72 a reconnu le sarcophage. Avec des cris de triomphe, toute la troupe met pied à terre. On se rue sur le cercueil, on le brise et on en tire le corps d'Osiris. Terrifiée. Isis voit la mince et fière silhouette de Seth, plus sombre que la nuit, qui ordonne que la dépouille du dieu soit découpée en 14 morceaux et que ceux-ci soient dispersés dans tout le royaume afin que le corps ne puisse jamais être reconstitué.

Des années plus tard. Horus, le dieu faucon, l'enfant qu'attendait Isis dans la nuit de la palmeraie, chassa Seth et se rendit maître de l'Égypte. Alors. Isis entreprit un pèlerinage à travers tout le pays, à la recherche des différentes parties du corps d'Osiris. Elle ne tenta pas de les réunir à nouveau mais, chaque fois qu'elle en retrouvait une, elle érigeait un grand temple sur son emplacement. Ainsi, elle retrouva 13 morceaux du corps de son époux, mais jamais le 14e. Celui-là, Seth l'avait fait soigneusement embaumer et l'avait conservé précieusement. C'est d'ailleurs pourquoi, bien qu'il eût défait Seth au cours de trois batailles successives. Horus ne parvint jamais à l'abattre complètement. La partie que le dieu à la tête d'âne avait gardée était le plus puissant de tous les talismans. C'était le phallus d'Osiris, symbole si proche de la lance du Graal (complément masculin de la coupe féminine) qui fascina tant Adolf Hitler, à Vienne...

*
* *

Maintenant que les 72 ont pris corps sous nos yeux, ou, si l'on préfère, que nous avons étudié leurs origines mythiques, il convient de faire retour sur l'influence « séthienne » véhiculée par le Germano-Turc von Sebottendorf, et dont les initiés *Bektashî* ne furent eux-mêmes que les transmetteurs. Écoutons pour cela le témoignage de Clotilde Bersone, *alias* comtesse de Coutanceau, fille d'un diplomate

français en poste en Turquie et qui fut à Paris, de 1877 à 1880, la maîtresse de J.-A. Garfield, élu en 1880 président des États-Unis, et assassiné en 1881... Elle devait se convertir et se faire religieuse sous le nom de sœur Marie-Amélie. Les lignes que nous citons relatent sa visite, le 17 décembre 1874, à la « loge » très spéciale à laquelle était affilié son père à Constantinople. Le passage est un peu long, mais nous avons tenu à le donner dans son intégralité car il s'agit d'un document de première importance :

« Je m'avisai (...) assez vite que l'étage où mon père me faisait pénétrer n'était qu'une partie du local, l'endroit le plus banal de la maison. Au-dessus et au-dessous s'étendaient sans doute les appartements réservés aux vrais mystères — ceux qu'on n'ouvre qu'un à un aux adeptes. « Quoi qu'il en fût, une première pièce s'offrit à mes regards comme une vaste salle d'attente : c'est ce qu'on appelle en Orient *l'Avly,* peut-être par réminiscence de l'ancienne *aula* romaine.

« A droite, le Cabinet noir où le candidat à l'affiliation, me dit mon père, subit ses épreuves, (...)

« Entre le Cabinet noir et le Vestiaire, enfin, une sorte de vestibule dont toutes les portes à tambour et les murs même sont capitonnés et étouffent tous les bruits, si perçants qu'ils soient, qui peuvent venir de la salle des séances.

— Oh ! Ne pus-je m'empêcher de dire en riant à mon père, voilà bien des précautions pour protéger les innocents plaisirs de gens qui s'amusent.

« Il mit en souriant lui aussi un doigt sur ses lèvres, pour éviter de répondre, et nous pénétrâmes dans la loge même (...).

« A deux mètres environ de la porte d'entrée se dressait un squelette ; Cette idée macabre me fit sourire comme une invention de Guignol tragique destinée à effrayer les grands enfants.

« Par contre, au milieu de la loge, je tombai soudain en arrêt, malgré mon père qui s'efforçait de m'en détourner, devant un animal étrange, en marbre blanc, étendu sur un piédestal, dans une attitude menaçante. Un sceptre et une couronne brisés sous ses pattes de devant, une tiare sous ses pattes de derrière, il a *sept têtes,* à figure presque humaine. Plusieurs me semblèrent d'un lion, sans d'ailleurs se ressembler ; Plusieurs étaient ornées de cornes, [Il s'agit à l'évidence d'une effigie de la « Bête de l'Apocalypse »...] « Une vie étrange, indéfinissable, émanait de ce monstre, dont le multiple regard semblait s'être attaché au mien et me fascinait.

— C'est le Dragon, dit mon père d'une voix sourde. Celui qu'on appelle ici Idra (...).

« Il m'arracha presque de force à l'inexplicable attrait qui me clouait devant cette bête, et je ne m'avouai pas à moi-même l'étrange et subit empire de cette effigie sur mon esprit et sur mes sens. La statue était médiocre comme œuvre d'art, et personne, en ce temps-là, n'était plus rebelle que moi au symbolisme compliqué de ces vieilles figures hermétiques où semblent s'être amalgamées les superstitions et les chimères d'un chaos de civilisations aujourd'hui éteintes. Je n'avais plus, hélas ! L'ombre d'une disposition à croire au surnaturel, divin ou diabolique, aux évocations, à la magie, à une entité quelconque, étrangère à l'esprit de l'homme et supérieure, au ciel ou dans les enfers, aux prises de la science moderne.

« Et pourtant une sorte de coup de foudre s'était abattu sur mon cœur et l'étreignait comme une proie, à la manière de serres vivantes, contre lesquelles se révoltaient en vain mon orgueil et ma passion d'indépendance. (...) » (Mémoires présentés anonymement sous le titre *l'Élue du Dragon* [éd. « Les Étincelles », Paris, 1929] d'après le manuscrit authentique daté de 1885, copié et enrichi de notes critiques par un jésuite, le R.P. Harald Richard.) Le très érudit abbé Paul Boulin devait écrire en 1933 : « L'authenticité des Mémoires de Clotilde Bersone n'est guère contestable (...), L'existence et la vie d'intrigue d'une soi-disant comtesse de Coutanceau, nous avaient été attestées par Mme Juliette Adam [femme de lettres dont le salon fut fréquenté par les littérateurs et les hommes d'État les plus marquants]. De nombreux détails sur Garfield, sur d'autres personnages et sur d'autres scènes extraordinaires de ce récit se sont amassés depuis. (...) Sans doute bien des esprits ont hésité à admettre en particulier, les tragiques manifestations en loge du Dragon, et je ne saurais leur en faire grief. C'est l'endroit qui nous a fait le plus longtemps hésiter. Mgr Jouin et moi. Nous n'avons franchi le pas qu'après avoir consulté des théologiens. »

Quant à René Guénon, il accréditait dès 1930, dans une lettre à un correspondant israélite. M, Hillel, l'aspect le plus « fantastique » du récit de Clotilde Bersone : « Il y a ici, derrière El-Azhar [l'université du Caire], un vieux bonhomme qui ressemble étonnamment aux portraits que l'on donne des anciens philosophes grecs, et qui fait d'étranges peintures. L'autre jour, il nous a montré une espèce de dragon avec une tête humaine barbue, coiffé d'un chapeau à la mode du XVIe siècle, et six petites têtes d'animaux divers sortant de la barbe. Ce qui est tout à fait curieux, c'est que cette figure ressemble, presque à s'y méprendre, à celle que *la R.I.S.S,* [*Revue Internationale des Sociétés Secrètes*] a donnée il y a un certain temps, à propos de la fameuse « Élue du Dragon », comme étant tirée d'un vieux livre, (...) Mais le plus fort, c'est que le bonhomme prétend avoir vu lui-même cette drôle de bête et l'avoir dessinée telle quelle ! »

Dans une lettre du 21 juillet 1932, Guénon, encore, rapportait une bien suggestive légende : « A propos de la tête d'âne, on raconte ici [au Caire] des histoires sur un diable très redoutable, nommé El-Mârid : Il prend la forme d'un âne qu'on rencontre errant seul dans les rues la nuit ; Si on monte sur son dos, il se met à grandir démesurément, puis revient brusquement à sa taille ordinaire, si bien que l'imprudent est projeté à terre et se tue ; Cela semble bien avoir encore quelque rapport avec l'âne de Typhon. » L'Égypte, après tout, n'était-elle pas le centre historique des mystères séthiens ?...

Un autre « vestige » atteste le rôle des 72, ou des « Verts », dans l'histoire contemporaine. Il s'agit d'une icône représentant saint Séraphin de Sarov, que l'on retrouva sur le cadavre de la tsarine, dans la maison Ipatieff à Iekaterinbourg, où fut massacrée la famille impériale russe le 17 juillet 1918. L'auréole, détachée, laissait voir quelques mots gravés au moyen d'une pointe.

La première inscription, tracée par une main de femme nerveuse, comportait quatre initiales, suivies d'un signe, puis de sept mots, écrits en un anglais correct :

S. I. M. P. ⁙ The green Dragon. You were absolutely right. (Le Dragon Vert. Vous aviez pleinement raison.) La deuxième inscription, masculine celle-là, consistait

en deux mots seulement, avec une faute d'orthographe : *To lote,* c'est-à-dire : trop tard !

Restait le sigle S. I. M. P., suivi des six points qui schématisaient le fameux sceau de Salomon et constituaient la « signature » du Martinisme. Les quatre lettres quant à elles signifiaient Supérieur Inconnu Maître Philippe. Étrange figure en vérité, que ce Nizier-Anthelme Philippe, petit commis boucher savoyard venu tenter fortune à Lyon, où ses pouvoirs psychiques étonnèrent le Grand-Duc Wladimir. Présenté par Manouiloff, agent secret de l'Okhrana, sous les auspices du Mage Papus[3] (le docteur Encausse), au couple impérial à Compiègne le 20 septembre 1901, il devait devenir peu après l'arbitre secret des destinées d'un empire de cent millions d'hommes.

Imposteur et indicateur de la police diplomatique, hypnotiseur et charlatan, selon les ennemis acharnés que lui valut, à Pétersbourg, son autorité exclusive sur les hôtes crédules de Tsarskoïe Selo ? Envoyé de Dieu, détenteur d'une puissance supra-normale, voire même incarnation du Christ pour ses amis et disciples (son père ne s'appelait-il pas Joseph et sa mère Marie) ? Il n'est point douteux en tout cas que, du jour où son intercession supposée valut un héritier au trône, il disposa d'une influence inimaginable, absolue, sur le ménage assez spécial que formaient Nicky » et Alexandra, qui se désolait, jusque-là, de ne pouvoir avoir un fils. Hasard, adultère imposé au nom de la raison d'État, mise en jeu de forces occultes[4] ?

Quoi qu'il en fût, la question se fit térébrante pour ceux qui recueillirent le message de la maison Ipatieff : Que pouvait bien être ce Dragon Vert ? Qui donc avait tellement raison ? Et pourquoi était-il trop tard ? Nous possédons maintenant les réponses... Les 72, « inspirant » directement la société du Dragon Vert, s'étaient manifestés en Russie et Maître Philippe, comme Rathenau en Allemagne, avait su voir clair dans leur jeu — ce qui lui valut d'ailleurs d'être bientôt supplanté par Raspoutine. On ne s'étonnera pas, dès lors, qu'Obolensky, directeur des Postes russes, ait été disgracié parce qu'il s'inquiétait auprès du Tsar de l'abondance des télégrammes chiffrés, reçus par Raspoutine, et qui étaient signés *Le Vert.* Ces télégrammes venaient de Suède, où se trouvait alors le centre occulte à qui Raspoutine obéissait servilement, et qui avait de surcroît « infiltré » l'entourage du Tsar. Et pourtant, ni l'enquête du prince Lvof (président du gouvernement provisoire qui s'organisa après l'abdication du Tsar) menée dès février 1918, ni celle des services secrets français et britanniques à Stockholm, ne purent révéler la personnalité de ceux qui s'étaient servis du staretz pour désagréger complètement la haute société impériale et préparer ainsi les voies à l'avènement du bolchevisme. (D'autres investigations eurent plus de succès, que nous évoquerons tout à l'heure.)

Le patriarche orthodoxe de Constantinople, Basil III, devait se livrer sur son lit de mort, en septembre 1929, à une bien étrange prophétie, après qu'il eut justifié le rôle de Maître Philippe, qui « ne se fût pas risqué à encourir notre anathème. Ce fut un instrument précieux. » Voici les paroles apparemment décousues que l'on put recueillir à son chevet

Seul le Tsar pouvait empêcher que les prédictions s'accomplissent... La bataille

3 — Dont la bibliothèque sera pillée par la Gestapo en 1942.

4 — Sur le séjour du mage en Russie, on lira le *Maître Philippe de Lyon,* par le docteur Philippe Encausse (éd. Traditionnelles).

d'Armaggedon. Le combat de l'Apocalypse. Les chevaux blancs. L'Hydre à sept têtes et aux sept couronnes. *L'Hydre verte !*

« Les mauvais bergers sont vêtus de la dépouille des brebis. Une tête coupée, deux têtes repoussent. Raspoutine, marionnette maudite ! Haine à l'Europe, haine à celui qui voulait la paix perpétuelle. Du sang sur la tunique blanche ! Les deux fous de Sarajevo. Nul n'a compris que l'Hydre verte avait armé le bras du Serbe (...), Le cerveau est aux terres glaciales, si les tentacules s'étendent et se ramifient sur le monde... Sainte Russie, barrière de l'Europe, soutien de l'Église, si tu cèdes, les cavales de Tamerlan se baigneront aux rives de Bretagne.

« Merci. Seigneur, je ne verrai pas le temps d'abomination (...).

« L'Anglais, s'il arrive, la Russie ébranlée retrouve une armée et la vague germanique se brise. Mais l'abîme s'est entrouvert. Les forces du mal sont déchaînées. Rien ne peut plus les arrêter.

« Si, pourtant, un homme, ce Juif, ce Rathenau qui voulait faire l'alliance franco-allemande. Nous avons conféré longuement. Il voyait clair... Mais *ils* l'ont tué. Et le temps approche où l'Europe tremblera sous les éperons acérés de *L'Homme aux deux Z.*

Rappelons que cette troublante prophétie délivrée par le patriarche mourant date de 1929, et fut publiée pour la première — et à notre connaissance pour la seule fois en 1933 — par notre vieille connaissance, l'agent français du Deuxième Bureau qui signait ses souvenirs Teddy Legrand (aidé en l'occurrence par Ibrahim Bey, de la Sûreté ottomane).

Le patriarche avait apparemment « vu » la bataille de Stalingrad brisant la « vague germanique » suscitée par cet « Homme aux deux Z » qui ne pouvait être qu'Hitler, soit qu'on considérât ces deux Z comme une interprétation des deux runes, symboles de la S. S., soit qu'on préférât y voir les deux branches du swastika...

Quant au cerveau situé « aux terres glaciales », il confirmait d'étrange façon la localisation scandinave du centre occulte qui avait déjà inspiré Raspoutine — comme en faisaient foi, nous l'avons dit, les nombreux télégrammes, signés « Le Vert », qu'il recevait de Suède. Or, des investigations en marge de l'enquête officielle, révélèrent que l'un des membres de ce centre de décision occulte relevant de l'autorité des 72, était en 1929 le baron Otto von Bautenas, conseiller privé extérieur de la République lithuanienne et bras droit du président du Conseil Waldemaras, le chef du mouvement fasciste des « Loups d'Acier », Indication apparemment anecdotique dont on percevra plus loin toute l'importance... symbolique, il était aussi propriétaire d'un yacht mixte gréé en trois mâts barque et qui avait nom l'*Asgärd.* Nous ajouterons que l'un des invités les plus éminents du baron von Bautenas, sur l'*Asgärd,* n'était autre qu'Ivar Kreuger, le « roi des allumettes suédoises » — drogué jailli soudain tel un météore au firmament de la finance, soutien des budgets chancelants de nombre d'États européens, ordinairement assez falot, et dont les conceptions n'étaient brillantes, originales, voire même géniales, que lorsqu'il était en état second. Au vrai, un instrument tout désigné, parmi d'autres, pour ceux qui s'étaient proposé de saper les fondements socio-économiques de l'Europe. De fait, son suicide « suggéré » ébranla gravement l'armature même des pays occidentaux et fut l'une des causes principales de l'effondrement de la livre.

« Le meurtre de Sarajevo, le massacre de Nicolas II, l'assassinat de Rathenau... le krach du Roi des allumettes, autant d'étapes victorieuses vers le dénouement préparé de longue main par les 72. » Ainsi parlait Teddy Legrand — à qui il ne manquait que d'avoir déterminé la véritable nature de ces 72 dont il avait si judicieusement perçu la terrible influence. Sans doute les temps n'étaient-ils pas mûrs encore...

Parvenu à ce stade de notre exposé, et alors même que nous venons de discerner la présence des mêmes forces, à l'origine du nazisme et du bolchevisme, nous ne saurions mieux faire que citer ces quelques lignes de Raoul Auclair (*Prophéties de Catherine Emmerich pour notre temps*. Nouvelles Éditions Latines, 1974) :

« (...) l'Antéchrist, lui aussi, a ses précurseurs et ses annonciateurs. Il arriva même que sa prophétique figure déjà se dressa et nous terrifia ; Mais ils se trouvèrent deux à nous donner à entendre ce que serait un jour, à la fin des jours, son effrayante plénitude. A eux deux et simultanément, ils analysaient, chacun pour un aspect, la double forme de la future et décisive séduction de l'Homme de péché. Et l'un était le froid calcul ; Et l'autre, l'emportement mystique. Et l'un s'appelait Staline ; Et l'autre s'appelait Hitler. Ces deux-là se joignirent, comme s'il fallait que la préfigure qu'ils dressaient fût enfin complète ; Et ce fut, précisément soixante ans avant l'an 2000. [Date à laquelle Anne-Catherine Emmerich, la célèbre stigmatisée de Dulmen, avait « vu » que Satan serait libéré.] Enfin, pour que l'on pût les reconnaître mieux encore, leur union se trouva scellée du sceau maudit : Hitler et Staline ayant en effet été liés *666 jours*. » [La durée du pacte germano-soviétique,]

Est-ce à dire que la « complicité objective » entre l'Allemagne nazie et l'Union soviétique reposait sur autre chose que sur une conjoncture politico-stratégique favorable ? Oui, certes. Cette complicité, d'ailleurs, était « dans l'air », et Ernst von Salomon souligne, dans *les Réprouvés*, à quel point les qualités de nazi et de communiste étaient interchangeables. Particulièrement symbolique à cet égard est le passage décrivant les adieux des anciens des corps francs de la Baltique, dont certains restent fidèles à la « révolution conservatrice », et dont d'autres vont chez les Rouges. Au reste, il ne sera pas rare de voir, plus tard. S.A, et communistes s'allier contre la démocratie bourgeoise — voire même fraterniser... « Liberté, travail et pain » fut un slogan repris en chœur par les deux camps censément antagoniques. Les communistes qui, en nombre toujours croissant, trouvèrent refuge chez les nazis, n'eurent aucune peine à admettre la définition hitlérienne de la différence entre socialisme et marxisme : « Le socialisme allemand est dirigé par des Allemands ; le socialisme international est un instrument aux mains des Juifs. »

On n'ignore pas davantage l'admiration que se vouaient Hitler et Staline. Pour le Führer, le « petit père des peuples » n'était pas un vrai communiste : « En fait il s'identifie avec la Russie des Tsars, et il a simplement ressuscité la tradition du panslavisme. Pour lui, le bolchevisme n'est peut-être qu'un moyen, un déguisement destiné à tromper les peuples germaniques et latins. » Et le Führer livre le fond de sa pensée : « Staline est l'une des figures les plus extraordinaires de l'histoire mondiale. » *(Libres Propos sur la guerre et la paix.)* Quant à Staline (qui refusa jusqu'au dernier moment de croire à l'attaque allemande), nous nous en voudrions de ne pas citer son toast mémorable : « Je sais à quel point la nation allemande adore son Führer. J'aimerais, par conséquent, boire à sa santé. »

Les chefs du parti nazi, à commencer par Goebbels, avaient, écrit Hermann Rauschning dans *Hitler m'a dit,* « reconnu dès les premières années de la lutte pour le pouvoir, une étroite parenté entre le national-socialisme et le bolchevisme ; ils en avaient fait état, en s'en félicitant, dans des déclarations publiques ; ils avaient plus tard maintenu leur opinion et l'avaient propagée plus ou moins discrètement. De nombreux Gauleiter ne se gênaient pas pour préconiser une alliance germano-russe ; ils voyaient dans cette alliance le seul raccourci qui permettrait d'éviter des détours et des hasards périlleux. »

D'ailleurs, comme le rappelle opportunément le grand spécialiste de politique internationale P.F. de Villemarest *(les Sources financières du communisme,* éd. C.E.I., 1984), en 1925, « Goebbels discute tranquillement avec Ernst Niekisch des points communs entre l'un et l'autre bords », Or Niekisch n'est autre qu'un dirigeant du parti communiste allemand... et est-allemand après 1945, En 1923, il se réjouissait que les doctrines communiste et nazie fussent « par essence les manifestations les plus efficaces d'un fanatisme intransigeant, anti-romain... Dès lors, si des centaines de millions de fanatiques russes de cette tendance, et 80 millions d'Allemands de même type se rejoignaient, l'ordre établi par Versailles s'effondrerait tel un château de cartes... L'Est cache en son sein un puissant empire germano-slave. » (Cf. P.F. de Villemarest, *op. cit.)* Après l'assassinat de Rathenau, et alors que la gauche, indignée, veut présenter un projet de loi de défense de la République, un ordre venu de Moscou s'y oppose : les députés communistes voteront contre la loi, aux côtés de l'extrême droite et du parti populaire bavarois...

Quant à Hitler, bien que plus réservé pour des raisons d'ordre pratique, et non pas idéologique, il n'a jamais repoussé le principe d'une alliance avec les Soviets. Et il confie encore à Rauschning : « D'ailleurs, il existe entre nous et les bolchevistes plus de points communs que de divergences, et tout d'abord le véritable esprit révolutionnaire, que l'on trouve en Russie comme chez nous. Partout du moins où les marxistes juifs ne mènent pas le jeu, [On sait ce qu'il est advenu, depuis, des « marxistes juifs »...] J'ai toujours tenu compte de cette vérité et c'est pourquoi j'ai donné l'ordre d'accepter immédiatement dans le parti tous les ex-communistes. Les petits-bourgeois sociaux-démocrates et les bonzes des syndicats ne pourront jamais devenir de véritables nationaux-socialistes ; les communistes, toujours. »

Enfin, Martin Bormann, dauphin nommément désigné par Hitler, ne choisit pas par hasard de se réfugier à l'Est en 1945 ! Fait confirmé par Michel Goloniewski, le plus important transfuge qui soit jamais passé à l'Ouest (le jour de Noël 1960) (cf. P.F. de Villemarest. *Le mystérieux survivant d'octobre,* éd. Famot, 1984), Des Allemands au service de l'U.R.S.S, avaient en effet noyauté les services nazis : *Sicherheitsdienst* (S.D.) et Gestapo. C'est ainsi qu'en 1943, à l'initiative de Bormann, fut constitué le réseau *Hacke* (que l'on peut traduire par « houe », « pic ou « hache »), organisé en cellules comptant chacune 5 nazis de très haut rang — parmi lesquels Heinrich Müller, le chef de la Gestapo — et qui, prévoyant la chute de l'Allemagne, avait pour objectif « *la survie de quelques initiés* » (P.F. de Villemarest, *op. cit.),* Et ceci à l'insu d'Hitler. Le point commun entre ces nazis et les services secrets soviétiques avec lesquels ils avaient monté le réseau *(via* Viktor Abakoumov, adjoint de Beria) était un antisémitisme virulent. Cette alliance « au sommet » pour la survie des

initiés n'en donne que plus de résonance à une confidence apparemment étrange d'Emil Rasche, chargé de la surveillance de la presse internationale et *en rapport constant avec Heinrich Müller : «* Staline se conduit comme s'il était inspiré par les lamas tibétains » (cf. Philippe Aziz, *les Sociétés secrètes nazies,* éd. Idégraf, Genève, 1978).

Le moment est venu de rappeler l'existence de ces deux « tours du diable » — ou centres d'influences contre-initiatiques — que René Guénon localisait « vers l'Oural ou la partie occidentale de la Sibérie », C'est encore de la correspondance de Guénon que nous extrayons cette intéressante précision : « Je me rappelle que j'avais remarqué autrefois des choses singulières sur les points où les bolcheviks avaient établi leurs principaux "noyaux" d'influence, notamment du côté de l'Asie Centrale. »

Or, l'un au moins de ces deux « maillons manquants » de la chaîne contre-initiatique enserrant l'Europe pourrait bien, si l'on en croit d'autres sources très réservées, être localisé dans cette région du fleuve Ob qui, curieusement, constitue selon Gaston Georgel *(les Quatre Ages de l'Humanité,* éd. Archè) le « pôle d'évolution » de l'Eurasie, « En d'autres termes, cette région hyperboréenne, avant que de devenir une "Terre des Morts" glaciale et déserte, avait bien été autrefois une "Terre des Vivants" fertile et peuplée, (...) La région du "Pôle d'Évolution" (presqu'île des Samoyèdes), devait constituer autrefois le centre originel de la race indo-européenne avant sa "descente" cyclique vers les pays méridionaux. »

On a donc là l'exemple typique d'un centre relevant de la géographie sacrée et qui, déserté par l'Esprit, ne subsiste plus qu'à l'état résiduel et maléfique. On n'ignore pas en effet dans certains milieux que le fleuve Ob est l'une des formes géographiques qui constituent pour certains « démons » un support d'activité permanent. C'est d'ailleurs là une des traditions constantes du Nord asiatique. On notera de surcroît que les poissons du fleuve sont infectés par un « virus » mystérieux dont on dit qu'il aurait décimé la population autochtone des Khanci-Manci (cf. *Le Nouvel Observateur,* 14 au 20 août 1982).

Tout cela eût à n'en pas douter intéressé le regretté Jacques Bergier — et peut-être dissipé ses derniers doutes — lui qui écrivait dans *la Guerre secrète de l'occulte* (éd. J'ai lu) : « J'ai fait recueillir les témoignages d'autres émigrés russes et de transfuges (...) Toujours est-il qu'ils confirment tous ce que j'avais lu avant la guerre sans y croire ; je ne suis d'ailleurs pas encore convaincu qu'il existerait depuis la mort de Lénine un groupement mystique à l'intérieur du Parti communiste d'Union soviétique. » Ce cénacle intitulé « Fraternité de Vii », du nom d'un personnage de Gogol, se livrerait à des pratiques d'ordre « psychique », Or. Vii n'est autre qu'une entité démoniaque, comme le savent les lecteurs de *Mirgorod...* On ne s'étonnera pas dans ces conditions que les révolutionnaires russes « bénis » par les 72 comme allaient l'être les nazis, aient trouvé, à Londres et à... Stockholm « des appuis financiers de plus en plus consistants », ainsi que le souligne P.F. de Villemarest dans *les Sources financières du nazisme* (éd. C.E.I., 1984), Et le même auteur rappelle encore que certains « parrains » ont financé l'entente germano-soviétique. Ils voyaient manifestement beaucoup plus loin que le simple rétablissement de l'économie allemande...

Bien au-delà de ce qu'il est convenu d'appeler les multinationales, censées ne suivre que leurs intérêts les plus immédiats et leurs « appétits » les plus grossiers, se profilaient en effet d'étranges personnages — pas forcément les plus connus du monde capitaliste — tel cet Emil Kirdorf, magnat (quand même...) du charbon de la Ruhr, et bienfaiteur du parti nazi, dont l'infatigable P.F. de Villemarest (qui ne perdit certes pas son temps dans les services spéciaux français !) nous informe qu'il finança avec Stinnes l'agitation dans la Ruhr en 1923, et qui, « avant, pendant, et après la Première Guerre mondiale, travaillait en étroites relations avec O. Aschberg et *la Nya Bank de Stockholm* [c'est nous qui soulignons]... financiers de la révolution bolchevique. »

Il mourut en 1939 et n'eut donc pas le temps de voir Hitler se retourner contre celui qu'« on » lui avait donné pour allié, puisque aussi bien le royaume du démon est une « maison divisée contre elle-même ». Toutefois, Hitler était une chose, le nazisme en était une autre, et l'abandon du premier par les 72 après sa folle attaque contre la Russie, n'impliquait nullement le sacrifice de tout ce qui avait été fait en Allemagne.

Saint-Loup, dans *les Nostalgiques* (éd. du Trident), semble accréditer cette dévolution des destinées du nazisme à un autre... « pôle » opérationnel : « C'est qu'en 1944 la Waffen S. S. comptait presque autant d'étrangers que d'Allemands ! Ils s'engageaient dans cette armée avec l'espoir de construire une Europe nouvelle, régie par leur caste de guerriers, sans frontières intérieures, socialiste et raciste, tandis que les vieilles unités purement allemandes préparaient toujours l'avènement du seul « Grand Reich ».

« L'opposition entre ces deux tendances se cristallisait à Hildesheim pour les premiers, à Berlin pour les seconds. Personne ne connaissait le véritable nom du chef de l'opposition européenne. On l'appelait simplement « Der Chef », comme Hitler ses familiers. Parmi les rares officiers qui l'approchaient, le Haupsturmführer Le Fauconnier, ancien de la L.V.F., semblait posséder des responsabilités exceptionnelles. Il conservait la haute main sur une « compagnie à destination spéciale » composée uniquement d'officiers venant de tous les pays. Anglais et Américains compris, entraînée pour le combat révolutionnaire, et, semblait-il, inspirée par une mystique secrète que certains dénonçaient comme émanant de ces « magiciens » (?) groupés autour de Himmler. »

Le mythe nazi, désormais, vivait de sa vie propre, toujours « inspiré » par les maîtres du Führer.

X

Les gardiens du sang éternel

Les mystères du sang, nous le savons, constituent le substrat de la mythologie nazie. Au-delà du romantisme dévoyé qu'ils évoquent, faut-il leur accorder, comme nous le suggérions plus haut, une dimension tragiquement concrète ?

Écoutons à ce propos ce qu'écrit l'académicien catholique Jean Guitton dans son *Portrait de Marthe Robin* (éd. Grasset et Fasquelle, 1985) : « Comme tous les symboles, celui du sang est énigmatique, ambigu, et il peut devenir équivoque, (...) Le *mythe* du sang, par la *pensée* du sang, se transforme en *mystère* du sang. (...) Peut-être sommes-nous à la veille de découvertes sur le sang qui vont transformer l'art de guérir, et par exemple nous donner le moyen de réduire le cancer ? Et qu'est-ce que ce tourbillon liquide du sang qui nous lie au cosmos, comme il nous relie à notre race et à nos hérédités ? (...) J'ai entendu dire à Jean Bernard que le sang est *un feu liquide, la mesure du temps dans nos corps, le pilote de nos histoires éphémères.* »

Dans cette perspective, c'est à Michel Lamy (cf. *Jules Verne, initié et initiateur,* éd. Payot) que revient le mérite d'avoir abordé l'aspect le plus dérangeant, intellectuellement, du nazisme : « Et une fois de plus, il faut bien se poser la question que pensaient avoir résolue certains chercheurs nazis : n'existe-t-il pas des forces enfouies avec d'anciennes croyances qui n'attendaient que d'être réveillées, semblables à Dracula au fond de sa tombe ? Un jour vient où le valet du prince-vampire régénère celui-ci grâce au sang d'une victime. Dans les civilisations anciennes les sacrifices humains offraient aux dieux (ou aux forces fantomatiques ainsi considérées et qui ressemblaient à ce que l'on nommait des larves) le sang et la force vitale capables de leur permettre de se manifester. (...) Quant à la société Thulé et au nazisme, ne doit-on pas voir dans l'holocauste perpétré une réactualisation de ces sacrifices offerts à ce que l'on a coutume de nommer les forces noires. »

Nous nous permettrons d'illustrer cette intuition féconde de M. Lamy par une

petite digression dont nous empruntons la matière à Jean-Paul Bourre (*Dracula et les vampires*, éd. du Rocher, 1981).

Il rapporte en effet qu'au château de Krasznahorka, dans le nord de la Hongrie, on exhibe le cadavre intact d'une ancienne maîtresse des lieux. Zsòfia Serédy, qui « dort » depuis plus de 200 ans, « De temps en temps, la robe tombe en poussière, et on la revêt d'une nouvelle robe noire, mais elle-même est impérissable. Il est aussi curieux de remarquer que son avant-bras droit est un peu soulevé, et qu'elle fait signe du doigt. (...) C'est à ce signe que l'on reconnaît les adeptes de la vieille magie turque à laquelle faisait référence von Sebottendorf, grand maître de la société Thulé. L'index dressé correspondait au feu. » Von Sebottendorf précise en effet que conjugué au A — qui fait naître l'élément liquide — le I — qui s'obtient l'index tendu — permet au disciple de franchir les limites de la mort sans perdre conscience. D'atteindre l'immortalité. »

Nous sommes là, une fois de plus, confrontés à la *parodie* satanique d'un mystère abyssal qu'évoque Jean Guitton (*op. cit.*) lorsqu'il décrit « la relation du *sang* avec le *feu*. (...) Le sacrifice n'est pas complet, s'il se borne à la libation du *sang*. Il faut qu'au-delà de cette profusion intervienne le feu, c'est-à-dire : Le souffle de l'Esprit, l'Opération qui seule est capable de transformer. (...) La Résurrection est une nouvelle création qui se fait par l'entremise de ce que l'Écriture appelle le *feu.* C'est le feu de l'Esprit qui achève le sacrifice du sang ; C'est parce feu de l'Esprit que le sang, se changeant en flamme, devient le principe du monde nouveau (...). »

Or, par un parallélisme assez hallucinant. Cristof Steding écrivait en 1938 dans *Das Reich und die Krankheit der europüischen Kultur :* « Afin qu'une nation ou une race atteigne le plan supérieur auquel correspond l'idée d'État ou d'Empire, il faut qu'elle soit frappée et transformée par la « foudre d'Apollon », par le feu des hauteurs. (...) Même le sang nordique a besoin de cette fulguration fondamentale, de cette transformation, de cette transmutation le portant d'obscures attaches telluriques au plan supérieur de l'esprit où s'accomplit et se réalise l'être impérial, la vie politique de dimensions planétaires. »

Nous ajouterons encore que la « verdeur » qui semble accompagner partout la trace des 72 (des « Verts » de Rathenau au Dragon Vert) réfère très précisément à la quête de l'immortalité. Couleur traditionnelle des... dragons, assimilés aux gardiens du seuil, c'est le symbole de l'éternelle jeunesse. Le vert renvoie aussi au fameux « Rayon Vert » dont Jean-Louis Bernard *(Aux origines de l'Égypte,* éd. Robert Laffont) nous dit qu'il « fut l'un des secrets des temples égyptiens (...) Il aurait pour effet de stimuler les cellules saines jusqu'à la mutation, mais aussi d'accélérer la dégénérescence des cellules malsaines, (...) La déesse verte Hathor-Sekhmet concentre la force divine en un « rayon vert » qui est l'essence de la vie biologique en tous règnes de la nature.

Ce rayon vert est bien sûr présent dans *La race qui nous exterminera* de Sir Bulwer-Lytton, membre éminent de la Societas Rosicruciana in Anglia, qui donnera le jour à la Golden Dawn. Encore appelé Vril, le terrible rayon est — on le sait — la possession du peuple souterrain « agartthique ».

Enfin, nous n'aurions garde d'oublier que l'entité la plus « ésotérique » de l'Islam a nom El-Khidr, c'est-à-dire : le Verdoyant. Celui-ci s'abreuve à la « Fontaine

d'immortalité » et sa caractéristique est — outre son mépris de la loi exotérique — son ubiquité et sa transcendance relativement au temps et à l'espace. Ce qui le rapproche des « Supérieurs Inconnus » du XVIIIe siècle occidental. Mais le plus intéressant se trouve sans doute dans *l'Iskender Nâmeh* de Nizâmi. El-Khidr y enseigne en effet à Alexandre que « de tous les pays, le meilleur est la Terre Sombre, où se trouve une Eau qui donne la vie », et que la source de cette Rivière de Vie est *au nord, sous l'Étoile Polaire.* A.K. Coomaraswamy, qui rapporte cette légende persane, précise que le royaume d'El-Khidr « est connu sous le nom de *Yûh (...)* Il est situé à l'Extrême-Septentrion » (cf. *Études Traditionnelles,* août-septembre 1938).

Paroles auxquelles font écho ces lignes de Jean Parvulesco *(op. cit.) : «* Dans un texte initiatique fondamental, puisqu'il s'agit des instructions d'Abdoul Fazl à Hassan, fils de Sabbah, ce dernier plus connu comme le Vieux de la Montagne, grand maître caché de l'Ordre des Assassins (...), il est écrit : « T'en souviens-tu ? Je t'ai parlé d'une montagne tout au Nord. Je vais te dire comment t'y rendre. Il faudra que tu marches longtemps. Mais avant même que tu y sois, les vrais maîtres de l'Iran seront prévenus, et t'attendront. » Les « vrais maîtres de l'Iran » ou, plutôt, les vrais *maîtres du monde (...).*

Les mystères séthiens ou typhoniens, en qui Guénon voyait la source et l'inspiration des courants ténébreux qui traversent notre histoire, établissent donc un lien direct entre le sang, l'immortalité... et le Pôle. (N'oublions pas en effet que pour Plutarque, comme d'ailleurs pour la tradition grecque, la Grande Ourse [*Arktos*] est la demeure de Seth-Typhon.) Tout ceci semble éclairer cette phrase ô combien énigmatique de Martin Bormann : « Pratiquement, il n'y a pas de mort ; pas d'extinction totale de l'homme. Nous devons poser ce principe que tout Éveillé continue indéfiniment à vivre dans ses manifestations vitales. (...) Voilà dans quel sens nous devons orienter la pensée nationale-socialiste. »

Que peut bien évoquer ainsi le sang mis en rapport avec l'immortalité sinon... le vampirisme ! Et quel sinistre et prémonitoire clin d'œil que celui de Bram Stoker, dont le héros. Jonathan Harker, commence sa quête de Dracula dans cet Hôtel des Quatre-Saisons. Maximilianstrasse à Munich, là même où la Société Thulé installera son siège. Or Dracula nous importe ici ; mais attention : le *vrai* Dracula.

Car c'est bien à cet état subtil ou éthéré de la matière évoqué semble-t-il par Bormann que doivent être rapportés tous les phénomènes du vampirisme. La tradition hindoue appelle cet état *taijasa,* parce qu'il est de même nature que l'élément igné, le feu *(téjas),* qui est à la fois chaleur et lumière. Par un symbolisme définissant bien la hiérarchie qui existe dans ce monde que les occultistes appellent l'Astral, les traditions islamiques précisent que Dieu créa les anges de la lumière du feu, les génies de sa chaleur et les démons de sa fumée.

L'organisme humain est en contact avec ce monde astral — à la fois chaleur et lumière — grâce au sang et au système nerveux. En effet, la chaleur a son siège dans le premier, et la lumière dans le second. Ceci permet de comprendre certains phénomènes lumineux qui entourent les médiums, lors des séances spirites, et qui vont même jusqu'à l'extériorisation d'une sorte de substance éthérée, de halo lumineux. Ceci explique aussi les sensations physiques de froid éprouvées par ces

mêmes médiums à l'occasion de ces extériorisations de leur force nerveuse, ainsi que le délabrement du système nerveux et parfois même les graves troubles psychiques qui les guettent, à court terme. Le cas d'Hitler est à cet égard particulièrement éloquent.

Cet état subtil polarisé en chaleur et en lumière comporte des possibilités presque indéfinies, et qui rendent compte de tous les phénomènes inexpliqués, qu'ils soient le fait des vivants (sorciers ou saints) ou des morts. Situé immédiatement au-delà de la matière, il permet également d'expliquer tous les phénomènes étudiés par la parapsychologie. Et, répétons-le, dans la conception occultiste de l'homme, le corps astral, le double de l'être, appartient à cet univers de la matière « raréfiée ». Ainsi, un individu, en transférant sa conscience dans cet état (qui n'est plus soumis à l'espace ordinaire), peut-il s'extérioriser dans l'endroit de son choix, et y condenser une apparence corporelle correspondant à l'image mentale qu'il souhaite matérialiser.

Comme le disait saint Augustin dans *la Cité de Dieu :* « Je croirais que (...) cet élément de l'imagination qui se transforme en fantôme, prenant l'aspect infiniment varié des choses extérieures sous l'action de la pensée ou des songes, et, quoique incorporel, revêtant avec une promptitude merveilleuse l'image des corps, je croirais, dis-je, que cet élément, lorsque les sens sont assoupis ou fermés, peut, d'une manière qui ne s'explique pas, *se présenter aux sens d'autrui sous une forme corporelle. »*

Mais l'évasion du corps astral hors des limites du corps physique ne peut s'effectuer que par un long et dangereux entraînement car les risques de dissociation totale de l'« âme » et du corps sont toujours présents. (Sebottendorf, nous l'avons vu, ne l'ignorait pas.) Le corps astral, aussi loin qu'il se soit envolé de sa prison de chair, n'en est pas moins relié à elle par une sorte de cordon ombilical extrêmement ténu. Si celui-ci se rompt, c'est la mort immédiate, comme à la suite d'une rupture d'anévrisme. Certes, durant le sommeil, le corps astral s'extériorise naturellement : épuisé par la dépense nerveuse subie durant la journée, il s'immerge en quelque sorte dans l'océan astral collectif pour y faire provision de forces neuves. Mais, sauf exception, il ne s'éloigne guère de la « dépouille » physique. L'expression « avoir l'âme chevillée au corps » dit bien ce qu'elle veut dire... (L'exception susdite peut se manifester sous la forme du cauchemar vague et sans objet particulier. Selon le grand occultiste Stanislas de Guaïta, ami de Maurice Barrès, « le corps matériel souffre d'un malaise extrême, et l'âme *dépaysée* s'effraie... »)

Mais pour l'expérimentateur, la possibilité la plus terrible est formulée là encore par Guaïta : « La *lumière astrale* roule en ses ondes les mirages animés les plus repoussants, les plus terribles, les plus monstrueux : que la frayeur, la haine ou quelque passion vive envahisse soudain l'âme en sortie sidérale, le lien se rompt et l'âme ne peut plus rentrer. » Ou encore, l'expérimentateur téméraire, voulant réintégrer son corps, peut le trouver « occupé » par une « larve » ou un agrégat psychique. (Nous verrons plus loin quelles formes de possession *volontaire,* cette fois, peuvent également intervenir.)

Alors, de trois choses l'une :

« Ou bien l'occultiste parvient à chasser l'ennemi et reprend la place d'assaut ; C'est *l'unique chance de salut.*

« Ou bien, après avoir délogé l'intrus, la fatigue de la lutte ne lui laisse plus la force de réintégrer son organisme ; Et c'est la *mort*.

Ou bien, il rentre sans avoir pu expulser le fantôme ; Il doit se résoudre à vivre en partage avec lui ; d'où la *folie*, la *monomanie*, ou tout au moins la *possession*. »

Quelle résonance prennent alors dans ce contexte ces paroles de Rauschning *(Hitler m'a dit) : « (...)* chacun se rendait compte qu'il [Hitler] s'abandonnait à des influences maléfiques dont il n'était plus le maître. Alors qu'il se croyait encore l'arbitre de son propre destin, il s'était déjà laissé prendre dans une sorte d'envoûtement satanique dont il ne pouvait plus se dégager, (...) on voyait au rang suprême une sorte de possédé, de maniaque, chaque jour plus absorbé dans son idée fixe, plus complètement esclave et impuissant, la proie de puissances qui s'étaient emparées de lui et qui ne le lâcheraient plus jamais. »

Plus impressionnant encore, peut-être, ces propos du même Rauschning : « Une personne de son entourage m'a dit qu'il s'éveillait la nuit en poussant des cris convulsifs. Il appelle au secours. Assis sur le bord du lit, il est comme paralysé. Il est saisi d'une panique qui le fait trembler au point de secouer le lit. Il profère des vociférations confuses et incompréhensibles. Il halète comme s'il était sur le point d'étouffer.

« La même personne m'a raconté une de ces crises avec des détails que je me refuserais à croire, si ma source n'était aussi sûre. Hitler était debout, dans sa chambre, chancelant, regardant autour de lui d'un air égaré, « C'est lui ! c'est lui ! il est venu ici ! » Grommelait-il. Ses lèvres étaient bleues. La sueur ruisselait à grosses gouttes.

« Subitement, il prononça des chiffres, sans aucun sens, puis des mots, des bribes de phrases. C'était effroyable ; Il employait des termes bizarrement assemblés, tout à fait étranges. Puis de nouveau, il était redevenu silencieux, mais en continuant de remuer les lèvres.

« On l'avait alors frictionné, on lui avait fait prendre une boisson. Puis subitement il avait rugi : «Là, là ! Dans le coin ? Qui est là ?» Il frappait du pied le parquet et hurlait. On l'avait rassuré en lui disant qu'il ne se passait rien d'extraordinaire et alors il s'était calmé peu à peu. » N'était-ce pas l'« entité » qui avait pris possession de lui-même qui le terrorisait ainsi en s'extériorisant partiellement ? Quoi qu'il en soit. Goebbels, son ministre de la Propagande, confia un jour à son aide de camp le prince de Schaumbourg-Lippe :

« Vous me prendrez pour un fou, mais écoutez ce que je vais vous dire : Il est probable que Hitler aboutira à une catastrophe. Mais ses idées transformées en acquerront une force nouvelle. Hitler a des ennemis dans le monde qui pressentent son format. Mais je doute qu'il ait un seul ami qui le sache, en dehors de moi. Malgré cela, ce qu'il est en dernier ressort, je l'ignore. Est-il réellement un homme ? Je ne pourrais le jurer. Il y a des moments où il me donne le frisson. »

A quelle lignée contre-initiatique, directement reliée aux 72, Hitler devait-il et sa possession et ses pouvoirs ? (Car il est évident que les 72 *inspirent* mais n'interviennent jamais directement. Comme le disait Guénon *[Études sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage,* t. II] : « Aussi n'est-ce que derrière les divers *systèmes,* et non point dans tel ou tel d'entre eux, qu'il est possible de découvrir

les *Supérieurs Inconnus* eux-mêmes [...]. ») Parallèlement à l'apport de Thulé, qu'il convient, comme nous l'avons montré, d'interpréter correctement, la seule organisation qui eût dû éveiller la curiosité des historiens, s'ils avaient su de quoi il était réellement question, était cet Ordre du Dragon Vert auquel Haushofer — le père de la géopolitique — s'était affilié au Japon. Et cela d'autant plus que le fils de Karl Haushofer. Albrecht, qui pressentit la vérité, et, passant dans la résistance, participa au complot du 20 juillet 1944 visant à assassiner Hitler, écrivit, après qu'il eut été arrêté et condamné à être décapité, ces vers sans ambiguïté, même s'ils exagèrent quelque peu le rôle de Karl Haushofer :

« Mon père a brisé le sceau
Il n'a pas senti le souffle du Malin
Il a lâché le démon par le Monde... »

Ce Dragon extrême-oriental — cette « succursale » oserons-nous dire — les eût conduits en effet à la maison mère... Car il y eut bien un Ordre du Dragon derrière la vampirisation d'Hitler (nous avons vu qu'il possédait une loge à Constantinople au XIXe siècle...) Sa première apparition officielle remonte à 1418, date à laquelle Sigismond de Luxembourg, roi de Hongrie en 1387 et empereur d'Allemagne de 1411 à 1437, crée... l'Ordre du Dragon — tout simplement ! — dont la « couverture » ou le prétexte était la défense de la chrétienté contre les Turcs. Ce qui revêt a posteriori, on en conviendra, un certain piquant ! On comprendra un peu mieux de quoi il s'agissait réellement si l'on sait que le prince Vlad IV de Valachie en fit partie. Mais encore ? Vlad IV, également connu sous le nom de Vlad Tepez, ou l'« Empaleur », passa à la postérité sous celui de Dracula ; C'est-à-dire le Fils du Dragon. Ce Dragon (vert) qui symbolise l'Astral inférieur et est le gardien du sang éternel, du fluide vital. Dans la saga nordique en particulier. Siegfried tue le Dragon pour s'approprier, avec son sang, des pouvoirs nouveaux, et même l'immortalité.

L'Ordre du Dragon transmettait ces mystères de Seth-Typhon auxquels la tradition prédit un triomphe passager, à la fin des temps. Sa « bible » (dont la version française a été publiée aux éditions Bussière) était un traité intitulé la *Magie Sacrée d'Abramelin* — qui peut se traduire par « Père des sables », N'oublions pas que Seth, le dieu égyptien à la tête d'âne, régnait sur le *Désert.* De fait, c'est en Égypte que l'auteur anonyme de la *Magie Sacrée* (et initiateur de l'empereur Sigismond) vint s'instruire. Voici, tels qu'il les rapporte, les propos que lui tint son maître Abramelin : « (...) Je te donne et te permets de pratiquer cette Science Sacrée que tu devras acquérir en respectant les lois de ces deux petits livrets, sans en omettre la moindre chose, si inimaginables qu'ils puissent paraître. Tu te serviras de cette Science Sacrée pour retrouver tes anciens pouvoirs et redevenir un dieu immortel, vainqueur de la Vie et de la Mort. Alors, l'Ombre ne pourra rien contre toi, car tu seras devenu le maître de l'Ombre et tu entreras dans la chaîne des Ombres qui peuplent l'Éternité. N'offre cette Science qu'à ceux qui portent le signe [le « signe de la Bête » apocalyptique], à ceux dont le regard peut affronter l'obscurité sans trembler, à ceux dont le cœur est assez fort pour soutenir l'immensité sans ployer sous le fardeau.

« (...) D'autres viendront qui reprendront le flambeau pour le porter toujours plus loin, à travers tous les mondes, au nom du Seigneur suprême porteur de la pierre

sacrée [l'émeraude «graalique» de Lucifer], Que la curiosité ne te pousse pas à savoir les causes de tout cela, à moins que ton cœur soit assez ferme pour accueillir la vie infinie dans ses plus vastes limites. Alors figure-toi que nous sommes si méchants que notre secte est devenue insupportable, non seulement à tout le genre humain, mais aux dieux vénérés par les hommes. »

Le traité d'Abramelin le Mage, que son auteur avait ramené d'Égypte, fut retrouvé à la bibliothèque de la Marciana à Venise au XVIIIe siècle, par le marquis d'Argenson, qui en fit don à la bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, où il se trouve encore. Nous ajouterons seulement à ce bref historique que Paracelse, entre autres, avait appartenu à l'Ordre du Dragon, ce qui explique sans doute que ses recherches aient porté avant tout sur l'« élixir de longue vie ».

Près de quatre siècles plus tard, le rituel d'Abramelin était utilisé par une société secrète, la *Golden Dawn*, à laquelle nous avons vu qu'appartenaient John Buchan — auteur de singulières révélations sur les liens entre pangermanisme et messianisme islamique — et Bram Stoker, l'auteur de *Dracula.* De surcroît, la Société Thulé entretenait des rapports constants avec la *Golden Dawn,* notamment avec le mage noir Aleister Crowley, mais également avec Bram Stoker et Mathers, le Grand Maître, que Sebottendorf avait connus à Londres. Enfin. Hitler n'avait-il pas été fasciné par le livre de Stoker, et tout particulièrement par les passages où il était fait allusion à des loups ? (La malice des choses voulut que le collège de Lamhach qu'il fréquenta, ait été l'un des quatre endroits au monde où l'on pouvait consulter des ouvrages anciens relatifs à Vlad l'Empaleur !). Curieusement. Hitler fut toute sa vie obsédé par le loup. D'abord, il s'obstina à traduire son prénom Adolf, qui signifie « noble héros », par « vieux loup ». Ses animaux préférés étaient les chiens de berger alsaciens — les plus proches du loup. Pendant les premières années de sa carrière politique, il utilisa le pseudonyme de « Herr Wolf » (Monsieur Loup). Comme le souligne David Lewis *(op. cit.) : «* Pendant la guerre son quartier généril dans l'est de la France était appelé « Wolfsschluchut » (la Tanière du loup) ; Celui qu'il occupa ensuite en Prusse-Orientale portait le nom de « Wolfschanze » (le Fort du loup) tandis que son poste de commandement temporaire en Russie avait reçu le nom de « Werwolf » — appellation qui fut choisie ensuite par lui pour désigner un groupe de forces spéciales entraînées pour opérer derrière les lignes alliées après l'invasion de l'Allemagne en 1944-1)45. » Sans nous rallier au diagnostic un peu trop « psychologisant » de l'anthropologiste anglais Robert Eisler, qui voyait en Hitler un lycanthrope, nous conviendrons que la chose est singulière ; Mais elle ne prend son véritable sens que si on la replace dans un plus vaste contexte.

Oui, décidément, tout s'éclairait, à condition de connaître les liens étroits, quoique discrets, unissant les *Bektashî.* Thulé, l'Ordre du Dragon et la *Golden Dawn...* tous inspirés plus ou moins directement par les 72 « gardiens » des mystères eschatologiques de Seth.

S'agissant de la *Golden Dawn,* c'est encore à Jean Parvulesco *(op. cit.)* que nous aurons recours : « Fondée en 1887 à Londres, par des migrateurs distingués de la *Societas Rosicruciana in Anglia (S.R.I.A.),* (...) la Confraternité Hermétique de l'Aube Dorée à l'Extérieur reste, sans absolument aucun doute, le groupe spirituel d'influence et de contrôle occulte qui, à partir de la Grande-Bretagne — mais à partir

aussi de la France, et, d'une manière bien plus protégée encore, de l'Allemagne — a le plus prédéterminé la marche invisible et à plus forte raison la marche visible de l'histoire mondiale du XXe siècle. En effet, si c'est bien à Paris que, pour d'obscures raisons, l'*Imperator* de l'Aube Dorée à l'Extérieur, Samuel Liddel Mathers, conduisait, et de quelle main de fer, les destinées de sa confraternité hermétique, le personnage vraiment fondamental du « groupe de commandement » le plus intérieur dont Samuel Liddel Mathers avait lui-même reçu ses habilitations, était, à présent on le sait, une assez mystérieuse Allemande, nommée Anna Sprengel («l'être le plus mystérieux de ce siècle» l'avait appelée Aristide Briand, qui en était un autre), Car, en fait, tout se passait comme si Anna Sprengel eût réellement été la seule détentrice des « pouvoirs ultimes » et, surtout, du secret des procédures (...) permettant et maintenant le contact direct avec les Supérieurs Inconnus de la *Golden Dawn in the Outer,* avec les « Intelligences Extérieures », les « Grands Êtres » d'identité « galactique », ou « interstellaire », dont le séjour « supra-polaire » se situe « loin au dehors des dernières limites concevables de ce monde ».

On ne s'étonnera plus dès lors que pour *l'Adeptes Exemptus* John Buchan (Cf. *la Centrale d'énergie), «* les plus grands esprits » soient « en dehors de ce que l'on nomme civilisation » et qu'ils rêvent de ramener le monde à « l'âge de Saturne». Aussi, ces « intelligences anonymes, souterrainement à l'œuvre », se révèlent-elles de temps à autre par quelque « manifestation catastrophique ».

On voit qu'il y avait dans *Dracula,* œuvre de l'initié Bram Stoker, bien autre chose qu'une œuvre d'imagination, même si Stoker, pour éviter les foudres de l'Angleterre victorienne, avait « moralisé » la fin de son roman en faisant mourir son héros.

La Golden Dawn *in the Outer* (à l'extérieur), émanation des 72 *via* l'Ordre du Dragon, pratiquait, donc, grâce aux rituels d'Abramelin, la magie séthienne, et comptait en son sein — nous venons de le voir — cet Aleister Crowley qui devait déclarer : « Avant qu'Hitler ne fût, je suis... » On n'en écoutera qu'avec plus d'intérêt ces confidences du Grand Maître Mathers, dont la femme — ceci dit pour l'anecdote — n'était autre que la sœur du philosophe Bergson[5] :

« (...) Quant aux chefs secrets de l'Ordre auxquels je fais allusion et de qui j'ai reçu la sagesse du Deuxième Ordre [qui rappelle de bien près « l'esprit de la Seconde Hiérarchie » que l'auteur de la *Magie Sacrée* donna jadis à l'empereur Sigismond] je ne puis rien dire à leur sujet. Je ne connais même pas leurs noms terrestres. Je les connais seulement par certains hiéronymes secrets, et je ne les ai vus que très rarement sous leurs espèces physiques ; En ces rares occasions ils me donnaient rendez-vous astralement et me rencontraient en chair et en os à une heure et en un lieu fixés au préalable.

« Pour ma part, je crois qu'ils sont humains et qu'ils vivent sur cette terre ; mais qu'ils possèdent des pouvoirs terribles et surhumains.

« Quand un de ces rendez-vous avait lieu dans un endroit très fréquenté, il n'y avait rien dans leur apparence personnelle ou leurs vêtements qui les distinguât en quoi que ce soit des gens ordinaires, excepté une apparence et une impression

5 — Le fait que ce dernier se soit brouillé avec elle explique peut-être qu'il n'ait pas été plus éclairé, alors qu'il envisageait le 3 février 1940, pour son disciple le général Gamelin, les intentions d'Hitler ! (cf. Gamelin. *Mémoires*, t. III, éd. Plon).

de santé et de vitalité transcendantes (qu'ils eussent l'aspect de personnes jeunes ou âgées) ; C'était leur caractéristique invariable ; En d'autres termes, ils avaient l'apparence physique que la possession de l'Élixir de Vie est traditionnellement censée conférer (...).

« Mais mes rapports personnels avec eux, en ces rares occasions, m'ont prouvé combien il était difficile pour un mortel, si avancé soit-il en occultisme, de supporter la présence d'un Adepte... Je ne veux pas dire que, lors de ces rencontres matérielles, j'aie ressenti l'épuisement physique intense qui suit une forte décharge de magnétisme ; J'avais au contraire *l'impression* d'être en contact avec une force si terrible que je puis la comparer seulement à l'effet continu de ce que ressent momentanément une personne près de laquelle se produit un éclair pendant un violent orage ; À cela s'ajoutait une difficulté à respirer analogue à la sensation de demi-étouffement causée par l'éther : et si tel était le résultat produit sur quelqu'un d'aussi entraîné que moi dans l'œuvre occulte, je ne puis imaginer qu'un initié beaucoup moins avancé soit capable de supporter une telle tension, même pendant cinq minutes, sans que mort s'ensuive. »

Comment, là encore, ne pas rapprocher ces propos de Mathers, de cette confidence qu'Hitler fit à Rauschning, et dont nul ne semble avoir saisi le véritable sens :

« Le surhomme vit au milieu de nous. Il est là (...) Cela vous suffit-il ? Je vais vous dire un secret. J'ai vu le surhomme. Il est intrépide et cruel. J'ai eu peur devant lui. »

Et Rauschning d'ajouter : « En prononçant ces mots étranges. Hitler tremblait d'une ardeur extatique. Il me revint à l'esprit un passage de notre poète allemand Stefan George, la vision de Maximin. Hitler avait-il eu aussi sa vision ? »

Il est au moins troublant que, toujours selon Rauschning, acquérir « la vision magique » apparût à Hitler comme le but de l'évolution humaine, justement... « Il croyait qu'il était déjà lui-même au seuil de ce pouvoir magique, source de ses succès présents et futurs », Et encore : « Il ne pouvait s'expliquer que par l'action de forces cachées la merveille de son propre destin. Il attribuait à ces forces sa vocation surhumaine d'annoncer à l'humanité un évangile nouveau. » Et enfin : « Celui qui ne comprend le national-socialisme que comme un mouvement politique, n'en sait pas grand-chose. Le national-socialisme est plus qu'une religion : c'est la volonté de créer le surhomme. »

Quant à savoir où et quand, pour la première fois. Hitler « rencontra » le surhomme, c'est là une question délicate — tant les modes d'intervention des 72 peuvent être variés. Mais sans doute serait-il bon de s'intéresser de très près à un épisode totalement occulté — à une exception près — de son existence. Nous voulons parler du séjour qu'il fit à Liverpool et à Londres, de novembre 1912 à avril 1913, sous le prétexte d'une visite à son demi-frère Aloïs... qu'il détestait cordialement ! Seul, disions-nous, l'Américain Robert Payne mentionne cet étrange voyage dans *The life and death of Adolf Hitler («* Vie et mort d'Adolf Hitler », éd. Buchet/Chastel), La raison du silence de tous les autres biographes d'Hitler nous échappe quelque peu, mais quoi qu'il en soit, et compte tenu de l'implantation officielle de la *Golden Dawn,* on nous accordera que la coïncidence est au moins curieuse...

Mais qu'il l'ait rencontré en Angleterre ou en Allemagne, « grâce » à la *Golden Dawn* ou à Thulé, ce surhomme dont la vision le hanta toute sa vie ne « mourut » qu'en apparence, en 1945, dans Berlin en flammes. En fait, tel le phénix, il allait renaître de ses cendres.

XI

Les secrets du IVe *Reich*

Le grand roi de Babylone. Nabuchodonosor, eut une nuit un songe : Un arbre lui apparut au centre de la terre, qui se mit à croître de façon inouïe. Sa cime atteignait le ciel et on le voyait depuis les extrémités de la terre. Son feuillage était beau et son fruit abondant. Sous lui s'abritaient les bêtes des champs, sur ses branches se perchaient les oiseaux du ciel. De lui se nourrissait toute chair. Soudain, un ange descendit du ciel et ordonna d'abattre l'arbre, de disperser ses fruits, mais de préserver sa souche. Il commanda aussi que le cœur du roi fût changé en cœur de bête et que « sept temps passent sur lui ».

Le prophète Daniel, que nous avons déjà rencontré dans ce livre, lui expliqua le songe : l'arbre, c'était le roi lui-même, dont la grandeur atteignait le ciel et dont la domination s'étendait jusqu'aux extrémités de la terre. Du fait que la souche et les racines de l'arbre avaient été préservées, il fallait déduire, toujours selon Daniel, qu'après que le roi aurait été chassé d'entre les hommes, sa royauté lui serait restituée. Et c'est ce qui arriva à Nabuchodonosor.

Que représentait donc ce dernier ? De qui était-il l'héritier spirituel ? Que symbolisait son royaume ? Les livres sacrés et l'histoire elle-même désignent Nemrod comme fondateur du tout premier empire babylonien, ou plus généralement du premier pouvoir autocratique sur le monde, puisqu'il fut le premier de tous les rois humains, le grand chasseur, le descendant postdiluvien des fameux Veilleurs du *Livre d'Hénoch,* ces êtres nés de l'union des anges de Dieu avec les filles des hommes. Bref, il fut l'héritier direct de la tradition atlantéenne. Nemrod est, de fait, l'archétype des « hommes puissants, des hommes de renom » mentionnés par la Genèse après le Déluge. Sa force supra-normale, son intelligence, sa puissance extraordinaire, son « renom universel » en font bien le modèle de celui qui le premier fut et le dernier sera le roi du monde. Puissance humaine régie par la puissance de ce monde souterrain où se dissimulèrent précisément les Veilleurs

avant de remonter à la surface dans les derniers temps. Il est significatif que la Bible — chose extraordinaire en l'occurrence — ne fasse nulle mention de la mort ou de la descendance de Nemrod, confirmant ainsi la légende selon laquelle il est descendu au monde souterrain d'où il remontera à la fin des âges avec ses frères en renom et en puissance.

Mais qui est précisément Nemrod, quel est son nom exact, puisqu'on en trouve mention sous des vocables divers dans maintes traditions. De nombreux mythologues ont voulu voir en lui Ninus, d'autres Bel, le dieu de Babylone, d'autres le prototype de Bacchus, le premier demi-dieu qui ait ceint une couronne, le conquérant du monde ancien aidé de Pan, son premier lieutenant. De fait, Bacchus parcourut le monde vêtu d'une peau de léopard ou de panthère. Or, en arabe, le nom du léopard ou de la panthère est *nimr.* Ainsi, Nemrod, n'est que le qualificatif, pas le nom réel, de ce premier roi des nations. Posons derechef la question : Quelle est donc l'identité réelle du fameux conquérant ? Il s'agit tout bonnement de Seth, dont l'aire d'influence, s'il est permis de s'exprimer ainsi, s'étendit bien au-delà de l'Égypte, puisque des recherches récentes ont montré que Seth ou Shesh est le nom d'une très ancienne et primitive divinité connue dès les premiers âges en Palestine, en Asie Mineure et ailleurs. De même que l'on trouve mention d'un Seth-Baal, on rencontre également un Melesh-Shesh, un Moloch-Seth, etc. En effet, en Égypte, ce n'est pas seulement l'âne, bien que l'âne rouge soit son incarnation favorite, c'est aussi le tigre et le léopard.

Mais c'est encore la Bête qui « se cache sous les roseaux » des Psaumes et de Job, c'est Béhémoth le Rouge, la Bête écarlate, la Bête des bêtes, la Bête d'Afrique, la Bête d'Égypte, la Bête d'Éthiopie, l'hippopotame cher à Typhon-Seth comme lui est cher le léopard puisqu'il est appelé tantôt Typhon le Serpent, tantôt Typhon le Léopard et tantôt Typhon l'Hippopotame. Cet hippopotame qui vit dans les roseaux, qui gîte « dans les cavernes » et les tunnels qu'il creuse sous les rives et desquels il remonte « sur terre », Béhémoth vient de la racine *baham* ou *abham* qui signifie « être mort » et aussi « être caché ».

En résumé, sous une forme ou sous une autre. Seth, Nimrod, Typhon ou Béhémoth, c'est toujours la même image du premier pouvoir dont l'esprit s'est perpétué de façon « secrète » au cours des âges, dont le « corps » est demeuré caché dans les cavernes de la terre, comme Béhémoth sous les roseaux, ou comme les racines du grand arbre de Nabuchodonosor ; Mais qui en remontera aux derniers jours pour retrouver sa puissance et émerveiller le monde par sa résurrection magique.

Il reste à savoir, dans cette perspective mythique, quelle sera la date du Grand Retour de Seth-Nemrod et de la Femme qu'il porte. Que signifient les « sept temps » qui doivent passer avant cette réapparition, et que symbolisent les sept années pendant lesquelles Nabuchodonosor quitta le pouvoir parce que transformé « en bête », avant d'être rétabli dans toute sa puissance ? Il s'agit en fait de sept fois 360 jours d'années puisque l'année babylonienne comptait 360 jours — soit donc 2 520 jours qui représentent 2 520 ans. L'arbre du songe de Nabuchodonosor fut coupé dans la nuit du festin de Balthazar, c'est-à-dire en 534 av. J.-C. Les premiers signes — terribles... — de sa résurrection, devraient donc se manifester 2 520 ans après, soit à partir de 1987.

*

* *

Le mythe de l'Empereur endormi germanique et de l'Imam caché islamique — directement lié au thème de l'occultation nemrodienne — était tellement présent dans l'épopée nazie, que beaucoup ne crurent pas à la mort d'Hitler dans le Bunker. La force contraignante des archétypes sembla s'ingénier à leur donner raison. Jacques de Launay par exemple n'a pas relevé moins de 21 versions contradictoires, au moment où les services secrets alliés s'efforçaient d'établir la vérité sur la mort d'Hitler. La dernière variation en date sur le thème inépuisable de la « survie » nous vient d'Argentine : Un homme d'affaires d'origine croate, Max Grigorcic, a en effet réuni sur le sujet un dossier (qu'il a mis en vente par voie de presse au prix de 500 millions de dollars !). Il apporterait la preuve qu'Hitler s'est réfugié avec Eva Braun en Argentine (où, sous Juan Perón, 7 500 officiers et dignitaires nazis ont d'ailleurs trouvé asile). Max Grigorcic entend de surcroît démontrer (!) — dans un livre dont le titre sera *Hitler no murió en Berlin (*« Hitler n'est pas mort à Berlin ») — que le Führer s'est éteint en novembre 1986, à 97 ans...

Plus sérieusement, pour Werner Maser, auteur de *Nom, Hitler, prénom, Adolf* (éd. Plon), « Hitler a quitté ce monde sans laisser de traces. Mais l'a-t-il vraiment quitté le jour où il se « suicida » officiellement dans le bunker de la Chancellerie ? » Hitler n'avait-il pas lui-même déclaré à Rauschning dès 1934 « ...Le Führer doit, comme le Christ, sacrifier sa vie pour le Parti. Le monde entier apprendra alors à le connaître. Ce moment où il disparaîtra, où il entrera dans la solitude, peut venir bientôt. Personne ne connaîtra le lieu de son séjour. Un secret se créera, une légende se formera. Jamais on ne retrouvera son corps. Pour la masse des fidèles, sa fin devra être un mystère. »

Saint-Loup, dans *les Nostalgiques,* fait dire de son côté à l'un de ses héros : « Le national-socialisme a perdu ses formes temporelles en 1945 pour renaître dans la grande perspective cosmique, dépouillé de ses attributs politiques et de sa faiblesse toute humaine. Les hommes meurent. Pas les dieux. » Et encore : « Nous ne soutenons plus une cause, nous desservons un culte ! Nous prenons la succession du Christianisme. »

Certains hauts personnages du nazisme contribuèrent à alimenter le « mythe » de la survie. Et d'abord l'amiral Dönitz, qui déclarait en 1943 : « ...La flotte sous-marine allemande est fière d'avoir construit un paradis terrestre, une forteresse inexpugnable pour le Führer, quelque part dans le monde... » Ce « quelque part » a été souvent localisé dans l'Antarctique, ainsi que le confirme cette déclaration d'un général S.S. rapportée par Saint-Loup (*op. cit)* : « La défaite militaire est un accident. L'avenir du national-socialisme est de toute manière assuré. Nous avons aménagé de longue main une base secrète dans l'archipel de la Terre de Feu. Les hommes sur lesquels repose l'avenir idéologique sont installés là-bas, et aussi protégés que le *Dresden* après la bataille des Falkland. » Un curieux épisode que rapporte entre autres Roger Delpey dans *Adolf Hitler, l'Affaire,* semble accréditer cette étonnante déclaration :

« Le 25 septembre 1946, la presse mondiale plongea ses lecteurs dans l'ahurissement en publiant le câblogramme suivant :

« ...Un an après la défaite allemande, un événement surprenant s'est produit en haute mer, entre les Îles Falkland et la banquise antarctique. A l'improviste, la baleinière *Juliana II,* inscrite au registre de navigation de Reykjavik, capitaine Christian Hecla, a été arraisonnée par un submersible de gros tonnage, un U-Boot, de la marine allemande, arborant un drapeau rouge à larges bandes noires.

« Lorsque les sommations d'usage furent faites, l'équipage du sous-marin au complet se trouvait au poste de combat, les hommes revêtus uniformément d'une cape grise. Leur capitaine se rendit à bord de la *Juliana II* en faisant usage d'un bateau pneumatique, piloté par des marins.

« S'adressant au commandant Hecla, courtoisement, mais sur un ton qui n'admettait pas la réplique, il exigea la livraison, sur-le-champ, d'une partie de l'approvisionnement en naphte de la baleinière. Son interlocuteur s'exécuta et l'Allemand, tirant alors de sa poche une bourse bien remplie, paya largement le carburant en dollars. Il poussa même la prodigalité jusqu'à remettre une prime de dix dollars aux cinq hommes de l'équipage. Tandis que s'effectuait l'opération de transvasement du précieux liquide, l'officier allemand, qui s'exprimait en un anglais parfait, donna des renseignements au capitaine Hecla sur la position des bancs de baleines, renseignements qui s'avérèrent exacts puisque, au retour, la *Juliana II* harponna deux cétacés.

« Interrogé à Santa-Cruz sur son aventure, le capitaine Hecla, à qui on demandait s'il avait prévenu par radio la base navale des Falkland de sa mystérieuse rencontre, se contenta de répondre : «J'étais parti à la chasse à la baleine et non à la chasse aux sous-marins». »

A Paris, précise R. Delpey, un quotidien du soir qui rapportait cette information ajouta le commentaire suivant : « ...Ceci confirmerait les rumeurs de la présence de vestiges de la marine de guerre allemande dans les eaux de la Terre de Feu et les zones inexplorées de l'Antarctique. »

Ainsi le thème de la survie se voyait-il octroyer une dimension supplémentaire : Par la disgrâce d'un véritable « renversement des pôles », la légendaire Thulé boréale, initiatrice de la mythologie aryenne, se retrouvait ainsi aux antipodes, en une sorte de polarisation négative de l'archétype originel.

La clef de l'énigme devait nous être fournie en 1983 par un étonnant personnage que nous appellerons selon son souhait le R.P. Martin, un ancien militaire entré dans les ordres, et très au fait des coulisses de ce monde. Il ne faisait pas mystère de sa fidélité active au général de Gaulle, avec le concours de quelques compagnons parmi lesquels, croyons-nous savoir. Jacques Rueff. Romain Gary. Abel Gance et Le Corbusier, (Nous ne citons, pour des raisons évidentes, que ceux qui sont morts.) Ayant suffisamment fait état, ailleurs, de tout ce qui nous séparait, sur le plan de l'orthodoxie comme sur celui de l'orthopraxie, nous n'en sommes que plus à l'aise pour redire le crédit que nous attachons aux faits rapportés par ce prêtre — qui nous fournit de surcroît les preuves les plus convaincantes de la réalité de ses propos.

Nous ne sommes pas près d'oublier les discussions passionnées que nous eûmes avec lui à Toulouse, alors que, du haut du balcon de son appartement du Port Saint-Sauveur, nous contemplions le Canal du Midi, en ce mois de février dont la douceur occitane nous avait fait oublier les ordinaires rigueurs.

Voilà ce que nous retirâmes de cette fructueuse entrevue, et que complétera utilement la lecture du livre du R. P. Martin : *Le Renversement ou La Boucane contre l'Ordre Noir* (éd. de La Maisnie).

*

* *

En 1945, un fusilier marin français de la Première D. F. L., Amaury, de Molsheim (Bas-Rhin), dont le régiment fonçait sur Berchtesgaden, trouva sur un Oberstleutnant de S. S. agonisant, une carte sur peau de daim dessinée à l'encre de Chine et représentant manifestement une région de lacs, mais dépourvue de noms et de coordonnées géographiques. Les papiers que portait l'officier établissaient des affectations successives aux états-majors des maréchaux Rommel et Kesselring, et son rôle d'agent de liaison avec la Kriegsmarine. Il fallut attendre de longues années pour que fût percé le mystère de la région concernée. A la suite d'un assez extraordinaire concours de circonstances, il apparut que la carte représentait une région de lacs du Grand Nord canadien, où fut finalement repérée, en 1971, près du lac Nungesser, une base abritant de soi-disant « savants néerlandais » (qui parlaient allemand...) censés travailler pour l'O. T. A. N. On identifia également un cargo allemand, le *Sankt Pauli,* de Cuxhaven, qui assurait la liaison entre la base et l'Antarctique, *via* toute une série d'escales secrètes disséminées le long de la côte sud-américaine.

Le capitaine du *Sankt Pauli* se révéla être Rudolph Dieterle, ancien commandant de S. S., et représentant de la *Kriegsmarine* dans le D. S. K. *(Divisenschutzkommando)* de l'armée de Rommel. Or, il avait été « officiellement » dénoncé par un ancien complice, arrêté, jugé à Leipzig en 1958 et condamné à la réclusion perpétuelle pour crimes de guerre. Seulement, selon d'autres informations, le condamné n'était pas le *vrai* Dieterle, mais un volontaire assurant la protection de l'ancien S. S.

Quant aux mystérieux « savants » de la base du lac Nungesser, à la tête desquels se trouvait un certain professeur Willibrod, ils étaient en possession de toutes les autorisations nécessaires pour effectuer de longs travaux pédologiques ; En d'autres termes : D'études des sols. Les appuis dont ils jouissaient venaient, anonymement, des bureaux de l'immigration d'Ottawa et — *fast but not least* — la première autorisation remontait à 1948...

Il convient ici d'ouvrir une parenthèse, à propos de cette date. On n'ignore pas le rôle que joua l'astrologie — dont Himmler était le spécialiste — auprès des chefs nazis. Or. H. R. Trevor-Roper *(Les derniers jours de Hitler.* Paris, 1947), en citant le journal de Schwerin von Krosigk — l'ancien ministre des Finances — rapporte ceci : « Goebbels et Hitler envoyèrent chercher deux horoscopes qui étaient *soigneusement tenus à jour par un des bureaux d'étude de Himmler :* L'horoscope du Führer, dressé pour la date du 30 janvier 1933, et l'horoscope de la République, dressé pour la date du 9 septembre 1918, Ces documents sacrés furent apportés et examinés, et l'on découvrit "un fait étonnant" qui eût bien mérité d'être connu plus tôt : "Les deux horoscopes, déclare Schwerin von Krosigk, annonçaient tous les deux la guerre pour 1939, des victoires jusqu'en 1941, puis une série de défaites culminant par

les pires désastres, dans les premiers mois de 1945, et surtout dans la première moitié d'avril. Puis il devait se produire une écrasante victoire de notre côté dans la seconde moitié d'avril, une période de stagnation jusqu'en août, et enfin, en août, la paix. Cette paix devait être suivie d'une période de trois ans très difficiles pour l'Allemagne, mais, à *partir de 1948* [c'est nous qui soulignons], cette nation devait connaître à nouveau la grandeur". » Serait-il trop aventureux de penser qu'à partir d'avril 1945, les prévisions ne s'appliquaient plus au premier degré, s'il est permis de s'exprimer ainsi, mais qu'elles concernaient désormais les destinées occultes du nazisme ?...

Quoi qu'il en soit. R. Alleau *(op. cit.), à* propos de ces horoscopes secrets, se livre à quelques réflexions très pertinentes, et qui semblent conforter notre hypothèse « Techniquement, la véritable base des calculs des astrologues allemands n'était pas la date du 9 septembre 1918, mais celle du 18 janvier 1871, jour de la naissance du IIe Reich, d'une part, et du 30 janvier 1933, commencement "astrologique" du IIIe Reich. Si l'on compare, en effet, ces "thèmes" à celui de la naissance d'Adolf Hitler, on constate qu'ils ont été utilisés non seulement pour la divination mais surtout pour des calculs servant *à fixer les dates des initiatives politiques et militaires allemandes*, selon les règles d'une discipline traditionnelle très ancienne, bien connue des astrologues arabes, et qui cherche à déterminer ce que l'on nomme les "élections", c'est-à-dire les choix des moments favorables à diverses entreprises. Quand Sebottendorf, par exemple, donne des indications astrologiques sur son ouvrage, il laisse entendre qu'il a choisi les meilleurs "aspects planétaires" pour atteindre le but qu'il se proposait, en publiant ses "révélations". »

Tous ces indices laisseraient penser que l'établissement près d'un lac du Grand Nord canadien, en 1948, du professeur Willibrod et de ses acolytes, répondait à un plan régi par les astres et concernant la deuxième phase de la tragique épopée nazie... En tout cas, les savants de la mission ne s'étaient jamais manifestés autrement que pour faire renouveler leur autorisation. Il faut savoir enfin que si tous les lacs de la région sont répertoriés et nommés, ils ne figurent pas tous sur les cartes publiées à ce jour...

Il s'avéra en fait, comme le révéla l'un d'eux, blessé et capturé par un petit commando franco-canadien, que les membres de la « mission scientifique » appartenaient à un « Ordre » hitlérien infiltré dans plusieurs organisations terroristes, et dont le but était : « La subversion totale de tous les pouvoirs en place, dans tous les pays, par tous les moyens, compris tous ceux de la science moderne. » La découverte dans la base du lac Nungesser d'un cahier de 1 800 pages — rédigé effectivement en néerlandais, la langue maternelle du professeur Willibrod, né dans le Texel en 1897 et qui se suicida en 1971 lorsque fut découvert son repaire — fournit d'extraordinaires renseignements. Qu'on en juge d'après ce passage :

Il y avait plusieurs années déjà que le Führer avait demandé à Horbiger s'il lui serait possible de déplacer le Nord magnétique. Mon maître avait alors répondu : — Certainement. — Dans combien de temps estimez-vous que pourraient avoir lieu les premiers essais ? — Un an peut-être, si je dispose de tout ce qui me sera nécessaire et de collaborateurs entraînés à de telles recherches, — Eh bien, faites votre liste, et mettez-vous à l'ouvrage », avait conclu Hitler avec la même simplicité.

Quels cuistres et autres pédants encroûtés dans la « science » des démocraties occidentales auraient-ils pu comprendre le sublime dialogue des deux grands Autrichiens ? Dès que l'on sort des sentiers battus de leur logique, ils sont prêts à crier à la sorcellerie… ou à la folie. La folie ! On voit bien qu'ils ne peuvent pas comprendre que nous ayons une autre logique, sur d'autres bases… infiniment plus valables que celle de Descartes. Horbiger avait naturellement communiqué mon nom au Führer, avec la liste demandée. C'est ainsi que je fis un exposé de mes premiers travaux sur la question. Le problème qu'elle posait pouvait se résumer ainsi : Les pôles magnétiques sont les lieux de notre planète où l'inclinaison magnétique devrait être théoriquement de 90° [c'est-à-dire où les aiguilles aimantées se tiendraient verticales]. Mais il faudrait pour cela que l'ellipsoïde de révolution aplati [la forme authentique] de notre planète soit régulièrement aimanté… Or, ce n'est pas le cas. C'est pourquoi, entre autres choses difficiles, les pôles magnétiques sont, aujourd'hui encore, d'une définition imprécise : Nonobstant l'existence de ces très réelles difficultés, mes expériences prouvent qu'on peut trouver ces pôles en plusieurs points de chacune des zones polaires correspondantes : Horbiger avait, d'autre part, déjà prouvé que les divers points de ces pôles étaient, selon son expression même, « comme les centres émetteurs d'ondes telluriques particulières ». Pour ma part, j'avais déjà prouvé que ces courants de nature électrique, circulaient toujours et sans arrêt, à travers le sol, la mer, l'atmosphère ; Que leurs variations dépendent des variations externes du magnétisme terrestre, et de la conductivité du sous-sol, de l'air, de la mer. Toutes choses par moi formulées, telles que la résistivité des terrains sédimentaires superficiels en utilisant les courants telluriques qui les parcourent. Le propre d'une onde étant la réflexivité, la solution consistait dans l'élaboration d'un moyen de captage et de réflexion des ondes telluriques agissant sur les aiguilles aimantées, en faisant appel aux puissances de l'au-delà. Le problème des techniciens serait de rendre mon réflecteur d'ondes telluriques réglable à volonté. Ce n'était pas le mien. J'entrevoyais ce qu'en voulait faire le Führer ; Mais cela me regardait moins encore. On me posait un problème parfaitement soluble en son principe. J'en parlai longuement avec Horbiger, puis avec Kiss et Planck. Puis je me mis au travail. (…) Là encore, l'incomparable destin de notre glorieux Führer ne permit pas que mon réflecteur vît le jour en Allemagne. » Est-ce à dire qu'il l'aurait vu ailleurs ?… Et que parmi les possibilités « concrètes » ouvertes par ces recherches, se trouvait celle, « pour l'homme, de créations dirigées de succussions telluriques, thalassiques, atmosphériques, conjuguées ou non » ? Il s'agirait en l'occurrence d'une sorte d'arme absolue capable d'ensevelir dans les entrailles de la terre les plus modernes armements, et de bouleverser ou submerger des nations entières.

Il se pourrait, disons-le en passant, que ce soient de telles expérimentations qui, en 1971, aient fait enregistrer par les stations météo canadiennes de Lynn Lake et de Le Pas « certaines aberrations atmosphériques » pour la première et « certaines turbulences encore sans explication », pour la seconde. A ces expérimentations s'ajoutent celles — dans des terrains andins inaccessibles s'échelonnant entre l'Équateur et l'Argentine — d'engins ultramodernes, volants notamment… (Le centre de coordination en était situé il y a quelques années à Cali, en Colombie.) On notera que de très nombreuses « apparitions d'O. V. N. I. » ont précisément été

signalées dans ces régions.

Tout récemment encore, l'un de nos correspondants argentins nous confirmait que le sud de son pays était un lieu de « réunion » privilégié des fameux extra-terrestres, et que beaucoup de gens y émigraient, dans l'attente de ce « Messie » qui doit descendre du Ciel en terre, non pas sur les nuées, mais sur un O. V. N. I. ...

Nous concevons parfaitement à quel point ces révélations pourront déconcerter. Nous avons dû nous-même demander au R.P. Martin toutes les précisions à cet égard mais — pour des raisons d'opportunité que l'on comprendra aisément — leur divulgation, ici et maintenant, serait imprudente. Ajoutons toutefois que nous savions depuis plusieurs années déjà et par de tout autres sources, que les services de renseignements français établissaient un lien entre les apparitions d'O. V. N. I., en Amérique du Sud, et la présence de « spécialistes » allemands... Sans plus, apparemment.

S'agissant des « centres de recherche » répartis dans la région andine, on s'étonnera peut-être qu'ils aient échappé à la vigilance des satellites d'observation. A quoi nous répondrons d'abord que la forêt amazonienne constitue à elle seule un sérieux camouflage, et qu'il n'est pas exclu de surcroît que certains de ces centres soient *souterrains.* La présence de cavernes mystérieuses dans cette région a été signalée par plusieurs explorateurs, et nous renverrons à un livre très curieux : *Les Intraterrestres, « Ils existent. Je les ai vus. »* (éd. Alain Lefeuvre, 1978). Deux journalistes connus, Marie-Thérèse Guinchard et Pierre Paolantoni, y relatent l'expédition d'un explorateur hongrois qui déclare entre autres ceci : « Sous la cordillère des Andes qui s'étire de la Terre de Feu à la Colombie, se trouve une succession de grottes communiquant entre elles. Des milliers de kilomètres de galeries, de cavernes, de lacs, de rivières sont enfouis sous des millions de mètres cubes de terre et de roches (...) » Et les auteurs de se poser cette question : « Les O. V. N. I. sont de plus en plus nombreux dans le ciel de notre monde. Or, et tous les témoignages en attestent, ils sillonnent davantage les régions andines que toutes les autres, et plus spécialement celle de Colombie. Ces engins volants viennent-ils d'en haut ou d'en bas ? »

Nous citerons enfin, pour relativiser quelque peu l'« omniscience » des satellites d'observation, ces quelques lignes signées Pierre Vendôme et parues dans le bimensuel *Monde et Vie* du 6 au 26 février 1987, qui rendent compte d'un avertissement du général Copel, ancien chef de l'état-major de l'armée de l'Air : « Aucun des satellites qui sillonnent en permanence l'est eurasien n'a pendant près de trois jours remarqué la colonne de fumée de 30 mètres de haut qui dénonçait l'explosion survenue à Tchernobyl. C'est seulement parce que la Suède, contaminée par l'expansion du nuage, a sonné l'alarme, qu'on a orienté des satellites vers l'observation de cette zone. »

Quoi qu'il en soit de ces considérations, il demeure que l'attribution à l'Allemagne nazie d'expérimentations de pointe en cette matière ne date pas d'hier. En fait foi, entre autres, ce rapport du lieutenant Edward, du 415e US Night Fighter Squadron, commentant ce qu'il avait vu dans la nuit du 23 novembre 1944, alors que son unité, en survolant le Rhin, avait été harcelée par « dix petits ballons d'un rouge flamboyant ». Les pilotes Henry Giblin et Walter Cleary avaient également signalé

que, dans la nuit du 27 septembre 1944, ils avaient été suivis par une « énorme boule de feu » qui volait au-dessus de leur avion à une vitesse d'environ 400 km/h. Mais écoutons le rapport du lieutenant Edward :

« Les nazis ont lancé quelque chose de nouveau dans le ciel nocturne au-dessus de l'Allemagne. Il s'agit d'étranges et mystérieux ballons qui surgissent soudain et accompagnent les avions ennemis en mission au-dessus de l'Allemagne. Cela fait plus d'un mois que les pilotes de ces avions ont vu apparaître ces étranges ballons au cours de leurs vols de nuit. Apparemment, personne ne sait quelle est cette arme. Les «ballons de feu» apparaissent soudain et accompagnent les avions pendant des kilomètres. Ils semblent être téléguidés depuis la terre. »

Tous les dossiers relatifs à ces engins non identifiés concordent sur deux points essentiels : ce type de ballons paraissait invariablement monter vers l'avion en venant du sol. Généralement, il provoquait une panne des systèmes de mise à feu. Selon d'autres rapports, non confirmés par les Alliés, certains appareils se seraient écrasés au sol à la suite de telles pannes.

Tout d'abord, les Alliés pensèrent à des charges d'électricité statique. Une fois cette hypothèse rejetée, ils évoquèrent la possibilité d'armes secrètes allemandes ou japonaises destinées à faire tomber en panne les systèmes de mise à feu des bombardiers. Ainsi, dans une déclaration publique du 13 décembre 1944, le général Eisenhower lui-même affirma qu'il s'agissait d'une arme allemande ultra-secrète, que les pilotes alliés avaient mission de détruire. Selon une autre hypothèse, ces objets auraient été conçus uniquement pour servir d'armes psychologiques envoyées dans le ciel afin de semer le trouble et de démoraliser les pilotes alliés. Enfin, incapables de résoudre cette énigme, les armées de l'air américaine et britannique aboutirent à la conclusion rassurante selon laquelle les ballons ne pouvaient être que le produit d'une « hallucination collective »... En fait, on ne découvrit jamais, officiellement du moins, la cause de ce phénomène. Les ballons disparurent quelques semaines avant la fin de la guerre. La seconde vague d'Objets Volants Non Identifiés se manifesta au-dessus de l'Europe de l'Ouest et de la Scandinavie de 1946 à 1948 : De nombreuses personnes en furent témoins, dont plusieurs pilotes et techniciens travaillant sur les radars. Tous firent état de l'apparition dans le ciel d'étranges cigares ou d'objets en forme de disque.

Des suppositions furent émises selon lesquelles les Soviétiques et les Américains utiliseraient les hommes et le matériel saisis dans les usines de recherche secrètes de l'Allemagne nazie et mettraient au point des engins aéronautiques en forme de disque. Les spéculations qui voyaient un lien entre les armes secrètes nazies et les soucoupes volantes devinrent encore plus fréquentes lorsque, au milieu des années 50, différents journaux et magazines allemands commencèrent à publier des articles sur le capitaine Rudolf Schriever. Selon ces articles, cet ancien ingénieur en aéronautique de la Luftwaffe, l'armée de l'air allemande, avait étudié, au printemps 1941, un prototype d'engin volant qui subit des essais en vol en juin 1942, Avec ses collègues Habermohl. Miethe et Bellonzo, il construisit une version agrandie du disque volant d'origine au cours de l'été 1944, A l'usine BMW de Prague, ils transformèrent le modèle, remplaçant ses anciens moteurs par des réacteurs très perfectionnés.

On trouve une brève description du projet de soucoupe volante *(Projekt Saucer)* dans l'important ouvrage de Rudolf Lusar, *les Armes secrètes allemandes au cours de la Seconde Guerre mondiale* : « Habermohl et Schriever choisirent un anneau de grande surface tournant autour d'un cockpit fixe en forme de coupole. L'engin consistait en ailes annulaires ajustables qui pouvaient être placées dans la position appropriée pour assurer le décollage ou le vol. Miethe mit au point un plateau en forme de disque de 42 m de diamètre dans lequel des réacteurs furent insérés. »

D'autres rapports, qui se contredisent parfois, sur certains détails, concordent en tout cas sur le diamètre de la soucoupe, sur sa hauteur (de la base au sommet : 32 m), son plafond (12 000 m) et sa vitesse en vol horizontal (2 000 km/h). Rudolf Schriever lui-même déclara, à la fin des années 50, qu'il avait effectivement travaillé sur un programme de recherche appelé *Projekt Saucer.* Son disque volant était prêt au début de 1945, mais en raison de l'entrée des Alliés en Allemagne, les essais avaient été annulés, la machine détruite et tous les documents avaient disparu ou avaient été volés dans le chaos de la déroute nazie. Schriever mourut peu après ces révélations, persuadé que les apparitions d'O. V. N. I., mentionnées depuis la fin de la guerre étaient la preuve que ses idées originales avaient été reprises avec succès. Toutefois, cela ne résout pas le problème des mystérieux ballons. Sans doute relevaient-ils d'une technologie plus « subtile »...

Nous sommes d'autant plus porté à le croire que la « mythologie des O. V. N. I. » nous paraît reliée à une action psychologique extrêmement élaborée, sur laquelle il convient de s'arrêter un peu.

XII

La dernière manipulation de l'« agent X »

C'est Jung qui, le premier *(Un mythe moderne,* éd. Gallimard, 1961), s'attaqua sérieusement au déconcertant et irritant problème des Objets Volants Non Identifiés. Il y fallait un certain courage, à une époque où il était encore compromettant pour une personnalité d'afficher des complaisances à l'égard d'un phénomène réputé trivial aux yeux du public cultivé. De surcroît, il en indiquait dès l'abord l'exceptionnelle importance : « Cette rumeur, ces bruits et le problème de l'existence physique éventuelle des objets volants qu'ils évoquent me paraissent tellement importants que je crois de mon devoir de lancer un cri d'alarme, comme je le fis à l'époque où se préparaient des événements qui devaient frapper l'Europe au plus profond d'elle-même ». (Il s'agissait de l'arrivée d'Hitler au pouvoir.)

Il précisait encore — en s'excusant presque de soumettre au lecteur des réflexions qui « seront probablement très mal vues » — que ces nouveaux événements qu'il prophétisait étaient en relation avec le passage du point vernal dans le signe du Verseau. S'il se compromet de la sorte, c'est, nous dit-il, qu'il se sent, « à franchement parler, profondément soucieux du sort de tous ceux qui seront surpris par les événements et qui, faute d'y être préparés, leur seront livrés, pieds et poings liés, et les subiront sans le secours d'aucune compréhension ». Mais où les choses se gâtent, c'est lorsque Jung discerne dans ces théophanies incongrues une sorte de ruse inévitable et d'ailleurs providentielle, destinée à faire admettre à l'homme moderne une dimension cachée de lui-même qu'il veut nier « consciemment » et qui resurgit ainsi plus ou moins « inconsciemment ».

Mais quoi qu'il en soit, cette résurgence, cette irruption soudaine du monde des archétypes dans le ciel de l'homme moderne — car Jung découvre dans la forme ronde généralement attribuée aux O. V. N. I., un « symbole de la totalité »... — sont pour le psychanalyste suisse indépendantes d'un éventuel support matériel qui, à vrai

dire, serait même plutôt gênant ! Car il faudrait bien en chercher l'origine, remonter peut-être jusqu'à la source de ces curieux phénomènes, quitte à s'apercevoir que seule une « manipulation magique » peut rendre compte de leur invulnérabilité et de leur duplicité.

De fait. Jung passe très rapidement sur l'éventuelle « matérialité » (disons plus généralement l'« objectivité ») du phénomène. Certes, il précise bien que : « Si un phénomène physique inconnu avait été la cause extérieure immédiate du mythe, cela n'enlèverait à ce dernier rien de sa valeur psychologique ». Ce n'est certes pas nous qui nierons que l'intérêt du phénomène, effectivement, est avant tout psychique. Mais dire, comme Jung, « qu'on est tenté de l'interpréter comme étant à 99 pour 100 une édification psychique » n'a tout simplement pas de sens.

D'une part parce que cette extériorisation, cet irrépressible et quasi universel jaillissement des archétypes jungiens, trop longtemps refoulés par la conscience moderne, nous paraissent beaucoup moins spontanés et beaucoup plus orientés qu'on voudrait nous le faire croire ; Et d'autre part parce que le « substrat objectif » nous semble incontestable — maintenant plus encore qu'à l'époque où écrivait Jung. Et nous ne parlons pas du problème — pourtant plus épineux encore — de ces « humanoïdes » qui accompagnent souvent les apparitions d'O. V. N. I., et qui à l'évidence ne participent pas du symbolisme du *Rotundum*...

Les choses se compliqueraient singulièrement s'il était avéré que — loin de ne jouer qu'un rôle de catalyseur dans l'extériorisation de toute façon inéluctable des contenus latents de la psyché — les O. V. N. I., constituaient le produit très élaboré, l'aboutissement d'un plan conçu de longue date — aussi fantastique que puisse paraître de prime abord une telle hypothèse. Mais, nous dira-t-on : Pourquoi ne pas prendre le phénomène au premier degré, en acceptant tout simplement la thèse « exotérique » selon laquelle les O. V. N. I., seraient les véhicules de visiteurs de l'espace ? La science est trop mouvante, incertaine, versatile, pour pouvoir nous communiquer à cet égard quelque certitude que ce soit. Et nous savons bien que de brillantes équations prouvant l'impossibilité des voyages interplanétaires pourraient être contredites par de plus savantes encore qui démontreraient au contraire leur possibilité. Et l'on aurait beau jeu de nous rappeler tel savant du siècle passé, par exemple, assurant preuves à l'appui que le vol du plus lourd que l'air était une triste absurdité.

Aussi est-ce à des constatations de bon sens que nous aurons recours, pour prouver de la plus irréfutable façon que les O. V. N. I., ne viennent pas de lointaines galaxies. (Nous ne nions pas *a priori* la possibilité de contacts ou de signaux extra-terrestres, nous disons simplement que ce qu'il est convenu d'appeler le « phénomène O. V. N. I. », dans la forme que nous lui connaissons, ne saurait en aucun cas en faire partie.) Il suffit de procéder à une « critique interne » du phénomène O. V. N. I., pour se persuader qu'il répond bien à un dessein précis dont la mise en œuvre s'effectue selon une progressivité très étudiée. En effet, si nous nous reportons aux dernières années du XIX[e] siècle, nous relevons dans la presse américaine par exemple de nombreux témoignages relatifs à l'apparition de singuliers vaisseaux de l'espace, dont la description, effectuée par des milliers de personnes, nous prouve à l'évidence que ces invraisemblables machines, dignes en tout point de Robur le Conquérant, ne

pouvaient certes pas voler — et *a fortiori* traverser les espaces interplanétaires — si l'on s'en tient aux critères physiques habituels. Or, ces apparitions — qui pouvaient difficilement passer, compte tenu de leur forme, pour les « symboles de la totalité » chers à Jung — furent aussi bien attestées que les manifestations plus récentes de soucoupes ou de cigares.

Bertrand Méheust *(Science-fiction et Soucoupes volantes,* Mercure de France, 1978) analyse très bien cet étrange processus lorsqu'il écrit que la logique des apparitions « est celle du rêve, et qu'elles reproduisent concrètement cette logique ; C'est que «quelque chose» se modèle sur le rêve du temps ». Nous ajouterons seulement que ce rêve était... dirigé. Et il convient de rappeler ici ce que nous disions au début de cet ouvrage, relativement à la manipulation des « courants mentaux ». Manipulation confirmée par les stupéfiantes prémonitions des auteurs de science-fiction dont B. Méheust scrute les œuvres et qui, longtemps avant la concrétisation de leurs « rêveries » par le phénomène O. V. N. I., avaient prévu ce dernier, même dans ses détails les plus incongrus. Comme si, répétons-le, leur imagination avait recueilli ces idées que l'on dit « dans l'air » et qui font jaillir par exemple, de deux cerveaux différents, sans relation aucune, la même invention, au même moment. À la trop facile objection selon laquelle « seuls les «amateurs» d'O. V. N. I., signalent qu'ils en ont vu », J. Allen Hynek *(les Objets Volants Non Identifiés, mythe ou réalité ?,* éd. Robert Laffont, 1978), qui a étudié le problème fort sérieusement, et même « officiellement », répond : « Curieusement, c'est presque toujours l'inverse. Les récits les plus convaincants émanent d'individus qui, jusque-là, n'avaient été que médiocrement intéressés par le sujet, et que leur expérience a bouleversés. D'un autre côté, très peu d'observations émanent d'"amateurs" et d'"inconditionnels" des O. V. N. I., et encore se signalent-elles surtout par leur incohérence. » Ce qui suggérerait en somme que la mystérieuse puissance à l'œuvre derrière le phénomène O. V. N. I., connaît parfaitement ses dévots (fussent-ils inconscients de l'objet véritable de leur culte !) et qu'elle s'épargne la peine de prêcher des convertis...

Il nous faut maintenant circonscrire définitivement le problème dans cette double conclusion qui, par son apparence d'irréductible dilemme, a découragé bien des chercheurs : les O. V. N. I. existent mais ne sont pas ce pour quoi ils veulent se faire passer. Jung, bien qu'il se refusât à l'admettre, pour les raisons exposées plus haut, n'en avait pas moins entrevu la nature véritable du phénomène — la seule solution possible, en fait : « L'opinion selon laquelle il pourrait s'agir d'un quelque chose de psychique équipé de certaines qualités physiques semble encore plus improbable ; Car d'où viendrait une telle chose ? » C'est bien en effet cette origine extérieure à la psyché humaine que Jung ne pouvait accepter, car elle sapait radicalement les fondements de sa théorie.

Mais qu'on le veuille ou non, et grâce aux éléments d'information dont nous disposons maintenant et que Jung, rendons-lui cette justice, ne possédait pas, nous sommes confrontés à l'hypothèse d'un plan programmant à la fois l'inspiration des littérateurs et la réalité « psychophysique » du phénomène. La croyance à ce plan se fait d'ailleurs de plus en plus générale chez les spécialistes sérieux. Ainsi Aimé Michel, dans *Mystérieux Objets Célestes* (éd. Robert Laffont, 1977), s'interroge-t-il

en ces termes, après avoir admis que les détails des apparitions, même dûment observés, n'étaient pas, en eux-mêmes, fiables : « Il faut les réexaminer au second degré comme un produit possible de l'action de l'O. V. N. I., sur le psychisme du témoin, c'est-à-dire comme un effet hallucinatoire de l'objet auquel le témoin s'est trouvé exposé (...) Peut-être l'O. V. N. I. rapproché détraque-t-il le système pensant de l'homme comme un moteur chaud rayonne de l'infrarouge. Mais peut-être aussi l'hallucination répond-elle à un dessein : Le faisceau du projecteur cinématographique projette bien de l'infrarouge sur l'écran, mais ce qui est signifiant, c'est l'image. On commence à soupçonner de fantastiques camouflages impliquant la mise en place de vrais scénarios (Vallée), voire l'induction d'erreurs et d'inventions (Giraud), Certains vont jusqu'à se demander d'où viennent certaines idées à certains auteurs de science-fiction (Méheust). » (Selon le R. P. Martin, les « manipulateurs » néo-nazis ont tout intérêt à répandre dans l'opinion « certaines fictions divertissantes » !)

Jacques Vallée, dans *le Collège invisible* (éd. Albin Michel, 1975), cerne le plan de plus près encore :

« Si quelqu'un voulait avoir une action profonde sur la société humaine, qui ne soit décelable ni par la minorité cultivée, ni par l'Église, ni par les autorités militaires, et ne perturbe ni le niveau politique ni les rouages administratifs, tout en instillant à un niveau fondamental les germes d'une révolution philosophique, *il n'agirait pas autrement !*

« En même temps, bien entendu, un tel processus devrait donner, à chaque fois, une explication de lui-même pour échapper à toute détection. En d'autres termes, il devrait projeter une image *juste au-delà* de la structure de croyance de la société-cible. »

Nous sommes là, effectivement, au cœur du problème, d'autant que selon Jacques Vallée — qui alerta en 1978 les Nations Unies — une des étapes du plan est la diffusion de la croyance aux extra-terrestres. Et il conclut à très juste titre que cette croyance aux visiteurs de l'espace « est encore un piège par lequel le phénomène va donner de lui-même une explication acceptable, tout en masquant la nature infiniment plus complexe et peut-être inimaginable pour l'homme actuel, de la technologie qu'il met en œuvre », C'est bien de cela qu'il s'agit dans l'esprit des « savants » du lac Nungesser et de leurs camarades, comme en fait foi cette déclaration de l'un d'eux rapportée par le R. P. Martin (*op. cit.*), et à laquelle nous conservons toute sa crudité : « C'est quand les démocraties seront prêtes à crever sous leur propre ordure, que nous disposerons d'un continent... et d'armes dont elles ne peuvent ni soupçonner l'efficace sans réplique ni l'origine. À mille contre un que leurs peuples croiront dur comme fer à quelque invasion d'"extra-terrestres", en s'étonnant qu'elle ne soit pas pacifique. Les cons !... Ils l'ont, du reste, déjà dit de certains de nos engins à l'essai. »

Face à de telles révélations, on regrette que les intuitions des « soucoupistes » sérieux ne les aident guère à déterminer la nature de l'« agent X », de la mystérieuse puissance qui est à l'œuvre derrière ce plan, et à laquelle nous venons pour la première fois d'ôter le masque. Pourtant, il devrait être évident depuis longtemps déjà, pour tous ces chercheurs, que le plan qu'ils ont si judicieusement mis au jour

présuppose l'existence d'une société secrète disposant de fabuleux moyens. Mais, faute d'être envisagée comme il convient, cette vérité suscite des objections, telles celles que soulève B. Méheust, envisageant ainsi un « trucage humain » à grande échelle :

« Ayant compris l'importance des motifs de la S. F. [science-fiction], une société secrète, à des fins de conditionnement des masses, "fabrique" depuis trente ans les cas de S. V. [soucoupes volantes]. » Supposant (pure hypothèse d'école) que cette société secrète soit la C. I. A., c'est-à-dire une organisation disposant d'importants moyens financiers. B. Méheust, pour réfuter cette hypothèse qui lui paraît à juste titre irrecevable, souligne qu'« il faudrait vraiment qu'elle fasse preuve d'une remarquable constance pour avoir organisé, depuis trente ans, et sur toute la surface de la planète, quelque 80 000 cas recensés. Et comme, en outre, de nombreux cas sont peu ou pas réalisables techniquement, il faudrait avoir payé les témoins. Enfin, que cette organisation ait commencé son travail au moins depuis 1897. Un siècle de persévérance, sans jamais une fuite, et à des fins qui demeureraient des plus mystérieuses ! »

Sur la question de la « persévérance », nous pourrions certes renvoyer B. Méheust au Plan pangermaniste, mais il convient d'aller plus loin et plus profond que cet aspect somme toute « quantitatif » du problème. C'est l'idée que se fait B. Méheust des sociétés secrètes qui l'empêche d'imaginer autre chose qu'une organisation de type plus ou moins politique, et dont les moyens d'action seraient en tout cas exclusivement matériels et techniques. Mais le mythe, tel que nous l'avons étudié tout au long de ce livre, se révèle beaucoup plus généreux ! Et l'organisation qui a suscité les O. V. N. I., est en effet d'une tout autre nature que l'imagine Méheust. Dans *O. V. N. I. : la grande manipulation* (éd. du Rocher, 1983), Jacques Vallée, dont nous tenons à saluer la remarquable évolution, se rapproche fort de la solution, en évoquant « l'intervention ésotérique » : « Admettons, comme point de départ, qu'un ou plusieurs groupes aient appris *à maîtriser certains processus physiques par des moyens habituellement qualifiés de « magiques ». (...)* Supposons qu'ils aient élaboré des techniques pour projeter des images à distance, pour contrôler et amplifier les capacités psychokinétiques des sujets humains ; Ou pour fabriquer des entités analogues aux « tulpas » du folklore tibétain, ces entités palpables avec lesquelles Mme Alexandra David-Neel fit des expériences rapportées dans ses livres. Fantaisie ? Peut-être. Toujours est-il que dans l'Allemagne nazie, plusieurs centres de recherche travaillèrent sur ce problème pendant une dizaine d'années [...]. » Tout laisse penser qu'elles furent poursuivies.

Mais le mieux à cet égard est sans doute de citer Napoléon La Boucane, le traducteur canadien du cahier de Willibrod, ce savant néerlandais d'obédience nationale-socialiste dont les travaux avaient été retrouvés dans la base d'expérimentation du lac Nungesser :

« Pour autant que nous ayons pu juger (restriction due au caractère «hermétique» de la terminologie impliquée par l'avancement des recherches), dans ce cahier de 1 800 pages particulièrement fines et résistantes, il s'agit de deux choses n'ayant entre elles que le lien de l'étrangeté d'un même penser s'exprimant sur deux voies différentes de l'esprit. La première de ces voies apparaît comme celle de certaines

sciences nouvelles, sans que nous puissions affirmer qu'il s'agisse véritablement de sciences au sens occidental, cartésien du terme ; mais plus près, semble-t-il de prime abord, de quelques visions assez déroutantes, visant néanmoins, par des moyens nouveaux, inconnus ou oubliés, à l'asservissement de la matière et, de la même façon, à la maîtrise de *toutes* les facultés du cerveau humain, entrevue comme possibilité de pouvoirs invraisemblables, par un esprit sans frein n'ayant de lois que sa fantaisie, son génie aussi *peut-être* ?... »

Il convient ici d'ouvrir une parenthèse pour signaler qu'en 1976, deux chercheurs soviétiques spécialisés dans l'étude de *l'Atlantide* publièrent une étonnante communication à partir d'archives du IIIe Reich conservées à Moscou et à Leningrad. L'Armée rouge, ainsi que nul ne l'ignore, mit la main sur des tonnes de dossiers à Berlin, et c'est elle qui investit la première le siège de l'Ahnenerbe... Mais il est évident qu'on ne permit jamais à personne de jeter un coup d'œil sur ce qui fut saisi dans les bureaux de l'organisation.

Gorbousky et Novikov, les deux chercheurs en question, consultèrent néanmoins des bribes de cette insolite documentation et y découvrirent que Haushofer, Hess et Hielscher avaient fait effectuer par une foule de spécialistes des investigations sans précédent dans les vieux textes sanscrits et runiques. Les intéressaient évidemment au premier chef ces fameux pouvoirs dont parlent les plus anciennes chroniques de l'humanité. Haushofer organisa en personne plusieurs expéditions en Asie pour essayer d'en apprendre davantage sur place auprès des sociétés initiatiques qu'il avait jadis fréquentées. Les deux chercheurs soviétiques se disent en mesure d'affirmer qu'il en rapporta beaucoup plus d'éléments qu'on a bien voulu l'avouer. Parallèlement, il fit venir à Berlin, au siège de l'Ahnenerbe, les initiés tibétains qui s'immolèrent par le feu lors de l'écroulement final, et dont l'Armée rouge a retrouvé et autopsié les corps. Mais aucune communication n'a été faite au sujet des activités qu'on leur avait confiées. Il faudrait pouvoir accéder à l'essentiel des archives, dont Gorbousky et Novikov, redisons-le, n'ont pu consulter qu'une infime partie. Il en est d'autres qui ont gagné les Etats-Unis, et qui sont demeurées tout aussi secrètes. Et l'on s'est parfois demandé si l'intérêt des deux Grands poulies sciences parallèles et la « conquête de l'espace intérieur » humain ne devait pas quelque chose à cette étrange documentation.

Mais la découverte du cahier de Willibrod attestait que la partie la plus « réservée » peut-être de la documentation des nazis était restée aux mains de... ceux-ci.

Le susdit cahier apportait enfin la confirmation, s'il en était besoin, que les inspirateurs d'Hitler appartenaient à une société secrète qui n'était qu'une spécification de l'Ordre du Dragon (ou du Dragon Vert) — lui-même émanation directe des 72 Supérieurs Inconnus séthiens. L'Ordre était à cette époque localisé principalement au Tibet, ce dont on ne s'étonnera pas au souvenir des « aventures » de Trebitsch-Lincoln entre autres, mais il est tout aussi évident que ses ramifications étaient internationales, comme en fait foi le « centre de décision » qu'il posséda en Suède.

*

* *

Dans une interview accordée au nouveau *Planète* (août 1969), Saint-Loup déclarait avoir eu sous les yeux le plan de vol d'un quadrimoteur He 277 V-I qui avait décollé de la région de Salzbourg dans les derniers jours d'avril 1945 en emportant des initiés nazis vers une destination mystérieuse. Or, ce plan de vol indiquait que l'avion se dirigeait *vers l'Orient...* Ainsi, sept siècles plus tard mais en mode parodique, inversé, se reproduisaient les événements légendaires rapportés à Otto Rahn en 1931 par un vieux berger languedocien : « Tous les cathares périrent par le feu, sauf Esclarmonde de Foix. Quand elle sut le Graal en lieu sûr, elle monta au sommet du Thabor, se mua en colombe blanche et s'envola vers les montagnes de l'Asie... »

N'était-ce pas du Tibet que vint, avant d'y retourner en 1945, l'« esprit » qui avait finalement pris possession d'Hitler, préparé par les exercices de Sebottendorf à lui servir de « réceptacle » ? Et que pouvait-il être, sinon un *«tulkou ».* De quoi s'agit-il ? La réponse nous est fournie par Alexandra David-Neel elle-même (cf. *Mystiques et Magiciens du Thibet),* dont nous respectons les particularités stylistiques

« D'après la croyance populaire, un *tulkou* est, soit la réincarnation d'un saint ou d'un savant défunt, ou bien l'incarnation d'un autre être qu'humain : dieu, démon, etc, (...) Certains lamas croient que l'énergie subtile qui subsiste après la mort de celui qui l'a engendrée — ou alimentée s'il est déjà un *tulkou* appartenant à une lignée d'incarnations — attire à elle et groupe des éléments sympathiques et devient ainsi le noyau d'un nouvel être. D'autres disent que le faisceau des forces désincarnées s'unit à un être existant déjà, dont les dispositions physiques et mentales acquises en des vies antérieures permettent une union harmonieuse. »

Déjà. Houston Stewart Chamberlain — dont les Fondements du XIXe siècle plongèrent successivement Guillaume II et Adolf Hitler en extase et furent qualifiés par le *Völkischer Beobachter* d'« évangile du Mouvement Nazi » — semblait « habité » par des entités étrangères. Comme l'écrit William L. Shirer (*op. cit.*), il « était affligé de visions où, disait-il, des démons lui enjoignaient sans pitié ni relâche de rechercher de nouveaux champs d'étude et de poursuivre ses extraordinaires travaux. (...) Un jour de 1896, alors qu'il revenait d'Italie, une de ces apparitions eut un caractère si impérieux qu'il descendit du train à Gardone, s'enferma pendant une semaine dans une chambre d'hôtel et, abandonnant un projet d'œuvre musicale, entreprit fiévreusement un essai biologique, où il découvrit l'embryon du thème qui allait dominer tous ses ouvrages ultérieurs, celui de la race et de l'histoire. » Il est bien « naturel » que Chamberlain, après sa rencontre à Bayreuth avec le futur Führer en 1923, ait prophétisé : « Hitler est un éveilleur d'âmes, le véhicule de pouvoirs messianiques !... Voici le nouveau chef que Dieu envoie au peuple allemand à l'heure où il en a le plus besoin ! »

Il est en tout cas évident que la présence, dans ce contexte, d'une colonie hindoue et tibétaine en Allemagne, prenait une résonance particulière...

Mais nous l'avons dit, la mythologie aryenne « répartie » entre la Thulé hyperboréenne et la « Tradition primordiale polaire » indo-tibétaine — et relayée efficacement par un *certain* Islam — allait se trouver symboliquement aussi bien que géographiquement transposée aux antipodes, puisque la « piste » que nous avons ébauchée tout à l'heure à partir d'une base d'expérimentation nazie du Grand

Nord canadien, aboutit en Antarctique. Plus exactement à une base baptisée Asgärd (comme le yacht du baron Otto von Bautenas…), S'il est encore impossible, à l'heure actuelle, de la localiser avec précision, des informations recueillies en 1972 par un agent « infiltré » dans certains cercles nazis et que nous a transmises le R. P. Martin, révèlent qu'un néo-Führer appelé Siegfried coordonnerait les activités de l'Ordre-que-nous-savons, dont les cadres se réuniraient pour des séminaires théoriques et pratiques dans l'ancien pénitencier d'une île déserte argentine qui pourrait être l'île de *los Estados.* Les « maîtres » les plus souvent cités étant, en dehors bien sûr d'Hitler, Eckart, Rosenberg, Haushofer, Horbiger, Vacher de Lapouge et, pour les techniques, Hielscher, Sievers et Oberth.

En dehors de la question de la « localisation » géographique de ses bases, sur laquelle nous nous sommes déjà expliqué, on s'étonnera peut-être que l'Ordre nazi dont il est ici question n'ait pas été détecté, en particulier lors de certaines « traques » de criminels de guerre par des agents israéliens. Il faut savoir que si la « Société » fut bien évidemment inspirée — mais non *dirigée* — par un collège d'anciens hitlériens (parmi lesquels, nous dit le R.P. Martin, « beaucoup d'ex-officiers S.S. et de la *Kriegsmarine,* quelques théoriciens aussi »), elle s'est développée selon des modalités propres qui n'impliquaient pas nécessairement des liens étroits avec la « vieille garde ». Ce que disait Saint-Loup de l'« opposition européenne », dans la S. S., n'est peut-être pas sans rapport avec ceci. De surcroît, il est un point qu'il faut souligner, et que l'actualité semble d'ailleurs illustrer : Un projet du néo-Führer Siegfried, « prévoit, pour le jour où l'existence de la société serait pressentie et pour en prévenir la détection avant qu'elle soit devenue assez puissante, de ne pas s'opposer à l'extradition de particuliers réclamés, devenus indésirables dans ses rangs […] ». Nous savons d'ailleurs que le « héros » canadien de la chasse aux nazis du lac Nungesser, Napoléon La Boucane (originaire de Saint-Paul en Alberta) s'était proposé de venir témoigner au procès de Klaus Barbie…

À ce sujet, on s'interrogera légitimement sur l'évolution de la « Société » néo-nazie au cours de ces quatorze dernières années. Puissante en 1972, en Uruguay, en Argentine, en Colombie, au Chili et plus encore au Brésil, elle aurait accru son influence — nonobstant certaines apparences « extérieures » relevant du domaine politique le plus contingent — et surtout, elle aurait atteint la maîtrise totale des armes secrètes dont nous avons parlé, comme l'attestent d'ailleurs de nombreux témoignages.

On ne manquera pas, enfin, de poser cette question Pourquoi le R. P. Martin et ses compagnons ont-ils attendu si longtemps pour alerter l'opinion ? À cela l'un des membres du commando a par avance répondu : « Nous voulions savoir. Nous savons ; Mais si nous étions autorisés à le dire, il n'y en aurait guère, aujourd'hui [en 1972], pour le croire. » Sans doute en effet une divulgation prématurée eût-elle présenté plus d'inconvénients que d'avantages. Ce qui est plus difficile à comprendre, c'est que les compagnons du R. P. Martin se soient opposés à la communication des rapports de La Boucane aux services spéciaux. Le prétexte ? « Les Français ne sont pas traités en peuple majeur, mais en peuple gâteux : Dressés à ne regarder aucune réalité en face, surtout pas celles dont ils feront un jour les frais… » Certains ne parleront-ils pas de politique de Gribouille ?

En fait, nous croyons pouvoir avancer que ce mutisme est dû à une observance trop stricte du « vœu de silence » qui leur avait été imposé par le Général de Gaulle lui-même — et bien que celui-ci fût mort avant l'aventure du lac Nungesser. Ici, quelques explications s'imposent.

Selon le R.P. Martin, c'est en effet de Gaulle qui, après la guerre, sélectionna un noyau initial de 45 compagnons, les forma, et leur assigna une mission qui, après une « traversée du désert » de *dix années à compter de sa mort,* impliquait leur manifestation au grand jour, dans une perspective quasi eschatologique. Il va sans dire que l'extraordinaire aventure vécue par les « compagnons secrets » allait les conforter dans leur fidélité à la mission reçue. Et le plus extraordinaire peut-être est que l'aventure susdite s'inscrivait de plein droit dans la perspective archétype que nous avons explorée tout au long de ce livre. Face au IVe Reich en gestation, face au terrible « réveil » d'un *Fredericus Rex* parodique, les compagnons n'incarnaient-ils pas la tradition « grand-monarchiste » à laquelle de Gaulle se ralliait explicitement, comme le rappelait récemment encore le Comte de Paris ?... Mais écoutons le Général, parlant de lui à la troisième personne :

« Lorsque la grande, la nécessaire, l'inévitable révolution du XXe siècle... sera achevée ou en voie d'accomplissement, le Général de Gaulle ne verrait, personnellement, nul inconvénient et beaucoup d'avantages, à ce que le dernier descendant des quarante rois qui, en mille ans, firent la France, retrouvât le trône de ses ancêtres, pour conduire la nation française à ses fins dernières. Rien ne parachèverait plus dignement l'histoire de France, aux jours parousiques.»

Le plus singulier est que de Gaulle lui-même, *comme Hitler,* semblait habité depuis toujours par un sens du destin qui s'identifiait presque au don de prophétie. Voici par exemple ce qu'il écrit en 1905, à l'âge de quinze ans : « L'Europe, irritée du mauvais vouloir et des insolences du gouvernement, déclara la guerre à la France... Le Général de Gaulle fut mis à la tête de deux cent mille hommes et de cinq cent dix-huit canons... Le peuple, qui avait longtemps désespéré de la France, passa du plus grand abattement au plus grand tumulte. » Deux ans plus tard, il confie à un de ses condisciples : « Je serai général et commandant en chef ! » Prisonnier, il écrit en 1917, depuis son *Oflag :* « L'avenir de la France sera pétri de mes mains. » Jean-René Tournoux rapporte qu'après la guerre, l'un de ses camarades lui dit au cours d'une manœuvre, mi-narquois, mi-sérieux : « J'ai le curieux sentiment que vous êtes appelé à un grand destin. » Après un silence, de Gaulle, songeur, laisse tomber : « Oui... Moi aussi ! » Le 20 juin 1929, enfin, alors qu'il commande le 19e bataillon de chasseurs, en garnison à Trèves, de Gaulle écrit au colonel Nachin : « Ah, toute l'amertume qu'il y a de nos jours à porter le harnais ! Il le faut, pourtant. Dans quelques années, l'on s'accrochera à mes basques pour sauver la patrie... et la canaille par-dessus le marché. »

N'était-ce pas, décidément, une « bataille d'archétypes » qui s'annonçait, à travers Hitler et de Gaulle, et si une telle formule nous est permise ?... Plus étonnante encore, peut-être — car elle concernait des événements qui surviendraient après sa mort — est cette prescience (attestée par le R.P. Martin et ses compagnons) dont semble avoir fait preuve le Général, relativement à *l'heure* du combat décisif,

de *l'Endkampf.* Au-delà du « don prophétique, ne s'expliquerait-elle pas au moins en partie par ses relations avec Michel Vâlsan — dont nous avons évoqué plus haut les connaissances en matière d'« islamonazisme » ? Souvenons-nous que selon lui, la science des lettres pratiquée par les *Bektashî...* et par Sebottendorf, est « connue extérieurement surtout par des *applications divinatoires* [c'est nous qui soulignons] dans l'ordre politique », (C'est encore Vâlsan qui, bien des années auparavant, avait prévu le « temps des bombes ».) N'est-ce pas là qu'il faut chercher la raison profonde des dix années de silence, à dater de sa mort, que le Général avait imposées à ses compagnons. De silence, pas d'inaction... Et n'avons-nous pas vu, au fil de ces pages, s'accumuler les indices propres à laisser penser que c'est *maintenant,* en effet, que la menace atteint son paroxysme.

En tout cas, nous ne pouvons, à cet égard, que souhaiter la publication, dans les meilleurs délais, de la correspondance entre Vâlsan et de Gaulle. Sans doute bien des secrets de l'histoire contemporaine s'y trouvent-ils enclos.

Cela dit, nous persistons à déplorer que les compagnons n'aient pas cru devoir alerter jusque-là quelques représentants bien placés, lucides et courageux, de nos services spéciaux. Nous refusons de croire en effet qu'il n'en existe pas ! Et même s'il s'agit en l'occurrence d'affronter un tout autre danger que celui — fût-il grand — représenté par tels groupuscules terroristes...

Les objectifs des nazis dirigés par « Siegfried », tels qu'ils apparaissaient il y a déjà quatorze ans, permettent eux aussi d'inscrire leur action dans une perspective eschatologique, attestant ou plutôt confirmant la prégnance du mythe : « Les deux blocs en ont encore pour une décennie ou deux à jouer à se faire peur : C'est-à-dire, quand nous serons effectivement en possession d'instruments sans comparaison. *Donc,* en position de déclencher ce qu'ils appellent l'Apocalypse ; Nous réservant pour la fin, qui sera le tombeau de leurs puissances et l'établissement de la nôtre, prévue pour mille ans par Hitler ! »

Dernier avatar du mythe de l'« Empereur endormi », le Führer du IVe Reich serait-il celui dont Adolf Hitler n'avait été que le précurseur ?...

Les vainqueurs d'un nouveau conflit « seraient ceux qui auraient gagné la guerre, sans l'avoir faite — ou, en d'autres termes, les *survivants »,* écrivait prophétiquement René Alleau, cité par nous au chapitre II. Et il ajoutait, rappelons-nous : « Il faut donc en inférer qu'un *plan de survie, dans toutes les circonstances possibles, d'un noyau germanique fondamental,* s'est imposé logiquement aux racistes hitlériens, à la fois en fonction de leurs doctrines et de leurs buts permanents d'hégémonie mondiale. On peut le nommer le *plan de* 1945.

Ses fruits empoisonnés ne devraient pas tarder à arriver à maturité. Écoutons à ce propos Jean-Michel Angebert *(Hitler et la tradition cathare,* éd. Robert Laffont, 1971) :

Le 2 mai 1945 (...), une compagnie de S.S. “à destination spéciale”, uniquement composée d'officiers [nous avons vu plus haut son rôle supposé dans la survie du «nazisme magique»], barrait la route Innsbruck-Salzbourg, pour permettre à un convoi descendant du célèbre Berghof [le nid d'aigle hitlérien] de se frayer un passage au milieu de l'avance alliée. Ce convoi déboucha au carrefour de l'Isar et de sa vallée dans la nuit où Berlin capitulait. Ayant ramassé au passage ses éléments

de protection, la colonne poursuivit sa route en direction de la haute montagne. « Arrivé au pied du massif du Zillertal, un petit groupe d'officiers S.S., triés sur le volet, se vit remettre un lourd coffre de plomb après une courte cérémonie à la lueur des torches. Responsables du mystérieux chargement, ils prirent le sentier menant au glacier de Schleigeiss situé au pied du Hochfeiler culminant à 3000 mètres d'altitude. C'est là, à l'aplomb d'une corniche de neige, qu'aurait été enfoui l'objet, le Graal de Montségur suivant toute probabilité. » Nous laissons, il va sans dire, à J.-M. Angebert la responsabilité de cette dernière affirmation. (Saint-Loup, le premier à avoir révélé cet épisode, fait dire de son côté à ce mystérieux chef nazi connu simplement comme « Der Chef » : « En disparaissant nous laisserons un message d'une telle importance que lorsqu'il sera révélé toutes les idoles perdront leur masque, tous les peuples blancs se rassembleront derrière la nouvelle frontière de la race pour essayer de survivre. »)

Mais nonobstant l'incertitude qui règne sur la nature du « dépôt » confié au glacier, nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ces lignes de Julius Evola, extraites de *Méditations du haut des cimes* (Pardès-Guy Trédaniel, 1986) et qui s'inscrivent de plein droit dans la perspective mythique que nous avons longuement explorée :

« Une énigmatique légende veut que le Saint Graal, la mystique pierre de lumière symbolisant la tradition vivante de l'Occident médiéval, ait été transféré d'Espagne — du Montsalvat de Sauveterre — en Bavière et, enfin, au Tyrol. À Innsbruck, dans la "Chapelle d'Argent" on trouve, parmi les statues des ancêtres légendaires du "dernier chevalier européen", Maximilien Ier », la statue du roi Arthur, chef de la Table Ronde et des chevaliers du Graal. Quelque chose de cet héritage profondément enfoui semble s'être perpétué au Tyrol, fût-ce sous l'aspect fermé et raide propre à toute réalité résiduelle. » Une fois de plus, la logique de l'inversion exigeait de la région où allait s'occulter un aspect du mystère nazi, une « prédisposition » particulière.

Quoi qu'il en soit, toujours selon Saint-Loup et J.-M. Angebert, « ces nouvelles Tables de la Loi destinées à servir de guide aux survivants des cataclysmes que nous prépare la civilisation de l'atome devraient être restituées par la moraine frontale du glacier aux alentours des années 1990-1995.

« Dans cette attente, une garde vigilante composée de fidèles de l'Ordre Noir veille autour de la montagne pour recueillir la Suprême Révélation. »

Or, c'est en 1999 que, selon Nostradamus, doit venir le « Grand Roi d'effrayeur » ... dont il se pourrait bien, redisons-le une dernière fois, qu'Hitler eût été la préfiguration. Alors peut-être saurons-nous, enfin, quels horizons d'indicible épouvante scrutait le regard éternellement nocturne de l'homme à la petite moustache.

Postface

Un prêtre :

« Je ne te crois pas. »

Le berger de la Salette :

« Qu'est-ce que cela me fait ? Je suis chargé de vous le dire, pas de vous le faire croire. »

Table des matières

Avertissement au lecteur 9

Prologue 11

I

Plaidoyer pour une autre histoire 13

II

Avant qu'Hitler ne fût 21

III

La Coupe profanée 37

IV

La forêt obscure, la Louve et le Roi Méhaigné 45

V

Le rêve brisé d'un pédagogue allemand 55

VI

Celui qui attend 65

VII

Le Widerchristet le reniement de Pierre 79

VIII

Le Dragon vert et la Femme écarlate 89

IX

Les « Soixante-Douze » 101

X

Les gardiens du sang éternel 115

XI

Les secrets du IVe Reich 125

XII

La dernière manipulation de l' « agent X » 135

Postface 147

Achevé d'imprimer
par Corlet. Imprimeur. S.A.
14110 Condé-sur-Noireau

N° d'Imprimeur : 895

Dépot légal : avril 1987
Imprimé en France